DE L'HOMME

ET

DE LA FEMME

Considérés physiquement

DANS L'ÉTAT DU MARIAGE:

Par M. DE LIGNAC.

Nouvelle Edition,

Revue et augmentée par l'Auteur.

Avec Figures.

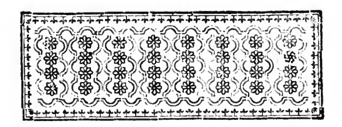
TOME II.



A LILLE.

M.DCC.LXXIII.

Avec Approbation et Privilége du Roy.



DE L'HOMME ET *DE LA FEMME.*

CHAPITRE I.

Coutumes de quelques Nations, concernant le Mariage.

La Nature & l'Hymen, voilà les loix premières (*a*).

LES Peuples les plus heureux ont dû être ceux qui laiſſoient une entière liberté ſur le choix des époux, & qui, loin de gêner l'union des cœurs par les entraves de l'intérêt, n'étouffoient pas l'Amour ſous le fardeau des *convenances* ou des préjugés. Il eſt encore quelques Nations où cette liberté règne; & c'eſt un jour qui luit ſur l'union conjugale,

(*a*) VOLTAIRE. [*l'Orphelin de la Chine*].

tandis que les peuples esclaves des richesses & des rangs contractent des mariages, sur lesquels règne un voile sombre qui cache l'ennui, le dégoût, la discorde.

Chez les Gaulois, lorsqu'une fille étoit en âge d'être mariée, son pere invitoit à dîner les jeunes gens du canton : elle étoit la maîtresse de choisir celui qui lui plaisoit le plus; &, pour marquer la préférence qu'elle lui donnoit, c'étoit par lui qu'elle commençoit à présenter à laver (*a*). D'une coutume aussi sage, il devoit résulter plusieurs avantages : une fille n'étoit jamais mariée contre sa volonté ; & cela seul devoit suffire pour rendre heureux la plûpart des mariages. Cette circonstance influoit beaucoup sur le caractère, & fortifioit l'esprit. Nous voyons dans les Historiens, que les femmes Gauloises entroient dans toutes les assemblées où il étoit question de délibérer sur la paix ou sur la guerre : les hommes avoient pour elles une sorte de vénération ; &, dans leurs repas, il étoit permis de tout dire, excepté de mal parler des femmes.

Nos Rois de la premiere race sacrifioient, dans leurs mariages, la naissance & la politique ; c'étoit presque toujours la beauté qui faisoit les Reines. Avec l'usage passager des maitresses, dit M. de SAINTFOIX, ils se permettoient encore la pluralité des femmes.

(*a*) *Essais sur Paris*, tom. II.

Cher Prince, dit un jour INGONDE à CLOTAIRE I, son mari, *j'ai une sœur que j'aime; elle s'appelle AREGONDE, & demeure à la campagne; j'espere que vous voudrez bien vous charger de son établissement, & de lui choisir un époux.* CLOTAIRE alla voir cette AREGONDE *à sa maison des champs*, la trouva jolie, l'épousa, & revint ensuite dire à INGONDE, qu'il n'avoit point imaginé de parti plus sortable pour sa sœur, que lui-même; qu'il l'avoit épousée, & que désormais elle l'auroit pour compagne *(a)*.

Avant le règne de PIERRE I, les Czars choisissoient aussi leurs femmes parmi les plus belles filles. On les faisoit venir des Provinces. La grande maitresse de la Cour les recevoit chez elle, les logeoit séparément, & les faisoit toutes manger ensemble. Le Czar les voyoit, ou sous un nom emprunté, ou sans déguisement : le jour du mariage étoit fixé, sans que le choix fût encore connu; &, le jour marqué, on présentoit un habit de nôce à celle sur qui le sort étoit tombé. On distribuoit d'autres habits aux prétendantes, qui s'en retournoient chez elles. C'est de cette maniere que MICHEL ROMANOW épousa (en 1626) EUDOXE, fille d'un pauvre Gentilhomme appellé STRESNEU. Il cultivoit ses champs lui-même avec ses domestiques, lorsque les Chambellans

(a) *Essais Historiques sur Paris*, tome II.

envoyés par le Czar avec des préſens, lui apprirent que ſa fille étoit ſur le trône (*a*).

Le mariage, chez les *Kamtſchadales*, (peuple qui habite une vaſte preſqu'Iſle ſituée vers le nord de l'Aſie, & que les Ruſſes ont conquiſe) offre des épreuves qui démontrent combien eſt forte la paſſion de l'homme pour s'unir à une épouſe. Quand un *Kamtſchadale* veut ſe marier, il jette les yeux ſur quelque jeune fille du village voiſin : lorſqu'il a découvert une jeune perſonne à ſon gré, il va trouver ſes parens, leur apprend qu'il aime leur fille, & leur demande la permiſſion de les ſervir un certain tems, ce qu'il obtient facilement : il marque, pendant ſon ſervice, qui quelquefois eſt de pluſieurs années, un zéle extrême & une très-grande docilité ; mais, quand le terme fixé eſt arrivé, il prie ſes maîtres de vouloir bien lui permettre de ſe ſaiſir de leur fille. S'il a eu le bonheur de plaire aux parens de ſa maîtreſſe, ils le lui accordent ; mais, s'ils ſont mécontens, ils lui donnent quelque choſe pour lui tenir lieu de ſalaire ; & il eſt obligé de ſe retirer tout de ſuite. Quand on lui a donné la liberté de prendre ſa maitreſſe, c'eſt à lui d'épier l'inſtant où elle ſera ſeule, ou du moins peu accompagnée ; car alors toutes les femmes & les filles du village ſont obligées de la défendre contre les entrepriſes de ſon amant : outre

(*a*) *Hiſtoire de l'Empire de Ruſſie*, &c. par M. de VOLTAIRE.

ces ſurveillantes, elle eſt revêtue de deux ou trois robes étroites, & enveloppée dans des filets ou bandes qui la ſerrent ſi fort, qu'elle n'a guère plus de mouvement qu'une ſtatue. S'il a le bonheur de la trouver ſeule, ou avec peu de compagnes, il ſe jette ſur elle, s'efforce de rompre les filets qui l'enveloppent, & de déchirer ſes robes; car tout pour lui conſiſte à parvenir à lui ôter ſes vêtemens; ce qui eſt très-difficile par la réſiſtance des femmes qui gardent la jeune perſonne, & qui s'élancent ſur l'amant, le tirent par les cheveux, lui écorchent le viſage, l'eſtropient, & l'excèdent de coups, pour lui faire lâcher priſe. Si, malgré ſes bleſſures, il vient à bout de ſon entrepriſe, il faut qu'il prenne la fuite auſſi-tôt qu'il a dépouillé ſon amante, qui le rappelle, au même inſtant, d'une voix tendre & paſſionnée: dès-lors le mariage eſt fait. Mais il eſt rare qu'un homme réuſſiſſe avant un an de combat; & toutes les fois qu'il eſt forcé de céder à ſes ſurvelllantes, il a beſoin d'un tems conſidérable pour guérir de ſes bleſſures. On en a vu, après ſept ans de pourſuite, être forcés de renoncer à l'objet de leur amour, & de vivre honteux, meurtris & eſtropiés le reſte de leurs jours. Cet état de guerre n'a lieu que pour les mariages des filles; car, à l'égard des veuves, il ſuffit qu'elles ſoient d'accord avec ceux qui les recherchent; mais une veuve ne peut être enlevée qu'après qu'elle a expié ſes fautes; ce qui conſiſte à

coucher la première nuit avec un étranger. Malgré la facilité que les *Kamtschadales* ont à épouser une veuve, celles-ci ne sont guère recherchées, à cause de l'*expiation*. Le divorce est reçu au *Kamtschatka*, & il se fait sans bruit : le mari fait lit à part, &, quelques jours après, épouse une autre femme. La femme répudiée prend à son tour un nouveau mari (*a*).

Ce que les *Groënlandois* essuyent avant & les premiers jours qui suivent leur mariage, est un jeu qui ne peut être comparé aux scènes que l'on vient de voir. Un Groënlandois qui veut se marier, ne s'inquiéte que de savoir si la fille qu'il recherche est entendue au ménage, & si elle sait bien coudre. Celle-ci, de son côté, demande si son amoureux est adroit à la chasse & à la pêche, & s'il y est heureux & assidu. Deux ou trois vieilles femmes sont les entremetteuses du mariage : lorsqu'on la propose à la fille, celle-ci dénoue ses cheveux, les éparpille sur son visage, & se met à pleurer. Les vieilles, sans faire semblant de s'appercevoir de son affliction, la prennent sous les bras, & l'entraînent avec elles. Quand elle est arrivée dans la maison paternelle de son amoureux, elle continue ses pleurs assez long-tems; le jeune homme la prie de venir coucher à ses côtés; les pleurs

(*a*) *Histoire de Kamtschatka*, *des Isles de Kurilski*, &c. &c. Voyez *le Journ. Encyclop.* Mai 1764.

augmentent, il redouble ses instances, & la consommation du mariage termine bientôt la cérémonie. Quelquefois on ne peut faire rester la jeune femme avec son mari : elle s'échappe plusieurs fois pour retourner chez ses parens; le mari, pour tout terminer, fait faire un sac dans lequel les vieilles lui amènent sa femme bien enfermée; elle est alors obligée de rester dans son nouveau ménage (*a*).

Les mariages des *Islandois* se font avec moins de cérémonie. Les parens des deux côtés conduisent le marié & la mariée à l'Eglise, où le Prêtre les unit. Ils se rangent ensuite dans le fond de l'Eglise contre le mur. Les jeunes mariés avec le Prêtre sont au milieu, & les parens des deux côtés. La mariée se fait donner un bocal plein d'eau-de-vie qu'elle porte à sa voisine : le marié en fait autant de son côté; & l'on continue de même tant qu'on peut se soutenir sur ses jambes. Cette liqueur est l'ame de toutes les assemblées du pays; & pourroit-on s'en passer dans une cérémonie aussi auguste que celle du mariage (*Idem. Hist. natur. de l'Islande. Tom. I.*)?

Dans la petite *Bukarie*, pays d'Asie dont les *Tartares Kalmouks* sont Seigneurs, les hommes, comme dans beaucoup d'autres pays, achetent leurs femmes à prix d'argent; & le degré de beauté en fait la valeur. Plus

(*a*) *Histoire Naturelle de l'Islande, du Groenland*, &c. &c. Tom. II.

un pere de famille a de belles filles, plus il est riche. Les réjouissances de la nôce durent trois jours, pendant lesquels le marié se couche, chaque soir, auprès de sa nouvelle épouse; mais on ne lui permet pas d'ôter ses habits: il ne peut y rester qu'un instant; & plusieurs femmes, qui l'observent, s'opposent à ce qu'il soit le mari de sa femme. Ce n'est qu'à la troisième nuit, qu'il peut entrer dans tous les droits d'un mari (*a*).

A des cœurs bien touchés tarder la jouissance,
C'est infailliblement leur croître le desir (*b*).

Les *Macassars*, habitans de l'Isle de Célèbe; ont un usage opposé aux Buckariens: après la cérémonie, on enferme les nouveaux mariés dans une chambre obscure, où il n'y a point d'autre lumière que celle d'une petite lampe. On les laisse seuls en cet endroit trois jours & trois nuits, sans qu'il leur soit permis d'en sortir, ni à personne d'y entrer. Cette retraite est si rigoureuse, qu'on a pourvu à tout ce qui auroit pu exiger qu'ils en sortissent. Le quatrième jour, un valet entre dans la chambre des mariés, tenant, d'une main, un grand vase rempli d'eau, &, de l'autre, une barre de fer, sur laquelle sont gravés quelques caractères mystérieux.

(*a*) *Mêlanges intéressans & curieux, ou abrégé d'Hist. Nat. Morale, Civile & Politique de l'Asie, l'Afrique, l'Amérique & des Terres Polaires.* Tom. III.

(*b*) *Poësies* de MALHERBE.

On oblige les deux époux de se lever, & de mettre les pieds nuds sur la barre de fer; on leur jette ensuite sur le corps toute l'eau du vase. On suppose apparemment qu'ils ont besoin d'être rafraîchis (*a*).

Les *Buckariennes* ne sont pas aussi à plaindre que les femmes des Kalmouks leurs maîtres, dont j'ai parlé. Ceux-ci ont la liberté de prendre autant de femmes qu'il leur plaît, sans y comprendre leurs concubines, qu'ils choisissent parmi leurs esclaves. Le choix de leurs femmes n'est restreint, ni par la parenté, ni par aucune loi. Un Kalmouk épouse sa plus proche parente, à l'exception de sa mere. Le mariage d'un pere avec sa fille n'est pas même sans exemple chez ce peuple affreux. Ils cessent de coucher avec leurs femmes, dès qu'elles ont atteint l'âge de quarante ans; & ils les regardent alors comme autant de servantes à qui ils accordent la subsistance pour prendre soin de leurs maisons & des jeunes femmes qui leur succèdent (*a*).

Les Guèbres, gouvernés par une des plus anciennes religions du monde, ont une loi qui ne leur permet qu'une seule femme; ils ne peuvent la répudier & en prendre une autre que dans le cas où elle est stérile pendant les neuf premières années du mariage. Les loix qui gouvernent ce malheureux reste des

(*a*) *Mêlanges intéressans*, &c. tom. IX.

(*b*) *Mêlanges intéressans*, &c. tom. III.

anciens Perſans, & qu'ils ont reçues de ZOROASTRE, ſeroient très-ſages, ſi elles défendoient à ce peuple les mariages inceſtueux des fils avec leurs meres, des freres avec les ſœurs, & des peres avec leurs filles (*a*).

Une ſecte, qu'on nomme le *Sabéiſme*, & qui ſe trouve auſſi en Perſe, préſente dans le mariage des cérémonies aſſez ſingulières. Les ſectateurs du Sabéiſme ſont nommés *Chrétiens de S. Jean*, parce qu'ils reconnoiſſent *S. Jean-Baptiſte* pour leur premier Apôtre. Leur Clergé eſt compoſé de Prêtres & d'Evêques, dont les dignités ſont héréditaires; auſſi les Eccléſiaſtiques ſont-ils tous mariés afin de perpétuer leur miniſtère; mais s'ils épouſoient une fille qui ne fût pas vierge, leurs enfans ne pourroient leur ſuccéder dans leurs fonctions ſacrées. Voici les cérémonies qu'obſerve ce peuple dans la célébration du mariage. Les parens de l'époux, accompagnés d'un Prêtre, vont trouver la future, lui demandent ſi elle eſt vierge; & elle eſt obligée de jurer cette vérité. La femme du Prêtre s'aſſure par elle-même ſi la prétendue n'a point fait un faux ſerment, & rend ſon témoignage. Tout étant favorable, on mene la fille avec ſon futur au bord d'une rivière, & on les baptiſe l'un & l'autre. Après quelques autres cérémonies, le Prêtre les fait aſſeoir, leur approche la tête l'une contre

(*a*) *Idem.* tom. VII.

l'autre, en récitant de longues prières. Il cherche ensuite dans un livre de divination, le moment heureux pour la consommation du mariage; il l'indique aux époux, & les envoie mettre à profit sa prédiction. En Europe, tout seroit fini; mais, chez les *Sabis*, les mariés vont trouver l'Evêque, devant lequel le mari jure d'avoir trouvé sa femme pucelle. Le Prélat les baptise encore, & met le sceau à leur mariage, en leur passant des anneaux aux doigts. Si le mari ne convient pas de la virginité de sa femme devant l'Evêque, son mariage n'est point ratifié par celui-ci.

Les Persans qui suivent la loi Mahométane, ont beaucoup moins besoin de cérémonies que les Chrétiens de S. Jean; ils regardent le célibat comme un état contraire à la Nature, & opposé aux vues du Créateur. D'après cette façon de penser, dès qu'un Persan a atteint l'âge de puberté, & qu'il témoigne quelque penchant pour les femmes, on le marie, ou on lui donne une concubine. Les Persans contractent trois sortes d'unions avec les femmes. Ils prennent les unes à bail à un prix convenu; & le contrat se passe en présence du Juge, qui rend cet acte obligatoire aux deux parties. Ils en achètent d'autres pour en faire des concubines, & en épousent quelques-unes. Cette nombreuse quantité de femmes devroit ruiner les Persans dont la fortune est bornée; mais ils n'ont pas l'art dangereux de faire monter une jolie

femme à un prix exorbitant. A *Ispahan*, Capitale de l'Empire, une belle femme se loue quatre à cinq cens livres par an, & n'a pas la liberté de quitter son mari passager avant le terme. Les femmes prostituées y sont en grand nombre : on en comptoit, en 1666, jusqu'à quatorze mille dans la Capitale seulement, desquelles le nom étoit enregistré par celui qui est chargé de recevoir leurs tributs : sans compter, dit un voyageur, un pareil nombre, ou peut-être encore un plus grand, qui n'est pas registré, & dont le tribut se perçoit en secret au profit du receveur. Un usage commun parmi ces filles, (& celui-ci est fort sage) c'est que le nom qu'elles prennent est le tarif de leurs faveurs. L'une s'appelle la dix tomans, (le *toman* vaut près de cinquante livres de notre monnoie) une autre la cinq, la deux tomans, &c. Que d'hommes en Europe auroient à rougir, si les courtisannes dont ils ont eu les faveurs, annonçoient publiquement le prix qu'elles en ont retiré !

Le mariage des *Siamois* diffère de celui des autres Nations par une circonstance particulière : la consommation du mariage précède la cérémonie. On y défend l'union conjugale au premier degré de parenté ; mais il est permis d'épouser sa cousine germaine & les deux sœurs, pourvu que ce soit dans le même tems. Il y a apparence que les Rois ne sont pas assujettis à cette loi : CHAON NA-

RAIE avoit épousé sa sœur, dont il avoit eu une fille unique qu'il épousa ensuite secrétement.

Aux Isles *Philippines*, ce n'est qu'en payant que l'on parvient à être entièrement maître de sa femme. Celle-ci ne porte point de dot; sa famille exige, au contraire, une somme d'argent avant de la livrer à un homme. Les frais de la nôce sont excessifs; le mari est obligé de payer son entrée dans la maison de sa prétendue; & ce droit se nomme *passava*; ensuite la liberté de parler à sa femme; puis celle de boire & de manger avec elle; & enfin une somme proportionnée à la condition des parens, pour obtenir le droit de la cérémonie la plus essentielle.

La beauté qui frappe les Européens dans la *Mingrelie*, la *Georgie*, &c. sembleroit annoncer que l'Amour a établi le siége de son empire dans ces contrées. En effet, tous les voyageurs s'accordent à dire que le sang des peuples qui habitent ces pays, est très-beau, que les hommes y sont très-grands & bien faits, les femmes charmantes & de la taille la plus admirable. Le sang de Georgie est, selon CHARDIN, non-seulement le plus beau de l'Orient, mais de l'Univers. Ces femmes ont un regard tendre, qui semble caresser tous ceux qui les regardent. La Nature a répandu sur la plupart des graces si attrayantes, des agrémens si séduisans, que je tiens pour impossible, dit notre voyageur, qu'on puisse

les voir ſans les aimer. Un peintre, avec l'imagination la plus vive, ne pourroit donner à ſes figures un viſage plus charmant, une taille plus dégagée & plus parfaite que celles des *Géorgiennes.*

Il eſt triſte ſans doute de ne trouver parmi des Peuples ſi favoriſés de la Nature, qu'un tiſſu d'horreurs qui font un affreux contraſte avec la beauté. Les *Mingreliennes* ſont gracieuſes, affables, amies des cérémonies, & fort complimenteuſes ; mais d'ailleurs les plus méchantes femmes de la terre; ſuperbes, perfides, fourbes, cruelles & impudiqnes. Il n'eſt point de méchancetés dont elles n'uſent, point de reſſorts qu'elles ne faſſent jouer pour ſe faire des amans, pour les conſerver, & pour les perdre, lorſqu'elles ont lieu de s'en plaindre. Les hommes n'ont pas de meilleures qualités que les femmes, & font leur étude de voler. L'impoſture, le meurtre, l'adultère, l'inceſte, la bigamie, tous les crimes les plus honteux ſont communs en Mingrelie, & ſemblent être des vertus. Parmi ce peuple, l'union conjugale n'eſt qu'un contrat de vente, par lequel les parens de la future conviennent de la livrer, après l'exécution des conditions ſtipulées. Les deux mariés paroiſſent, pour la cérémonie, devant un Prêtre, avec un parent ou un ami qui ſert de parrain. Pendant que le Prêtre récite quelques prières, le parrain met une eſpèce de voile ſur la tête des deux conjoints, & coud

enſuite

ensuite leurs habits l'un à l'autre; puis il met sur leur tête des couronnes de fleurs, changeant alternativement ces couronnes, & les faisant passer trois ou quatre fois de la tête du mari sur celle de la femme, selon que le Prêtre récite certaines Oraisons. Il prend ensuite un morceau de pain qu'il rompt en sept parties, & leur en met dans la bouche à chacun une, & recommence jusqu'à la septième qu'il mange lui-même. Il leur donne aussi à boire à chacun trois fois dans la même coupe, & boit ce qu'ils ont laissé. Alors il ne reste plus, pour parfaire l'union, que la cerémonie qui n'exige pas de témoins, & qui n'est jamais oubliée.

On peut dire que, dans ce pays, le mariage est une affaire de calcul: c'est toujours l'intérêt qui y fait les mariages, parce que ces Peuples, naturellement pauvres, ne voient, dans l'union conjugale, qu'un moyen d'acquérir une sorte d'aisance, en vendant les enfans qui en naissent *(a)*.

On encourage beaucoup le mariage dans les pays soumis à l'Empereur de *Maroc*. Les jeunes gens, même les fils de l'Empereur, vont continuellement tête nue, jusqu'a ce qu'ils soient mariés; & alors ils ne se découvrent jamais. Les mariages se traitent par de vieilles femmes, dont l'âge, exempt de tout soupçon, leur permet de parler librement

(*a*) *Mélanges intéressans*, &c. tom. VII.

aux hommes ; & ceux-ci ne voient leur femme qu'après la consommation. Cet inconvénient d'épouser une femme sans la voir est compensé par la liberté que l'on a de la répudier lorsqu'on le juge à propos. Lorsqu'un homme commence à sentir de l'indifférence pour sa femme, il en prend une nouvelle à laquelle il en fait ensuite succéder d'autres, autant que ses facultés le lui permettent ; mais d'ordinaire, la première demeure toujours la maîtresse de la maison, & c'est elle qui règle tout ce qui regarde le ménage. Les mariages qui ont le plus de durée, sont ceux dont le Roi se mêle. Il unit les parties d'un nœud indissoluble, que lui-même seul, ou la mort, peut rompre. Point de divorce ni de répudiation permis dans ces unions, qui cependant se font de la manière la plus expéditive. Une fois l'année, ou même plus souvent, le Roi fait assembler tous les jeunes gens, soit Négres, soit Mulâtres, qui sont attachés au service de sa maison. Il en choisit quatre ou cinq cens de ceux qui lui paroissent les plus vigoureux, & fait venir en même tems un pareil nombre de jeunes filles de l'âge de dix ans jusqu'à quinze. Les uns & les autres sont rangés sur deux files dans lesquelles le Roi se promène, en disant sucessivement aux jeunes gens : *Prends telle fille ; je te la donne pour femme.* Au reste, cet ordre ne doit laisser ni difficultés ni scrupules ; & on est obligé de s'y conformer sous peine de mort.

Les Arabes, que l'on nomme *Errans* ou *Bédouins*, ont un usage qui leur est commun avec plusieurs autres Nations. Ils exposent en public, le lendemain d'un mariage, la chemise des mariés pour marque de la virginité de la fille, dont chaque pere a répondu à l'époux & à toute sa famille. Le jour de la nôce, on regarde comme une magnificence le nombre d'habits que mettent successivement le marié & la mariée; en sorte que cette journée est employée à changer d'habits, jusqu'à ce que les époux aient mis tous ceux qu'ils possèdent.

Les coutumes usitées chez les *Indiens*, relativement au mariage, varient dans chaque canton, & même dans chaque Ville; mais un usage assez général, c'est que les enfans de l'un & de l'autre sexe vont nuds jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans. On les fiance alors; ils se marient à neuf ou dix ans, & on les laisse suivre l'instinct de la Nature. L'on y voit souvent des jeunes meres de dix à douze ans (*a*).

Les Peuples qui habitent les Royaumes de *Juda* & d'*Ardra* en Afrique, adorent les Serpens qui n'ont aucun venin. A demi-lieue de *Sabi*, capitale de *Juda*, le *grand Serpent* a un Temple magnifique. On lui fait partager les douceurs du mariage; car ses Prêtres lui cherchent les plus jeunes & les plus jolies filles

(a) *Mélanges intéressans*, &c. tom. VIII.

du pays; ils vont de sa part les demander en mariage à leurs parens, qui se trouvent très-honorés de cette alliance; on fait descendre la fiancée dans un caveau, où elle reste deux ou trois heures; &, lorsqu'elle en sort, on la proclame *épouse sacrée du grand Serpent.* M. de SAINTFOIX dit que les fruits qui naissent de ces mariages, tiennent uniquement de leurs meres, & ont tous la figure humaine (*a*). On se doute bien que ceux qui concluent ces mariages, ont intérêt de choisir les plus jolies filles.

Les Prêtres de l'Idole adorée à *Carnate*, cherchent tous les ans une épouse à leur Dieu, & font la même cérémonie que ceux du grand Serpent (*b*).

Avant que le Christianisme eût dissipé chez nos ancêtres les ténèbres de l'idolâtrie, on voyoit dans les *Gaules* un sacrifice amoureux avoué par la religion des *Gaulois*. Le Mont *St. Michel* s'appelloit le Mont *Belen*, parce qu'il étoit consacré à BELENUS, un des quatre Dieux qu'adoroient les Gaulois. Il y avoit sur ce mont un Collége de neuf *Druidesses*; la plus ancienne rendoit des oracles: elles vendoient aussi aux marins des flèches qui avoient la prétendue vertu de calmer les orages, en les faisant lancer dans la mer par un jeune

(*a*) *Essais Historiques*, tom. V.

(*b*) *Essais historiques & philosophiques sur les principaux ridicules des différentes Nations.* Amsterdam 1766.

homme de vingt-un ans, qui n'avoit point perdu sa virginité. Quand le vaisseau étoit arrivé à bon port, on députoit ce jeune homme pour porter à ces Prêtresses des présens plus ou moins considérables; une d'entr'elles alloit se baigner avec lui dans la mer, & recevoit ensuite les prémices de son adolescence, en l'initiant aux plaisirs qu'il avoit jusqu'alors ignorés. Le lendemain, en s'en retournant, il s'attachoit sur les épaules autant de coquilles qu'il s'étoit initié de fois pendant la nuit.

Les *Giagues* croient qu'il y a des Dieux bienfaisans, & des Dieux mal-faisans; que les uns sont réjouis par les plaisirs des hommes, au lieu que les autres se plaisent à les voir se haïr, se persécuter, se déchirer & s'égorger. Les Giagues sont ordinairement gouvernés par une Reine : lorsqu'elle est obligée de faire la guerre, & qu'elle est prête à livrer une bataille, pour mettre les Dieux mal-faisans dans son parti, elle fait jurer à ses soldats qu'ils seront sans pitié, qu'ils n'auront égard ni à l'âge ni au sexe, qu'ils répandront le plus de sang qu'ils pourront. A peine la cérémonie de ce serment est-elle achevée, qu'on entend une musique tendre & voluptueuse; elle annonce le spectacle qu'on va présenter pour réjouir les Dieux bienfaisans, & se les rendre favorables. Cent jeunes filles choisies parmi les plus belles du Royaume, & cent jeunes guerriers s'avancent en chan-

tant & en dansant ; l'impatience de leurs desirs est peinte dans leurs yeux : la Reine frappe des mains ; c'est le signal : ils se livrent à leurs transports à la vue de toute l'armée.

Chez les *Si-fans*, quand le chef d'un canton est à l'agonie, on étend des fleurs & des herbes odoriférantes tout le long de sa cabane : douze jeunes garçons & douze jeunes filles qu'on a choisis, entrent ; & chacun de ces douze couples, à un certain signal, travaille avec ardeur à la production d'un enfant, afin que l'ame du mourant, en quittant son corps, en trouve aussi-tôt un autre, & ne soit pas long-tems errante (*a*).

Tous les Peuples qui croient que les ames des morts sont errantes, ont une attention singulière pour leur procurer une nouvelle demeure. Les Sauvages *Chirigans* enterrent leurs enfans le long des grands chemins, afin que leurs ames puissent entrer plus facilement dans le corps des femmes grosses qui passent (*b*).

Parmi les Nations sauvages qui habitent la Lousiane, on distingue les *Allibamons*, les *Taskikis*, les *Outachepas*, les *Tonikas*, les *Talapoukes*, & quelques autres, par le zéle qu'ils ont à faciliter de petits mariages impromptus aux Européens qui arrivent chez eux. La politesse de ces Sauvages est d'offrir

---

(*a*) *Essais historiques sur Paris*, &c. tom. V.

(*b*) *Journ. Encyclop.* Juin 1762.

des filles à tous les blancs qui passent par leurs villages. Les Chefs en parcourent les rues en haranguant ainsi la Nation : *Jeunes gens & guerriers, ne soyez point fols, aimez le maître de la vie ; chassez pour faire vivre les François qui nous apportent nos besoins ; & vous, jeunes filles, ne soyez point dures ni ingrates de votre corps vis-à-vis des guerriers blancs, pour avoir de leur sang : c'est par cette alliance que nous aurons de l'esprit comme eux, & que nous serons redoutés de nos ennemis* (a). Il ne faut pas croire que ce soient des prostituées que ces peuples offrent si généreusement aux François ; ceux-ci peuvent choisir parmi toutes les filles qui, pour la plupart, sont très-belles, & sur-tout très-affables. A l'égard des femmes, elles disent que, par le mariage, elles ont vendu leur liberté, & qu'ainsi elles ne doivent point avoir d'autres hommes que leur mari, qui d'ailleurs est très-jaloux.

L'union conjugale, chez les Sauvages, tient de la simple Nature, & n'a d'autres formes que le consentement mutuel des deux parties. Comme ils n'ont point de contrat civil, lorsqu'ils ne sont pas contens l'un de l'autre, ils se séparent sans cérémonies, & disent que le mariage n'est autre chose que le lien du cœur ; qu'ils ne se mettent ensemble que pour s'aimer & se soulager mutuelle-

(a) *Voyez les nouveaux Voyages aux Indes Occidentales*, &c. par M. Bossu, Capitaine dans les troupes de la Marine, 2e. Partie. 1768.

ment dans leurs besoins. Un Sauvage peut avoir deux femmes, s'il est bon chasseur; il y en a quelquefois qui épousent les deux sœurs: ils en donnent pour raison qu'elles s'accorderont mieux entr'elles que des étrangères. Les femmes sauvages sont en général fort laborieuses; on les prévient, dès l'enfance, que si elles sont paresseuses ou maladroites, elles n'auront jamais qu'un *malotru* pour mari. L'avarice, l'ambition, & plusieurs autres passions si connues des Européens, n'étouffent point dans les peres le sentiment de la Nature, & ne portent pas à violenter leurs enfans, encore moins à contraindre leur inclination. Par un accord admirable, & assurément digne d'être imité, on ne marie que ceux qui s'aiment (*a*).

Un Sauvage qui manque de bravoure dans une action où il s'agit de l'honneur & de la défense de la patrie, n'est point puni; mais il est regardé comme l'opprobre du genre humain. Il est méprisé des femmes mêmes; & les filles les plus laides n'en veulent point pour mari. S'il arrivoit que quelqu'un voulût épouser un de ces hommes flétris, les parens s'y opposeroient, dans la crainte d'avoir dans leur famille des hommes sans cœur, & inutiles à la patrie. Ces hommes sont obligés de laisser croître leurs cheveux, & de porter, comme les femmes, un *alkoman*, espèce de

(*a*) *Nouveaux Voyages aux Indes Occidentales*, par M. Bossu, prem. part.

petite jupe dont se servent les femmes pour cacher leur nudité. M. Bossú en a vu un, pendant la dernière guerre, qui, honteux d'être en cet équipage, partit seul pour aller en guerre contre les *Tchicakas*, nos ennemis & les leurs. Il s'approcha d'eux en rampant comme un serpent, resta caché dans de grandes herbes pendant trois ou quatre jours, sans boire ni manger. Comme les Anglois portoient aux *Tchicakas* des marchandises en caravane, le Sauvage *Illinois* en tua un, lui coupa la tête; après quoi il prit son cheval, monta dessus, & se sauva. Il employa trois mois à cette belle expédition. A son retour, sa Nation le réhabilita, & on lui donna une femme pour avoir des guerriers (*a*).

On a vu plus haut les précautions que prennent les *Sabis* ou Chrétiens de *St. Jean*, afin de s'assurer de l'intégrité des filles qu'ils épousent. Croiroit-on qu'il existe des Peuples chez lesquels cet état est un obstacle au mariage! Le comble de la barbarie, c'est sans doute de voir chez les *Canarins de Goa*, les filles qui vont être mariées, conduites à la statue de leur Dieu, & là les plus proches parens de la fiancée, réunir leurs efforts par un motif de Religion, jusqu'à ce qu'ils aient des marques évidentes que l'Idole de fer à laquelle ils offrent les premices de la fille, les a acceptés.

(*a*) *Idem.* premiere Partie.

Au Royaume d'*Arracan* & aux *Isles Philippines*, un homme se croiroit deshonoré, s'il épousoit une fille qui n'eût pas été déflorée par un autre; & ce n'est qu'à prix d'argent qu'on peut engager quelqu'un à prévenir l'époux. Dans la Province de *Thibet*, les meres cherchent des étrangers, & les prient instamment de mettre leurs filles en état de trouver des maris.

A Madagascar, & dans quelques autres pays, les filles les plus libertines & les plus débauchées sont celles qui sont les plutôt mariées (*a*).

Le Roi de *Calicut* livre sa fiancée à son grand Aumônier avant de l'admettre dans la couche nuptiale : il faut que cet Aumônier le débarrasse d'une peine qu'ordinairement tous les maris envient & se flattent de trouver.

Après des coutumes aussi bizarres, on ne sera pas surpris de la maniere originale dont les *Hottentots* célèbrent leurs mariages. La principale cérémonie qui s'observe dans cette circonstance, est que le Prêtre pisse abondamment sur les nouveaux mariés; ils s'accroupissent devant lui, & reçoivent cette aspersion avec une joie extrême. Au reste, elle a lieu dans toutes les cérémonies; & quand on veut faire politesse à quelqu'un, on pisse sur lui : plus l'aspersion est abondante, & plus on s'en tient honoré. Cette

(*a*) Voyez l'*Hist. Nat.* par M. DE BUFFON, tom. IV.

coutume ridicule eſt accompagnée, dans le mariage des veuves, d'une autre coutume qui, ſi elle étoit uſitée en Europe, empêcheroit la moitié des mariages qui s'y font. Une veuve Hottentote, chaque fois qu'elle ſe remarie, eſt obligée de ſe couper un doigt (*a*).

Cet uſage cruel prouve que le peuple chez lequel il exiſte, ne s'attache pas à favoriſer beaucoup les mariages, & que la Religion, ſi ce peuple en a, ne lui fait pas un devoir de multiplier l'eſpèce.

Chez les *Chinois*, les ſecondes nôces ſont regardées, ſur-tout parmi les Seigneurs, comme une lâcheté de la part des femmes; mais les gens du commun enviſagent autrement un ſecond mariage. D'ailleurs l'union conjugale jouit de beaucoup de conſidérations à la Chine, puiſque les Chinois la regardent comme l'affaire la plus importante de la vie. Un pere verroit ſon honneur expoſé à quelque tache, s'il ne s'occupoit du ſoin de marier ſes enfans; de même qu'un fils manque au premier de ſes devoirs, s'il ne laiſſe pas de poſtérité pour la propagation de ſa famille (*b*). Les mariages ſe traitent par de vieilles femmes; & les jeunes gens qui doi-

(*a*) Voyez *Eſſais hiſtoriques & philoſophiques ſur les principaux ridicules*, &c. *Eſſais hiſtoriques ſur Paris*, tom. V.

(*b*) Les Chinois deſirent avec tant de paſſion de laiſſer une poſtérité, que ſi la Nature leur refuſe des enfans, ils feignent que leur femme eſt groſſe, & vont demander ſecretement à l'hôpital un enfant qu'ils élevent comme leur fils.

vent le contracter ne se sont jamais vus. Lorsque le jour fixé pour la nôce est arrivé, on renferme la future dans une chaise magnifiquement décorée, suivie de ceux qui portent sa dot & son trousseau. Grand nombre de domestiques l'accompagnent le flambeau à la main, même en plein midi; differens joueurs d'instrumens, de fifres, de hautbois, de tambours, ouvrent la marche; les parens & les amis de la mariée la terminent. Un domestique de confiance est dépositaire de la clef de la chaise, & ne la remet qu'au mari, qui attend, à la porte de la maison, l'épouse qui lui est destinée. Dès qu'elle est arrivée, on lui donne la clef de la chaise, il l'ouvre avec empressement; & c'est alors qu'il juge de son heureux ou malheureux partage. Il arrive quelquefois qu'un mari, peu satisfait de l'épouse, referme aussitôt la chaise, & la renvoie à ses parens, aimant mieux perdre ce qu'il a donné pour avoir sa femme, que de tenir le marché. On se doute bien qu'il tâche ensuite de trouver une autre femme.

On ne peut donner une idée plus complette de la passion des Chinois pour faciliter les mariages, sans même consulter les personnes intéressées, qu'en disant que quelquefois deux peres qui ont leurs femmes enceintes, font des conventions de mariage pour leurs enfans, si la différence de sexes seconde leurs vues. Dans la province de

Chen-si, il s'eſt établi un uſage ridicule, qui conſiſte à marier deux perſonnes mortes que l'on avoit deſſein d'unir. Comme l'uſage eſt de garder les cercueils deux ou trois ans, on s'envoie d'abord des préſens mutuels, accompagnés de toutes ſortes d'inſtrumens, & avec les mêmes formalités que ſi les époux étoient vivans. On place enſuite les deux cercueils l'un près de l'autre, on fait un feſtin nuptial, & on finit par renfermer les deux époux dans le même tombeau. Après cette cérémonie, on ſe traite de parens, comme ſi les enfans avoient vécu dans le mariage (*a*).

Dans la plûpart des mariages dont on vient de préſenter ſuccinctement les cérémonies, on a vu que les femmes étoient toujours ſoumiſes à des loix, dont beaucoup ne leur ſont pas favorables. Je vais parler de certains Peuples où les femmes paroiſſent avoir une ſorte de primauté ſur leurs maris.

Dans l'Iſle *Formoſa*, un homme ne demeure point avec ſa femme; il va la voir de nuit, ſe lève de grand matin, & ne retourne point chez elle pendant tout le jour, à moins qu'elle ne l'envoie chercher, ou que le voyant paſſer, elle ne l'appelle (*b*).

Une différence ſingulière entre les tempéramens de l'homme & de la femme a établi

---

(*a*) *Mélanges intéreſſans*, &c. tom. V.

(*b*) *Eſſais Hiſt. ſur Paris*, tom. V.

dans l'Isle de *Ceylan* une coutume qui donne aux femmes un empire sur les hommes. L'activité de l'Amour, chez les premières, ne leur permet pas de se borner à un seul homme : elles ont presque toutes deux maris, tandis qu'il est très-rare qu'un homme ait plus d'une femme. Celle-ci peut même être commune à toute une famille; car, après la cérémonie du mariage, qui est fort courte, parmi les *Chinhulais*, la première nuit des nôces est pour le mari, la seconde pour le frere du mari,& ainsi de suite jusqu'au sixième degré inclusivement, sans que cette prostitution soit toujours capable d'éteindre l'ardeur érotique qui embrâse ces femmes, puisqu'en général, elles peuvent, & les filles également, avoir commerce avec tous ceux qu'il leur plaît, pourvu qu'il ne soit pas inférieur à leur qualité *(a)*.

Les peuples du Royaume de *Lassa* laissent également leurs femmes maîtresses de fixer le nombre de maris qu'elles veulent épouser. Le premier enfant qui naît, appartient au mari le plus âgé : ceux qui naissent ensuite reconnoissent les autres pour peres, suivant le degré de leur âge *(b)*.

Les femmes des *Nayres* ou nobles de *Calicut* ont aussi le privilége dont je viens de parler. Le P. TACHARD assure qu'il s'en est

[a] Voyez l'*Histoire de l'Isle de Ceylan*, *par* LE GRAND.
[b] *Mélanges intéressans*, &c. tom. VI.

trouvé qui avoient eu tout à la fois jusqu'à dix maris, qu'elles regardoient comme autant d'esclaves qu'elles s'étoient soumis par leur beauté (*a*).

Une marque de l'empire des femmes au Royaume de *Congo*, c'est que ce sont elles qui donnent la noblesse à leur mari. Dans une des Provinces de ce vaste pays, nommée *Malimba*, un usage fort singulier prouve les égards que l'on y a pour un sexe qui, presque par-tout ailleurs, n'est pas maître de disposer de sa main. Quand le Roi de *Malimba* meurt, & qu'il ne laisse qu'une fille, elle est maîtresse absolue du Royaume, pourvu néanmoins qu'elle ait atteint l'âge nubile. Elle commence par se mettre en marche pour faire le tour de ses Etats: dans tous les bourgs & villages où elle passe, tous les hommes sont obligés, à son arrivée, de se mettre en haie pour la recevoir; & celui d'entr'eux qui lui plaît le plus, va passer la nuit avec elle. Au retour de son voyage, elle fait venir celui de tous dont elle a été le plus satisfaite, & elle l'épouse (*a*).

J'aurois pu allonger beaucoup ce Chapitre, par le détail des cérémonies qu'observent une multitude de Nations, en contractant leurs mariages, & j'aurois eu toujours le désagrément d'exposer au lecteur des

---

[*a*] Voyez les *Lettres édifiantes*, &c. recueil II.

[*a*] Voyez l'*Hist. Nat.* de M. DE BUFFON, tom. VI.

usages souvent barbares, & presque toujours ridicules. Il est peu de pays où l'on retrouve les loix sages que la nature dicte aux hommes, ou, ce qui vaut beaucoup mieux pour la société, les loix de la Nature éclairées par la Religion. Il est triste pour l'humanité, en jettant un coup d'œil sur la surface de la terre, de n'y rencontrer que des obstacles au bonheur que peut procurer le mariage. Terminons ce Chapitre par le tableau d'un Peuple nouvellement connu, qui offre la beauté & la candeur réunies.

C'est à M. DE BOUGAINVILLE que l'on doit la découverte de l'Isle de *Taity*, & l'histoire du peuple aimable qui l'habite. Nés sous le plus beau ciel, nourris des fruits d'une terre qui est féconde sans culture, régis par des peres de famille plutôt que par des Rois, les *Taityens* ne connoissent d'autre Dieu que l'Amour; tous les jours lui sont consacrés; toute l'Isle est son temple; toutes les femmes en sont les idoles, tous les hommes les adorateurs. Et quelles femmes encore! Les rivales des Géorgiennes pour la beauté, & les sœurs des Graces sans voile. La honte ni la pudeur n'exercent point leur tyrannie; la plus légère des gazes flotte toujours au gré du vent & des desirs. L'acte de créer son semblable est un acte de Religion; les préludes en sont encouragés par les vœux & les chants de tout le peuple assemblé, & la fin en est célébrée par des applaudissemens universels. Tout étranger est

eſt admis à participer à ces heureux myſtères ; c'eſt même un devoir de l'hoſpitalité que de les y inviter ; de ſorte que le bon *Taityen* jouit ſans ceſſe du ſentiment de ſes propres plaiſirs, ou du ſpectacle de ceux des autres (*a*). Ces hommes fortunés tiennent en tout à la Nature ; ils reçoivent fidélement de ſes mains leurs alimens & leur boiſſon ; qu'ils ſont récompenſés de leur frugalité, de leur tempérance ! Le ſang qui circule dans leurs veines, eſt le ſang *primitif* ; les ſucs qui s'en ſéparent, & particuliérement ceux deſtinés aux plaiſirs & à la reproduction, font éclore la beauté. On la retrouve chez tous les individus qui peuplent cette Iſle ; & c'eſt à juſte titre que les François l'ont nommée la *Nouvelle Cythère.*

CHAPITRE II.

De l'influence du Mariage ſur la Santé.

L'abſtinence ou l'excès, ne fit jamais d'heureux (*b*).

J'AI parlé des plaiſirs qui accompagnent l'union conjugale conſidérée comme un lien qui unit les cœurs ; je dois traiter dans ce chapitre de l'utilité & des incommodités qui réſultent de l'union des ſexes. On a vu, lorſque

(*a*) Voyez le *Journ. Encyclopéd.* Déc. 1769.
(*b*) VOLTAIRE.

j'ai parlé des tempéramens, qu'il est des hommes auxquels la jouissance est un besoin, & d'autres que leur constitution froide ne porte que très-peu vers l'amour : de ces différences naît nécessairement la mesure où chaque individu doit prendre celle de ses forces, pour ne pas outrer la Nature par des excès qu'elle n'avoue jamais.

Le plaisir, lorsqu'on en use avec modération, est, sans contredit, une cause qui concourt à entretenir la santé : une surabondance de liqueur prolifique dans un homme vigoureux, & à la force de l'âge, trouble les fonctions, & affecte même l'esprit, si cet homme s'obstine à vivre dans le célibat. Ceux qui ont nié que cette surabondance pût jamais nuire, n'ont guère porté leur attention sur un objet aussi intéressant. Galien regarde la rétention de la semence comme capable de produire des accidens très-graves. Ce Médecin célèbre nous a conservé l'histoire d'un homme & d'une femme que l'excès de cette humeur rendoit malades, & qui furent guéris, en renonçant à la continence qu'ils s'étoient imposée. Les observations que j'ai rapportées à la suite des tempéramens, prouvent qu'il y a peu de Praticiens qui n'aient apperçu cette influence de la liqueur séminale sur certaines personnes. Zacutus parle de deux hommes auxquels la suppression des plaisirs de l'Amour fut suivie d'accidens funestes : l'un fut attaqué d'une tumeur à l'ombilic, qu'aucun re-

mède ne put diminuer, & que le mariage diſſipa; l'autre eut recours à des Médecins qui n'examinèrent pas ſon état avec aſſez d'attention; il eut des vertiges, bientôt après des attaques d'épilepſie, & il mourut dans un violent accès. A l'ouverture du cadavre, on trouva la cauſe de la maladie dans les véſicules ſéminales & le canal déférent. M. Tissot rapporte qu'un Médecin reſpectable par ſon ſavoir & par ſon âge, qui avoit ſuivi long-tems les armées Autrichiennes en Italie, avoit remarqué que ceux des ſoldats Allemands qui n'étoient pas mariés, & qui vivoient ſagement, étoient ſouvent attaqués d'accès d'épilepſie & de priapiſme (*a*).

Ces obſervations ſuffiſent pour démontrer qu'il y a des circonſtances où le mariage eſt indiqué comme le moyen le plus efficace d'obtenir la guériſon de pluſieurs maladies. Celles même qui ſont attachées à la conſtitution dominante de chaque individu, diſparoiſſent à la vue de l'Amour. Les hommes du tempérament bilieux ſont ſujets à pluſieurs indiſpoſitions, s'ils ſe privent des plaiſirs du mariage; ils entretiennent la gaieté chez les hommes ſanguins; ils la font naître chez les mélancoliques, & échauffent doucement les

[*a*] Voyez l'*Onaniſme*. Art. IV. ſect. XI. Il m'auroit été facile de raſſembler d'autres obſervations, pour démontrer la néceſſité du mariage à certaines perſonnes; mais en même temps, j'aurois attriſté le lecteur, en expoſant tout ce que l'ouverture des cadavres a fait découvrir ſur cet objet.

pituiteux. Il n'y a perſonne qui n'ait remarqué que l'engourdiſſement, la peſanteur, les laſſitudes produites par l'oiſiveté, les ſonges fatigans, l'inſomnie & beaucoup d'autres indiſpoſitions ſont prévenues par l'uſage modéré des plaiſirs, ou ſe calment, dès que ceux-ci ſont amenés par la prudence (*a*).

Il ſeroit difficile de donner une preuve plus ſenſible de l'influence du mariage ſur la ſanté, qu'en faiſant appercevoir les effets qu'il opère ſur les filles attaquées de *pâles couleurs*. Sans vouloir attribuer toujours cette indiſpoſition à l'Amour, puiſque très-ſouvent elle a d'autres cauſes; il eſt certain que les plaiſirs du mariage concourent puiſſamment à rétablir la ſanté des perſonnes attaquées de cette maladie. Voyez cette jeune fille dont le viſage pâle ou jaune annonce le mal qui la tourmente; ſon corps eſt lourd, ſa tête douloureuſe, ſa reſpiration interrompue à chaque inſtant, lui permet à peine d'articuler quelques mots qu'elle prononce d'une voix foible, chancelante & entrecoupée; elle deſire les alimens qui lui ſont con-

---

(*a*) LANZONI a laiſſé deux obſervations qui prouvent l'efficacité du mariage dans certaines maladies. La premiere concerne un jeune homme attaqué d'une fiévre quarte, rebelle à toutes les reſſources de l'art, & qui fut guéri par la complaiſance d'une femme qui s'intéreſſoit à ſon ſort. La ſeconde obſervation a pour ſujet, une jeune veuve d'un tempérament ardent, qui, attaqué d'épilepſie, trouva ſa guériſon dans les bras d'un ſecond mari vigoureux. Voyez les *Anecdotes de la Médecine*. Anecd. CCXXVI.

traires, & refuſe ceux qu'exige ſon état ; ſes yeux ternes, ſes regards ſombres & languiſſans excitent la compaſſion de ceux qui la voient; elle ſemble ne plus tenir au monde, & tout dans la Nature eſt indifférent à ſes yeux, ſi l'on en excepte l'amant pour lequel ſon cœur conſerve encore quelqu'activité. Que l'hymen adouciſſe ſon ſort, tout change ; c'eſt un rayon du ſoleil qui diſſipe les nuages qui obſcurciſſent le ciel ; les lys, les roſes s'empreſſent d'éclore ſur le viſage de la jeune femme, & ils marquent ſa joie.

Autant le phyſique de l'Amour, lorſque l'on en uſe avec modération, répand des influences ſalutaires ſur la ſanté, autant ſon uſage exceſſif nous plonge dans des accidens funeſtes. Forcer le plaiſir, c'eſt empoiſonner une liqueur agréable & bienfaiſante : épuiſer ſes forces par des jouiſſances trop répétées, c'eſt ſe creuſer un précipice dont on ne s'appercevra que lorſqu'on y ſera tombé.

L'importance de la liqueur ſéminale, pour entretenir une ſanté vigoureuſe, annonce qu'il eſt toujours néceſſaire qu'une partie de cette liqueur précieuſe ſoit repompée dans la maſſe du ſang, après qu'elle a atteint toute ſa perfection : rien ne peut la remplacer en nous, puiſque les Médecins de tous les ſiécles ont cru unanimement, que la perte d'une once de cette humeur affoibliſſoit plus que celle de quarante onces de ſang. Il faut néceſſairement admettre la ſemence, tant qu'elle

ſe conſument. Ils croient ſentir des fourmis qui deſcendent de la tête le long de l'épine. Toutes les fois qu'ils vont à la ſelle, ou qu'ils urinent, ils perdent abondamment une liqueur ſéminale très-limpide. Ils ſont inhabiles à la génération, & ils ſont ſouvent occupés de l'acte vénérien dans leurs ſonges. Les promenades, ſur-tout dans les routes pénibles, les eſſoufflent, les affoibliſſent, leur procurent des peſanteurs de tête & des bruits d'oreilles; enfin une fiévre aiguë termine leurs jours.

Aretée décrit ainſi les maux produits par une trop abondante évacuation de ſemence. Les jeunes gens, dit-il, prennent l'air & les infirmités des vieillards; ils deviennent pâles, efféminés, engourdis, pareſſeux, lâches, ſtupides & même imbéciles, leur corps ſe courbe, leurs jambes ne peuvent plus les porter, ils ont un dégoût général, ils ſont inhabiles à tout; pluſieurs tombent dans la paralyſie (*a*).

Les ſymptomes qui accompagnent les maladies cauſées par des épuiſemens extraordinaires, ne ſont pas toujours auſſi funeſtes:

(*a*) Parmi les Auteurs qui nous ont laiſſé leurs réflexions ſur l'abus des plaiſirs de l'amour, on peut voir les tableaux effrayans que nous en ont tracés Celse, Galien, Aetius, Lommius, Tulpius, Hoffman, Boerhaave, Van-swieten, &c. Voyez l'*Onaniſme*, dans lequel M. Tissot a joint ſes obſervations particulières, à celles des hommes célebres que je viens de nommer.

il n'en eſt pas moins vrai que la jouiſſance trop répétée nous mine inſenſiblement, & que nous appercevons le mal, lorſqu'il n'eſt plus tems d'y remédier. Il corrompt notre eſprit, abbat notre courage, & empêche l'élévation de notre ame. On ne fait pas aſſez d'attention aux ſuites malheureuſes des paſſions effrénées, parce qu'il eſt des perſonnes qui n'en reſſentent les effets que très-tard; je veux dire dans l'âge où ces perſonnes commencent, en quelque ſorte, à quitter la ſociété par l'impuiſſance d'y être quelque choſe. On n'a plus alors les yeux ſur eux; retirés dans le ſein de leur famille, s'ils ont le bonheur d'avoir encore ce ſecours, ils ſouffrent des maux cruels ignorés du reſte des hommes; ils payent le tribut que la Nature a impoſé ſur la débauche.... Que n'exiſte-t-il un tribunal où chaque Médecin puiſſe aller dire publiquement : Le malade qui vient de mourir, a abrégé ſes jours, en les diſſipant par des excès! Au moins les hommes qui ignorent ce que ces excès peuvent occaſionner, en ſeroient inſtruits; & ceux qui le ſont, ſans en profiter, ſeroient effrayés par le nombre des victimes qu'ils verroient tomber ſous le fer du libertinage.

Le Médecin qui ſait obſerver, a tous les jours occaſion de reconnoître cette influence fatale des excès ſur la vie. Il n'a pas même beſoin d'être appellé pour pénétrer les cauſes qui d'un homme vigoureux en ont fait un

homme

homme foible, & qui ne reſte au monde que parce que le mal n'a pas encore agi avec toute ſon activité. Je vois une perſonne qui peu-à-peu perd ſon embonpoint; ſa tête n'eſt plus garnie de cheveux comme auparavant; ſes yeux ſont ternis, livides, triſtes, enfoncés; il ne diſcerne les objets qu'à une petite diſtance; les joues ſont décolorées, pendantes; les narines deſſéchées, le front aride & calleux, la reſpiration eſt difficile, tout le corps perd ſa rectitude, &c. Je vois avec douleur, que cette perſonne ne ſent pas ſon mal; qu'elle continue à ſe livrer avec effort aux plaiſirs, & qu'elle ne s'appercevra du danger que lorſque le cerveau, l'eſtomac, la poitrine, tous les viſcères enfin refuſeront de ſe prêter aux fonctions pour leſquelles ils ſont deſtinés. Ah! que le mal que produit l'Amour, dit Venette, eſt trompeur, juſqu'au moment même où il eſt le plus redoutable!

Il eſt des circonſtances où le plaiſir, même pris modérément, peut occaſionner la mort. Il eſt certain que dans la maladie, il faut s'en priver abſolument; & il n'eſt pas moins certain qu'il eſt devenu mortel pour quelques perſonnes qui n'avoient pas entiérement recouvré leurs forces avant que de s'y être livrés. Pline nous apprend que le Préteur Cornelius Gallus, & Titus Aetherius, hommes d'Armes Romains, trouvèrent la mort dans l'inſtant que l'Amour marquoit le

plaisir (a). TABOUROT nous a conservé dans ses *Bigarrures* plusieurs épitaphes de personnes qui avoient perdu la vie, en goûtant la volupté (b). On en voit aussi quelques exemples dans MONTAGNE (c). Il seroit difficile d'expliquer ce qui a pu causer ces accidens à des personnes qui d'ailleurs jouissoient d'une bonne santé : il faut croire que l'Amour violent, la *contention* de l'ame a suffi pour arrêter subitement le cours des esprits dans des personnes trop passionnées (d). Ce qui doit nous tranquilliser, est la rareté de ces exemples terribles. Les hommes n'en doivent pas être moins sur leurs gardes lorsque quelques indispositions les affectent. GALIEN rapporte qu'un homme qui n'étoit pas tout-à-fait guéri d'une violente maladie, mourut la même nuit qu'il paya le tribut conjugal à sa femme. M. VAN-SWIETEN a connu un épi-

[a] Le même est advenu, dit encore PLINE, de notre tems, à deux hommes Romains, qui moururent tous deux, ayant affaire à un pantomime..... lequel étoit fort beau jeune-homme. Liv. VII. chap. 53.

(b) *Cy gist le Seigneur de Manas,*
Lequel, de sa propre allumelle,
Se tua prenant ses ébats
Sur une gentille pucelle.

Voyez les *Bigarrures & Touches du Seigneur* DES ACCORDS, chap. XXII. On y trouve des Epitaphes, Latines, Françoises & Italiennes, sur le même sujet.

[c] Liv. 1. chap. XIX.

[d] Toutes les passions en général peuvent causer une mort subite ; & les Auteurs de tous les siécles nous en ont transmis des exemples ; ainsi l'Amour peut produire le même effet que la joie, la tristesse, la colere, la haine.

leptique, qui fut attaqué de l'accès la nuit de ses nôces. HOFFMAN parle d'une femme très-lubrique, qui étoit attaqué du même mal après chaque conjonction. BOERHAAVE a connu un homme qui mourut dans la premiere puissance. M. de SAUVAGES a donné l'observation singulière d'un homme qui, au milieu de l'acte, étoit attaqué (& le mal a duré douze ans,) d'un spasme qui lui roidissoit tout le corps, avec perte de sentiment & de connoissance. BARTHOLIN vit un nouveau marié attaqué le lendemain de ses nôces, après des excès conjugaux, d'une fiévre aigue avec un grand abattement, des défaillances, des soulévemens d'estomac, une soif immodérée, des rêveries, l'insomnie & beaucoup d'inquiétudes. CHESNAU vit deux jeunes mariés qui essuyèrent, la premiere semaine de leurs nôces, des accidens qui les conduisirent au tombeau en peu de jours (*a*). Un homme mélancolique épousa une jeune veuve dans les chaleurs de l'été; il voulut se signaler avec sa nouvelle épouse, il tomba dans une maigreur extraordinaire, & quelque-tems après il devint maniaque (*b*). FABRICE HILDEN nous a conservé l'histoire malheureuse d'un jeune homme à qui on avoit coupé la main, & qui, lorsque sa guérison avançoit, voulut satisfaire des desirs auxquels sa

[*a*] Voyez l'*Onanisme*, art. I. I. & IV. Sect.
[*b*] Voyez *Tableau de l'Amour Conjugal.* III. part. chap. I.

femme, avertie par le Chirurgien, se défendit de répondre : ce jeune homme se procura, sans la participation de sa femme, une émission de semence qui fut immédiatement suivie d'accidens violens, dont il mourut au bout de quatre jours (*a*). J'ai vu un homme; qui après s'être fait saigner pour une contusion à l'épaule, ayant prouvé à sa femme qu'il n'avoit point perdu toutes ses forces, excita une hémorragie considérable par l'ouverture de la saignée; il fut obligé de s'abstenir assez long-tems du coït, parce qu'il se sentoit attaqué d'éblouissemens, de vertiges, lorsqu'il vouloit s'y essayer.

Une observation que tout le monde peut faire, c'est que les hommes qui, après avoir été tranquilles sur le physique de l'Amour, se marient & se livrent avec toute l'ardeur du tempérament aux amorces de la volupté, essuient presque toujours quelques maladies graves. Il y a même certains pays où les accidens qui surviennent aux jeunes mariés, se ressemblent par l'analogie qui existe entre la constitution de chaque individu. J'ai vu un canton où une partie des hommes qui s'y marient pour la premiere fois, perdent leurs cheveux dans la premiere année de leur mariage.

Cette observation confirme ce que j'ai dit de l'influence de l'air & des eaux dans certains

[*a*] L'*Onanisme*, art. IV. sect. XI.

pays, en parlant de la *Stérilité.* M. PIBRAC a lu dans une ſéance publique de l'Académie Royale de Chirurgie, en 1760, un Mémoire, qui fait connoître la poſſibilité d'un travail ſuivi, dans lequel on établiroit les règles de la ſalubrité ou d'inſalubrité, tant abſolue que relative, même dans les différens quartiers d'une ville. Ce Chirurgien célèbre croit même que chaque rue a ſon climat particulier, par rapport à l'aſpect du ſoleil, à l'influence des vents, & qu'une habitation ſalutaire à une perſonne, devient très-nuiſible à une autre. Chargé de viſiter, en 1745, trente-ſix mille hommes qui ſe ſont préſentés pour tirer à la milice de la ville de Paris, il a profité de cette occaſion unique, qui lui montroit à la fois une très-grande quantité de perſonnes robuſtes de chaque quartier de Paris: il voyoit en même tems dans le détail, ceux que leurs infirmités diſpenſoient de tirer au ſort. Il a remarqué que les hommes étoient plus forts & plus vigoureux dans les Fauxbourgs St. *Martin* & St. *Denis*, plus foibles dans la *Cité*; que les poitrinaires étoient plus nombreux dans le quartier St. *Honoré*; que les maladies de la peau étoient plus fréquentes dans le quartier de St. *Benoît*; qu'on étoit plus ſujet à la pierre dans le quartier de St. *Antoine*, & à la cataracte dans le bas du Fauxbourg St. *Germain*, vers la rivière, &c &c. Qu'il ſeroit à ſouhaiter que le travail de M. PIBRAC fût continué, & qu'on en dirigeât les

observations sur ce qui est relatif à la multiplication de l'espèce humaine.

L'influence du physique de l'Amour paroît produire moins de ravage chez les femmes que chez les hommes; & il est facile d'en rendre raison, en disant que la liqueur qu'elles répandent est moins précieuse, moins travaillée que celle des hommes. D'ailleurs, une partie des femmes étant difficiles à *emouvoir*, & une autre partie étant d'une constitution absolument inhabile; je ne dis pas à la génération, mais au plaisir, les excès ne sont pas pour elles.... On ne s'incommode pas à table lorsque l'on y est que par bienséance, & que les vins les plus exquis ne peuvent exciter à s'y livrer (*a*). La jouissance a rarement des suites dangereuses chez les femmes que la Nature a favorisé d'un tempérament ardent, pour les dédommager du peu d'esprit qu'elles ont; je peux dire que chez ces personnes, le plaisir tient strictement à la matière; aussi n'influe-t-il que sur le corps. Ces femmes sont la portion des citoyens la plus utile à l'état, puisque les enfans qu'elles lui donnent

[*a*] Les filles, que l'indigence ou le libertinage jettent dans l'état malheureux de courtisannes, seroient bientôt victimes des fatigues attachées à leur sort, si lors même que des circonstances leur présentent le plaisir, elles ne l'éloignoient: celles qui s'y livrent sont souvent attaquées des maladies qui suivent l'épuisement. M. TISSOT dit qu'en 1746, une fille âgée de 23 ans, défia six Dragons Espagnols, & soutint leurs assauts pendant toute une nuit; elle expira le soir. Cette scène affreuse se passa à Montpellier. Voyez l'*Onanisme*, art. II. Sect. VII.

ſont les plus vigoureux, tandis que ceux qui doivent leur naiſſance à une femme qui joint à un tempérament lubrique l'art d'analyſer le plaiſir, l'art de *raiſonner* la volupté, ſont preſque tous des individus chétifs. La jouiſſance des perſonnes chez leſquelles l'imagination ſupplée à la force corporelle, dégénère en maladie à meſure qu'elles vieilliſſent; leurs ſenſations ſont alors très-vives, les nerfs en ſont très-affectés, & on a vu des femmes qui, après avoir paſſé une partie de leur vie dans les plaiſirs *ſentimentés*, éprouvoient des convulſions violentes, lorſque dans l'âge, où les organes de la volupté ſe refuſent aux deſirs, elles vouloient encore appeller la jouiſſance.

Il eſt des femmes pour qui le plaiſir eſt dangereux, non pas par lui-même, mais par les diſpoſitions qui y conduiſent. Un homme caractériſé tel à un degré exceſſif, rend ſes plaiſirs funeſtes à celle qui les partage, s'il n'a l'attention de la ménager. Ceux qui, moins favoriſés du côté du corps, croient ſuppléer à ce qui leur manque, en multipliant des efforts ſouvent inutiles, s'expoſent à voir un jour des maladies funeſtes attaquer la femme peu robuſte qui a partagé leurs tranſports. Ces maladies ſont ſouvent incurables, parce qu'elles ont leur ſiéges dans des parties que la Nature a cachées à nos yeux, & que preſque toujours on ne les attribue pas à la cauſe

qui les produit (*a*). *Les plaisirs mesmes, que les hommes ont à l'accointance de leurs femmes, sont réprouvés, si la modération n'y est observée..... Ces enchérimens deshontés que la chaleur première nous suggère en ce jeu, sont non indécemment seulement, mais dommageablement employés envers nos femmes* (*b*).

Une Reine d'Arragon fut obligée de rendre un Arrêt contre un Catalan, dont la femme se plaignoit de l'excessive vigueur. Cet homme convint que chaque nuit étoit marquée par dix triomphes; sur quoi la Reine, après mure délibération du Conseil, défendit à ce héros, sur peine de la vie, d'approcher sa femme plus de six fois chaque jour. *Elle ordonna*, dit MONTAGNE, *ce nombre, pour bornes légitimes & nécessaires : relaschant & quittant beaucoup du besoing & du desir de son sexe, pour establir*, disoit-elle, *une forme aysée, & par conséquent permanente & immua-*

[*a*] Il est peu d'hommes que la Nature ait mis en état de blesser la matrice dans les caresses de l'Amour, mais il en est qui, par leur mal-adresse ou leur brutalité, peuvent occasionner des hémorragies considérables; ces accidens sont plus fréquens pendant la grossesse, & c'est aussi le tems où les hommes doivent apporter plus de précautions dans leurs embrassemens. J'ai parlé au chapitre *de la Stérilité*, des attitudes forcées d'où peuvent résulter des inconvéniens considérables, & c'est encore de-là que proviennent plusieurs maladies auxquelles on ne fait attention que lorsqu'elles ont fait assez de progrès pour résister aux remédes. L'*histoire des maladies des personnes mariées*, est un livre devenu plus nécessaire que jamais, & qui néanmoins n'a encore occupé personne que je sache.

[*b*] MONTAGNE. Liv. prem. chap. XXIX.

ble..... En quoi s'écrient les Docteurs, quel doit être l'appétit & la concupiscence féminine, puisque leur raison, leur réformation & leur vertu, se taille à ce prix (*a*) *!*

Ce fait rare est encore moins merveilleux que l'observation récente consignée dans le Journal de Médecine. Elle a pour sujet un vieillard âgé de quatre-vingt seize ans, qui ayant épousé une femme qui n'en a que quatre-vingt-treize, remplit trois fois par nuit les devoirs du mariage, aussi vigoureusement que le pourroit faire l'homme le plus robûste. Je suis sûr, dit M. Behr, Auteur de cette observation, autant qu'on peut l'être, de la vérité de ce fait. Ce qui me surprend le plus, continue-t-il, c'est que depuis trois ans que cet exercice dure presque toutes les nuits, ce vieux athlète n'a éprouvé aucune altération sensible dans sa santé (*b*).

Ces observations sembleroient devoir me conduire à examiner, combien de fois un homme peut goûter, durant une nuit, les douceurs physiques de l'Amour : c'est un objet que Venette a traité trop prolixement, pour que je veuille suivre ses traces ; je considère le plaisir, relativement au bien ou au mal qui peuvent en résulter, & non pas

[*a*] Liv. III. chap. V. Venette, & après lui l'Auteur des *Anecdotes de Médecine*, disent que c'est le Roi d'Arragon qui porta cet Arrêt ; mais il y a tout lieu de donner plus de croyance au recit de Montagne, par les circonstances qu'il donne de cette cause singulière.

[*b*] *Journal de Médecine.* Avril 1757.

comme un acte que la débauche essaie de multiplier, & que l'orgueil augmente encore, lorsque les hommes veulent en imposer par leurs prétendus exploits.

Doit-on avoir quelque confiance dans les jeunes gens que la vanité fait parler? Non certainement, où il faut se préparer à croire des prodiges. Il en est quelques-uns qui parlent de bonne foi, & qui s'imaginent avoir goûté les délices de l'amour à un degré qui ne s'accorde guère avec la délicatesse de leur constitution. Ceux-ci ont été trompés facilement par l'art séducteur des femmes qui *vendent* le plaisir; après les premieres approches, un homme neuf en Amour, & qui brûle du desir de rappeller des sensations aussi voluptueuse, est souvent la dupe du manége amoureux, & des ruses usitées parmi les courtisanes. Il ne peut croire que les soupirs, les extases *commandés*, ne soient un effet sensible du plaisir qu'il procure: il redouble ses efforts pour le partager, mais l'illusion remplace la réalité; il croit devoir à l'Amour des délices qu'on lui persuade qu'il a goûté, tandis qu'ils ne sont que l'effet d'un art séducteur & stérile, où tout est prestige & fausseté.... Combien d'hommes croient avoir eu les dernières faveurs de telle femme à la mode, & qui néanmoins se trompent!

Parmi les hommes que la vanité *fait* parler, on peut placer l'Empereur PROCULUS, lorsqu'en écrivant à son ami METIANUS, il

veut lui persuader qu'ayant pris en guerre cent filles Sarmates, il les avoit toutes métamorphosées en femmes en moins de quinze jours. Il faut observer, pour augmenter la gloire de l'Empereur, que ces filles étoient vierges lorsqu'elles lui sont tombées entre les mains (*a*). CRUCIUS nous a laissé l'histoire d'un serviteur qui pendant une nuit, coucha non-seulement avec dix servantes, mais les rendit toutes fécondes. Il ne faut pas oublier l'aventure d'HERCULE, qui, ayant couché pendant douze ou quatorze heures avec cinquante filles Athéniennes, leur fit à chacune un garçon, qu'on appella ensuite **les *Thespiades*** (*b*).

VENETTE, en calculant en général la force des hommes, borne leurs exploits au nombre de cinq pour une nuit, & c'est bien assez; c'est trop même pour tous les hommes, & je ne conseillerois pas à plusieurs de vouloir se régler sur ce tarif. Lorsque j'ai parlé des tempéramens, on a vu à-peu-près la vigueur que l'on doit accorder à chaque constitution; il n'est pas impossible que l'homme du tempérament bilieux ne surpasse le nombre de cinq embrassemens durant une nuit, & il l'est certainement à l'homme phlegmatique d'arriver

---

(*a*) PROCULUS METIANO *S. P. D. Centum ex Sarmatiâ Virgines cæpi; ex his, unâ nocte decem inivi; omnes tamen, quod in me erat, mulieres intra dies XV reddidi.*

(*b*) *Tableau de l'Amour conjugal.* II. part. chap. V. art. 2.

jusques-là. Plusieurs circonstances doivent encore influer sur nos plaisirs, outre le tempérament ; on montrera plus de vigueur avec une belle femme que l'on aimera, qu'avec une autre qui lui sera inférieure en beauté. Un homme sera davantage aiguillonné par le plaisir, s'il embrasse une femme que la Nature aura favorisée de ces *petits riens* qui appellent, facilitent, retardent, accélèrent le moment de la jouissance. On a vu ailleurs, que les alimens, la saison, le climat, sont encore des agens capables de multiplier en nous les sources du plaisir, & par conséquent favoriser l'acte qui l'appelle.

C'est donc à tort que quelques Législateurs ont voulu statuer par les Loix une action qui n'est soumise qu'à la Nature. Solon, cet oracle de la Grèce, la connoissoit-il bien, lorsqu'il prescrivoit à ses citoyens qu'il ne falloit approcher de leurs femmes que trois fois par mois ? Les Rabins qui n'avoient en vue que la conservation du peuple Juif, taxoient le devoir qu'un paysan devoit rendre à sa femme, à une nuit par semaine ; celui d'un marchand ou voiturier à une par mois ; celui d'un matelot, à deux nuits par an ; & celui d'un homme d'étude à une nuit en deux ans. On s'apperçoit qu'il y auroit plusieurs réflexions à faire sur ce sujet, si ce tarif étoit suivi à la rigueur ; mais il s'en faut de beaucoup que les hommes, pour lequel il fut fait, s'y soient exactement conformés : l'âge, le tempéra-

rament, le climat, parlent aux hommes avec plus de force que toutes les loix humaines.

L'influence du mariage fur la famé, doit dépendre encore de la qualité du plaifir, fi je peux m'exprimer ainfi : le devoir conjugal fera moins d'impreffion fur des époux tranquilles, que fur ceux dont tous les fens partagent la jouiffance. Les perfonnes lafcives confervent encore dans leurs yeux des étincelles du flambeau de l'Amour, apres qu'il a éclairé leurs plaifirs; & on trouve, au contraire, des époux dont les jouiffances peu actives, ne laiffent fur eux aucune impreffion, à l'aide defquelles on peut deviner leur bonheur. On obferve auffi, que les femmes font devinées plus aifément fur ce qu'elles viennent de faire, que les hommes: le plaifir dont elles jouiffent feroit-il plus grand, puifqu'il laiffe des traces qui l'annoncent lors même qu'il eft paffé? Cette queftion agitée tant de fois, & réfolue d'une manière peu uniforme, ne pourroit être décidée que par un être qui eut pû réunir les avantages qui diftinguent les fexes; l'antiquité nous donne le jugement de Tiresias; qui ayant été homme & femme, prononça en faveur de Jupiter contre Junon, que les femmes prenoient en Amour plus de plaifirs que les hommes. Aux noms des intéreffés dans cette difpute, on s'appercevra qu'elle eft tirée de la fable, ainfi le jugement de Tiresias eft recufable. Si l'on s'en rapporte en particulier aux hommes & aux

femmes, ils trouveront que le sexe opposé à chacun d'eux, est l'être privilégié de la Nature, par la raison du proverbe, *que l'on trouve toujours la moisson de son voisin plus belle que la sienne.*

Rien de constant sur cet objet. Les Anatomistes démontrent que par la structure des parties nécessaires pour la génération, les hommes sont favorisés dans l'acte dont est le résultat. En effet, ces longs vaisseaux repliés tant de fois sur eux-mêmes, & que la liqueur séminale est obligée de parcourir pour chercher à s'échapper, présentent des avantages qui ne se trouvent pas dans les femmes; la qualité de cette humeur séminale, beaucoup plus spiritueuse, doit affecter plus voluptueusement ces mêmes vaisseaux qu'elle est obligée de suivre; la structure délicate de l'organe nécessaire à la transmission de cette liqueur, doit encore augmenter la sensibilité dans ces momens d'ivresse. Voilà nos avantages. Les femmes, comme on le voit, en ont moins que nous, mais la délicatesse de leur constitution, leur foiblesse même, leur en procurent quelques-uns dont les hommes sont privés. Les parties qui concourent à émouvoir la volupté, sont plus nombreuses que chez les hommes, & l'agitation de celles-ci suffit pour exciter les autres. Une partie, sur-tout d'une sensibilité exquise, est le siége du plaisir dans les femmes. L'imagination affecte plus les femmes que les hommes, dans

la triſteſſe comme dans la joie ; leur genre nerveux eſt plus ſuſceptible d'impreſſions, & s'il les ſaiſit avec vivacité, il les conſerve plus conſtamment dans certaines circonſtances. On peut dire auſſi que la jouiſſance a, chez les femmes, des *relations* plus étendues que chez nous.

On ne ſait trop comment rendre raiſon de la fureur érotique de quelques femmes, dont l'hiſtoire nous rapporte l'impudicité. L'infâme CLEOPATRE, ayant pris le nom d'une célèbre courtiſane de Rome, ſe rendit dans un lieu de débauche : elle ſurpaſſa, dit VENETTE, en moins de 24 heures, de 25 coups, la courtiſane que l'on eſtimoit la plus brave en Amour ; & après cela, elle avoua qu'elle n'étoit pas encore tout-à-fait aſſouvie. L'impudique MESSALINE ſouffrit pendant une nuit les efforts amoureux de cent ſix hommes, ſans témoigner d'en être fatiguée. En ne regardant pas ces hiſtoires comme fabuleuſes, il faut convenir qu'il y avoit dans ces débauches plus d'oſtentation que de plaiſir. Il s'eſt trouvé des femmes dont la fureur amoureuſe ne pouvoit être appaiſée que par les careſſes de pluſieurs hommes ; mais d'après ce que j'ai dit, on conviendra qu'après quelques actes, le plaiſir s'épuiſe, & que la douleur, ou au moins l'indifférence, y ſuccèdent.

Toutes jouiſſances ne ſont pas une, dit MONTAGNE, *il y a des jouiſſances éthiques & languiſſantes.* Il eſt donc impoſſible de rien

statuer sur le plaisir qui réunit les sexes, & de décider quel est celui sur lequel il a plus d'influence. Qu'ils jouissent chacun de leurs avantages; & que l'homme, dont le plaisir est si vif, ne croie pas avoir été négligé par la Nature, si la femme paroît conserver plus long-tems que lui l'impression voluptueuse qu'il a partagée (*a*).

CHAPITRE III.

Des parties de l'Homme qui servent à la génération.

.......NOUS tâcherons d'entrer dans ces détails avec cette sage retenue qui fait la décence du style, & de les présenter comme nous les avons vus nous-mêmes, avec cette indifférence philosophique qui détruit tout sentiment dans l'expression, & ne laisse aux mots que leur simple signification (*b*).

Dès que les hommes observent un phéno-

[*a*] Une Angloise se trouva si piquée de ce qu'on disoit que les femmes avoient pour le moins autant de plaisir en Amour que les hommes, qu'elle fit vœu de virginité pour toute sa vie : elle fuyoit les hommes avec une opiniâtreté incroyable, vécut plus de quatre-vingt ans avec cette fantaisie, & mourut ainsi qu'elle avoit vécu. On a d'elle un testament où tous les legs étoient pour des filles vierges. Son systême étoit de prouver que la disproportion des deux sexes aux plaisirs de l'Amour, étoit pour le moins comme celle de 40 à 87. *Essais historiques & philosophiques sur les principaux ridicules des différentes Nations.* Chap. IX.

[*b*] *Histoire Naturelle*, &c. par M. DE BUFFON, tom. IV.

mène

mène, ils se hâtent d'en trouver l'explication. La curiosité s'exerce sur tout ce qui paroît contrarier le cours ordinaire de la Nature, tandis que les choses plus immédiatement soumises à nos sens, sont négligées pour la plûpart. Rien de plus commun sans doute que l'usage des parties qui concourent à la génération, & rien de plus ignoré chez beaucoup d'hommes que la structure de ces mêmes parties. On jouit du plaisir qu'elles nous procurent, sans vouloir en rechercher la cause dans leur organisation: si ce motif ne peut exciter la curiosité de quelques personnes, il en est un du moins qui intéresse davantage; c'est la satisfaction de pouvoir connoître les accidens qui affligent quelquefois des parties aussi délicates; c'est encore celles d'en distinguer certains défauts qui peuvent s'opposer au bonheur auquel tous les hommes doivent aspirer; celui d'être père.

Les Anatomistes, pour la plûpart, distinguent les organes de l'homme qui ont part à la génération, en trois classes, eu égard à leurs différentes fonctions. La première comprend ceux qui séparent la liqueur prolifique; sous la seconde, sont renfermés ceux qui la conservent pendant quelque tems, qui lui servent de réservoir; & la troisième, enfin, renferme les organes destinés à transmettre cette liqueur dans le lieu destiné pour la génération. Les organes de la première classe sont les *testicules*; ceux de la seconde, les

véſicules ſéminales ; dans la troiſième claſſe ſont compriſes toutes les parties qui compoſent la *Verge*.

Cette diviſion convient particulièrement aux perſonnes qui ſuivent l'Anatomie en général : pour me borner dans ce qui eſt plus relatif à mon objet, je diviſerai ces parties en externes & en internes ; les premieres ſont apparentes, & les autres cachées dans la capacité du bas ventre.

La partie qui diſtingue l'homme de la femme eſt celle qui ſe préſente la première dans la diviſion que je dois ſuivre. Il ſeroit auſſi inutile qu'indécent de rapporter tous les noms qui lui ont été donnés, particulièrement dans notre langue. Les Anatomiſtes la nomment le *membre viril*, la *Verge*, & je ne ſache pas qu'elle puiſſe être nommée autrement, ſans bleſſer la vertu [a].

On ſait que les anciens avoient déifié cette partie ſous le nom de PRIAPE. Les Dames d'Egypte la portoient comme une relique, aux Fêtes conſacrées à BACCHUS. Chez les Grecs, on en avoit un modele d'une taille

---

[a] Les Latins lui ont donné une infinité de noms ; ils l'appelloient *Penis*, *Hoſta*, *Mute*, *Verpa*, *Mentula*, *Priapus*, *Caulis*, *Virga*, *Faſcinus*. Nos anciens Romanciers, moins délicats que nous, en parloient ſous des noms qui ne ſcandaliſoient perſonne ; on ſavoit ce que c'étoit que la *Lance Virile*, le *Piſtolet d'Amour*, le *Gaudiſſeur de la Maiſon*, le *Médiateur de la Paix*, le *Cultiveur du champ de Nature*. On trouve encore à cette partie, des noms beaucoup moins honnêtes, dans les *Œuvres de Rabelais*, le *Moyen de parvenir*, le *Dictionnaire économique, ſatyrique*, &c. de le ROUX.

énorme que l'on portoit en cérémonie, & selon St. Augustin, la plus honorable matrone de la procession étoit obligée de mettre, devant tout le monde, une couronne de fleur sur cette effigie. Les habitans de *Panuco*, Province de l'Amérique septentrionale, exposoient dans leurs Temples une figure semblable, & les hommages qu'ils lui rendoient ne peuvent être décrits que par l'impureté même [a]. Les Phéniciens faisoient aussi des processions en l'honneur de Belphegor, leur Idole; & le grand Prêtre marchant fièrement à la tête de son Clergé, tenoit dans sa main & abaissoit devant l'Idole, comme une marque d'hommage, la partie qui le faisoit homme. Les Rabins disent que les Hébreux, pour affirmer un serment, posoient la main sur la partie où s'étoit pratiquée la circoncision [b]. Les Moines de *Gomeron*, dépendans de la Perse, sont exposés à une épreuve singulière, & par laquelle le peuple juge leur dévotion. Ces Prêtres Idolâtres ont les parties de la génération découvertes: les femmes les baisent, & s'ils paroissent sensibles, ils tombent dans le mépris [c]. Au *Deu-*

[a] On trouve dans un petit ouvrage, qui a pour titre *Hexameron rustique, ou les six journées passées à la campagne entre des personnes studieuses*, Cologne.... Une dissertation *sur les parties appellées honteuses aux hommes & aux femmes*, dans laquelle on a rassemblé différens cultes rendus à ces parties par les Payens.

[b] *Essais historiques sur Paris*, tom. V.

[c] *Abrégé de la Collection des Voyages*, &c. Tom. VI.

téronome, ces parties sont appellées respectables, *Veneranda* : si une femme en colere venoit à les arracher, on lui coupoit les mains (*a*). VILLANDRY, commit un crime de lèze-Majesté, pour avoir porté la main aux parties naturelles de CHARLES IX, qui lui serroit la gorge en badinant : DAUBIGNÉ assure qu'il eut été mis à mort, sans la grace qu'obtint pour lui l'Amiral de CHATILLON, après que le Roi l'eût refusée aux deux Reines & au Duc de MONTPENSIER (*b*). Les Caffres se trouvent glorieux, quand ils ont coupé en guerre plusieurs membres virils à leurs ennemis, ils en font présent à leurs femmes, & celles-ci en font des colliers qui flattent leur vanité.

Ces faits sont suffisans pour donner une idée de la considération dont jouissoient les parties naturelles de l'homme parmi quelques Nations. Après avoir vu, pour ainsi dire, leur Histoire morale, examinons leur structure.

La *Verge*, (1, Pl. 1. fig. I.), est un corps rond & long, situé à la partie inférieure du bas ventre ; elle est attachée & adhérente aux racines de l'os *pubis*. Les parties qui composent la *Verge*, peuvent être distinguées, eu égard à leur situation, en contenantes & en contenues. Les premières sont la *peau*, le *tissu cellulaire*, qui se remarque au dessous, (o, o,

[*a*] *Deutéronome*, Chap. XXV.

[*b*] AUBIGNÉ. Tom. II.

o, o, Pl. II., & une membrane particulière qui paroît être formée par l'épanouissement d'un ligament qui fixe la Verge aux os pubis, & que l'on nomme le *suspenseur* de la Verge. La peau qui recouvre cette partie, se replie à son extrémité, & c'est ce repli que l'on nomme le *prépuce*; (2, Pl. I. fig. II.) il est attaché à la partie inférieure du *gland*, (3, Pl. I. fig. I. 4. Pl. II.), par un ligament appellé le *frein* ou le *filet* de la Verge.

Les parties contenues, sont les *deux corps caverneux*, (1, 1, Pl. II.), l'*urethre*, (3, 2, 3, Pl. II.), & le *gland*, (2, Pl. I. 4, Pl. II.), à quoi il faut ajouter les muscles, dont je parlerai plus bas.

La peau qui recouvre la Verge est plus fine qu'aux autres parties, ce qui lui donne une extrême sensibilité. On y observe que la graisse y est peu abondante, & il étoit nécessaire que cela fut ainsi, afin que l'érection fût plus facile, que cette partie fût susceptible de plus de dureté, & que le sentiment exquis qui y réside ne fût point émoussé par la graisse pendant la friction qui appelle le plaisir. Ç'auroit été en vain que la Nature auroit distribué à la Verge, cette quantité considérable de vaisseaux & de nerfs qui s'y ramifient, (5, 5, 5, 5, 6, 6, 6, 6, Pl. II.), si la sensibilité qu'ils lui donnent eût été obtuse par l'humeur graisseuse.

Le gland est la plus sensible de toutes les parties qui servent à la génération; c'est la

seule dépendante de la Verge qui soit charnue ; elle est polie & douce, afin de ne point blesser la femme dans l'union des sexes, & la figure qui la termine lui facilite l'introduction dans le lieu que la Nature a destiné à la génération.

On doit regarder les corps caverneux comme deux tuyaux ou conduits qui, prenant leur origine de chaque côté à la branche de los *ischion*, s'avancent jusqu'à la partie inférieure des os *pubis*, où ces deux corps s'unissent l'un à l'autre, pour n'en former qu'un seul qui se termine à la partie postérieure du gland. Les corps caverneux composent la plus grande & la plus considérable partie de la Verge. On y observe deux gouttières ; celle située en dessous reçoit la plus grande partie de l'*urethre*, & la gouttière supérieure, beaucoup moins considérable, reçoit une grosse veine & deux artères nommées *honteuses*. (5, 5, Pl. III.). Presque toute la substance des corps caverneux est spongieuse, cellulaire ; deux artères assez considérables pénétrent ces corps en jettant d'un côté & d'autre une infinité de branches qui versent le sang dans ces parties. Je dirai ailleurs de quelle importance sont les corps caverneux, pour contribuer à la génération ; il suffit de dire actuellement, que la tension de la Verge a pour cause le sang & les esprits que les artères & les nerfs font affluer dans les cellules innombrables qui composent ces corps caverneux.

L'*urethre* est un canal long & recourbé,

qui commence au col de la vessie (7, Pl. II.), & finit à l'extrêmité du gland. (9, Pl. II.). Le commencement de ce conduit est embrassé par la glande *prostate*. (8, 8, Pl. II.). L'intérieur de l'uréthre est très-lisse & poli. On y remarque plusieurs orifices qui sont les conduits des prostates inférieures, & ceux de plusieurs autres glandes qui fournissent une humeur mucilagineuse, dont je parlerai dans la suite.

La Verge, outre le ligament dont j'ai parlé, qui l'attache fortement aux os pubis, & qui lui est d'un grand secours, non-seulement pendant l'érection, mais encore lorsqu'elle s'amollit & se relâche : la Verge a six muscles, trois de chaque côté : il y en a deux *érecteurs*, (2, 2, Pl. III.), deux *accélérateurs* & deux *transverses*. Ils tirent leur dénomination de leur usage; les premiers aident à l'érection de la Verge, lorsque les corps caverneux se gonflent; les seconds, facilitent l'émission de la semence, parce qu'en se raccourcissant, ils compriment les vésicules séminales, & obligent la liqueur qu'elles contiennent, d'entrer dans l'uréthre, d'où elle sort avec impétuosité; les muscles *transverses*, dilatent le conduit de l'uréthre lorsqu'ils agissent, pour faciliter le passage de l'urine, ou de la semence (*a*).

(*a*) Je n'ai point jugé à propos de surcharger ce Chapitre par des choses qui auroient paru un vain étalage d'érudition. Les muscles dont je parle, ont encore des noms compliqués, que

La longueur de la Verge est ordinairement de huit ou neuf travers de doigts, & sa grosseur environ de trois, lorsqu'elle est, dit M. DIONIS, dans l'état où les femmes le demandent (*a*). Mais on ne peut déterminer précisément cette longueur ni cette grosseur, & elles ne sont pas de fortes inductions pour tirer des conséquences sur le plus ou moins de talens en amour. On dit même que les hommes dont la verge passe la mesure ordinaire de la Nature, ne sont pas si bons au *deduit* que les autres. Ce qu'il y a de certains, c'est que plusieurs mariages sont steriles, quoique l'époux donne, par une bonne conformation, les plus hautes idées de sa valeur. PLATERUS nous fait l'histoire de deux femmes que les Juges déclarèrent libres de quitter leurs maris, dont elles se plaignoient, parce qu'il y avoit trop de disproportion entre les sexes. On trouve encore quelques autres observations qui prouvent qu'il y a eu des hommes qui

---

l'on me dispensera de donner, tels que ceux de *Bulbo-caverneux*, que l'on donne aux *accélérateurs*. Je n'ai point parlé non plus de l'attache, & de l'insertion de ces muscles, non plus que du nom de tous les nerfs & des vaisseaux qui se distribuent aux parties de la génération. En disant que les nerfs de la Verge se détachent des *paires sacrées*, des *paires lombaires*; que les artères sont fournies par la *crurale*, les *hipogastriques*, &c. Il n'y aura que les hommes versés dans l'anatomie qui m'entendront, & pour me faire comprendre des autres, il faudroit remonter insensiblement jusqu'aux sources, & donner l'exposition anatomique du corps de l'homme. Je me suis aussi dispensé d'indiquer dans les Planches, certaines parties étrangères à l'objet que je traite.

(*a*) *L'Anatomie de l'homme*. Démonstration IV.

n'ont pu être favorisés de l'Amour, pour l'avoir été trop de la Nature.

La petitesse de la partie qui distingue essentiellement l'homme, n'est pas un obstacle à la génération, lorsque cette partie ne pêche que par son volume. Ce défaut est moins grand que celui de l'urethre, lorsque ce canal est construit de manière à s'opposer à l'éjaculation prompte & directe de la liqueur séminale. Quelquefois ce canal n'a une fausse direction, que parce que le frein dont j'ai parlé tire la Verge avec violence pendant l'érection, en lui donnant la forme d'un arc : si l'homme ne peut vaincre cet obstacle, il aura recours à la Chirurgie ; l'opération par laquelle elle remédie à cet inconvénient est très-légère ; on coupe le frein, & la Verge reprend ensuite la direction qui lui est naturelle (*a*).

L'état du prépuce favorise aussi, ou s'oppose à la génération, & quelquefois aux embrassemens amoureux. Sa longueur excessive cause la stérilité, parce que la semence ne peut être transmise dans la matrice, à cause des frottemens qui affoiblissent l'impulsion que les muscles avoient donné à cette liqueur. Ce défaut trouve encore sa guérison dans la Chirur-

(*a*) On voit aussi que dans les premières jouissances, le frein de la Verge peut se rompre ; il n'en résultera aucun accident qu'une légere hémorragie, qui s'arrêtera en enveloppant la partie avec du linge propre, & en remettant à une autre fois le complément du plaisir.

gie, qui coupe au prépuce la partie excédente. Si cette enveloppe pêche par le défaut contraire, mais sans étranglement de la Verge, on est alors dans le cas des hommes circoncis, dont je parlerai ailleurs; je veux dire que l'on perd peut-être quelque chose du plaisir, mais que l'on n'en est pas moins habile pour multiplier l'espèce.

Ces deux états de la Verge, par rapport au prépuce, sont deux maladies qui exigent toute l'attention des hommes de l'art, lorsque dans l'une ou l'autre circonstance, la Verge se trouve comme étranglée ou trop resserrée dans son enveloppe. La première de ces maladies, est le *paraphymosis*, accident dans lequel le prépuce est si renversé & si gonflé, qu'on ne peut le rabattre pour couvrir le gland. Je ne m'arrête pas aux causes étrangères qui peuvent occasionner le *paraphymosis*, telles que les maladies vénériennes; mais seulement à celle qui est la plus ordinaire. Les jeunes mariés, & ceux dont le gland n'a jamais été dépouillé que difficilement du prépuce, y sont aisément pris lorsqu'ils réunissent leurs efforts pour frayer la route du plaisir. Le moyen de remédier à cet accident, & on ne doit pas le négliger, est de baigner la partie dans l'eau froide, afin qu'elle puisse se dégonfler, & de ramener ensuite adroitement le prépuce sur le gland. Si l'on ne réussit pas, il faut recourir au plutôt à l'opération, qui consiste à débrider le prépuce, en faisant autant de petites incisions qu'il en faut pour

lui laisser la liberté de descendre par dessus le gland.

Le vice opposé au précédent est le *phymosis*. On a quelquefois recours à l'opération pour prévenir les suites dangereuses, lorsqu'il est causé par le virus vénérien : mais le *phymosis* naturel, celui qu'on apporte en naissant, n'est redoutable que lorsque, par l'acrimonie de l'urine, il y survient une inflammation. Lorsqu'elle ne cède pas aux remédes usités, il faut se résoudre à la circoncision ; elle consiste à fendre le prépuce, pour s'opposer aux ravages qu'il feroit sur le gland, par sa trop grande constriction (*a*).

On a vu des variétés singulières dans la Verge. Un Italien avoit cette partie couverte & hérissée de cornes très-dures, & d'ongles (*b*). L'homme connu en Angleterre sous le nom de *the Porcupine-man*, (l'homme Porc-épic), est couvert par tout le corps, à l'exception de la tête, de la paume de la main, & de la plante des pieds, de soies qui ont une con-

(*a*) Les hommes que la structure de la Verge met dans le cas de craindre l'un ou l'autre de ces accidens, ceux mêmes qui ne s'y croient pas exposés ; en un mot, tous les hommes doivent avoir l'attention d'entretenir la propreté dans les parties externes de la génération, en les lavant souvent. Les glandes *sébacées*, situées sur le gland, fournissent une humeur grasse, laquelle, en s'épaississant, forme une crasse entre le prépuce & le gland. Cette humeur s'altère quelquefois & en impose à quelques personnes qui, s'imaginant être attaquées d'une gonorrhée virulente, consultent des Charlatans qui profitent de leur crédulité pour exercer leurs tromperies. On prévient cet accident par la propreté.

(*b*) *Journ. Encyclop.* Avril 1764.

fistance de cornes; elles ont six lignes de longueur, & deux ou trois de grosseur; & ainsi que les Hérissons, elles sont implantées perpendiculairement. Cet homme est parvenu à rendre sensible une jeune fille, avec laquelle il s'est marié. Il a eu de ce mariage six enfans, tant filles que garçons, tous constitués comme lui, & également couverts de cornes. Il faut croire que cette espèce d'homme sauvage, pour travailler à la génération, prenoit le tems où aucun obstacle ne pouvoit s'opposer à ses plaisirs: toutes les automnes, les corps durs qui armoient la Verge, ainsi que les autres parties du corps, tomboient (*a*). Une Allemande ayant eu commerce avec un Négre, eut un enfant dont toutes les parties du corps étoient blanches, à l'exception de la Verge (*b*). On a vu un jeune homme dans lequel cette partie étoit double (*c*). FRIBE, dit avoir connu un jeune homme dont la Verge n'étoit point percée à l'extrémité du gland; l'ouverture se trouvoit en dessous; l'Auteur ajoute que cette difformité ne l'empêcha pas d'avoir plusieurs enfans (*d*). Au reste, il s'en trouve quelquefois dont la Verge n'est point perforée lorsqu'ils viennent au monde; c'est à la Chirurgie à réparer sur le champ ce défaut de conformation.

(*a*) *Mélanges d'Hist. Nat.* par M. ALLEON DULAC, tom. III.

(*b*) *Bibliothèque de Médecine*, &c. tom. XV.

(*c*) *Dictionnaire raisonné d'Anatomie & de Physiologie.* Art. *Verge.*

(*d*) *Ephémérides d'Allemagne*, Déc. 1. ann. 3. obs. 98.

Après avoir considéré la Verge, ce qui s'offre ensuite sont les *Testicules*, ainsi nommées du mot latin *testes*, qui signifie témoins, parce qu'en effet ils le sont de la force & de la vigueur de l'homme. On les appelle aussi *Didimes*, c'est à-dire, Gemeaux, à cause qu'ils sont presque toujours deux. On a vu des hommes qui en avoient trois, ou même quatre, & d'autres que la Nature avoit réduits à un. Il ne faut pas croire que les premiers aient été des athletes en amour; la liqueur prolifique divisée dans plusieurs organes perdoit beaucoup de son activité, & les observations constatent que des hommes qui paroissoient aussi-bien partagés, n'avoient pas toujours joui de la satisfaction d'être peres. Il n'en est pas de même de ceux qui n'ont qu'un testicule; j'en ai connu qui étoient très-féconds, & auxquels des individus des deux sexes doivent leur naissance.

On définit les testicules, des corps glanduleux, renfermés dans le *scrotum*, espèce de sac, (4, 4, Pl. I. fig. I.) & situés pour l'ordinaire hors du bas-ventre. Je dis pour l'ordinaire, car on voit quelquefois des personnes chez qui ces organes restent cachés dans le bas-ventre, & ces personnes-là sont beaucoup plus portées que d'autres vers les plaisirs (*a*). Il arrive d'ailleurs assez souvent

(*a*) Les Testicules renfermés, en rendant la semence beaucoup plus vive, irritent continuellement les organes de la

aux enfans du premier âge, que ces parties restent engagées dans leur passage, & quelquefois elles ne tombent dans les *bourses*, (4, 4, Pl. I. fig. I.) qu'au tems de la puberté, ainsi qu'on le verra dans un autre Chapitre. La figure des Testicules est ovale, un peu applatie des deux côtés (1, 1, Pl. III.); leur grosseur varie selon les âges; ils sont très-petits jusqu'à l'âge de puberté, mais alors ils augmentent de volume, & acquièrent celui d'un petit œuf de poule, ou d'un gros œuf de pigeon (1, Pl. IV. 5, Pl. V & VI.); le droit est assez constamment un peu plus gros que le gauche.

On considère d'abord à ces parties, leurs enveloppes; la première est le *scrotum*; ce n'est qu'une continuation de la peau, qui se trouve partagée en deux parties par une ligne saillante en forme de couture, que les Anatomistes ont nommé le *raphé* (5, Pl. I. fig. I.); elle commence au gland (c'est ce qu'on nomme alors le *frein* ou *filet*), & elle se termine à l'anus. Le scrotum est revêtu, au-dedans, d'une membrane charnue, qu'on doit regarder comme un véritable muscle cutané; on la nomme *dartos*, elle fournit une enveloppe particulière à chaque Testicule; & de l'adossement ou union de ces deux enveloppes charnues, se forme une cloison qui sépare en deux

volupté; mais aussi cette liqueur ne doit pas être disposée à la fécondité; car elle n'a pas subi les préparations nécessaires, par le court trajet qu'elle est obligée de parcourir.

parties la cavité qui fait le scrotum. Le dartos doit être, ainsi que je l'ai dit, regardé comme un muscle; c'est à sa contraction que l'on doit attribuer les rides & les serremens des bourses: il fait juger de la santé & de la vigueur d'un homme, quand l'action de ce muscle presse les Testicules, & paroît les faire remonter (*a*).

Les autres enveloppes particulières au testicule sont au nombre de trois. La première est nommée *vaginale*; (1, 1, 1, Pl. V.) elle recouvre non-seulement tous les vaisseaux particuliers au Testicule, en s'y attachant étroitement, mais même le corps du Testicule; elle est recouverte en partie de l'expansion d'un muscle nommé *crémaster*, ou suspenseur du Testicule (*b*). Au-dessous de la tunique vaginale, on en remarque une autre, à laquelle on a donné le nom de *péritestes*: c'est un sac qui enveloppe le Testicule de toutes parts. Enfin la dernière membrane propre à cette partie, & qui touche immé-

(*a*) Il y a quelques Nations en Europe, qui dans la traite des Négres, observent avec autant d'attention que d'indécence, l'état des Testicules dans les esclaves qui sont en vente. On juge de la force ou de la foiblesse de ces infortunés, par ces parties, selon qu'elles paroissent plus ou moins rapprochees du ventre.

(*b*) Je n'ai pas besoin de prévenir le Lecteur, que dans les Planches qui exposent les différentes parties du Testicule, ces parties sont préparées de manière à laisser voir celles qu'elles recouvrent dans l'état naturel. Il faut supposer que le Testicule étoit disséqué lorsqu'on en a fait le dessin.

diatement sa substance, est l'*albuginée*, nommée ainsi à cause de sa couleur.

On n'a pas plutôt coupé cette dernière tunique, que l'on découvre la substance du Testicule, qui est blanche, molle, lâche, parce qu'elle est composée d'une infinité de vaisseaux très-fins, qui laissent appercevoir la couleur du fluide qu'ils contiennent. Ces vaisseaux particuliers sont les artères qu'on nomme *spermatiques*, les veines du même nom, les veines *lymphatiques*, les nerfs, les vaisseaux *secrétoires* & *excrétoires*; enfin toute la substance des Testicules n'est qu'un tissu & un lassis d'une infinité de petits vaisseaux, dont la structure est surprenante (*a*). Ces vaisseaux sont contournés en différentes façons, & forment plusieurs paquets soutenus par des cloisons membraneuses. On apperçoit, sur le bord supérieur du Testicule, un corps long, dont la figure approche de celle d'une chenille; on le nomme *épi-didyme*, à cause de sa situation. (1, 2, Pl. VI; 2, Pl. V; 2, Pl. IV.)

La substance de cette partie est la même que celle du Testicule, & les vaisseaux qui la composent font une infinité de contours serpentins; (3, 4, 5, Pl. IV). L'épi-didyme se termine dans les extrêmités par deux éminences, dont la plus considérable (1, Pl. VI)

(*a*) La préparation anatomique prouve par un calcul simple, que toute la substance d'un Testicule ordinaire peut fournir un fil de cent lieues de longueur.

se nomme la tête de l'épi-didyme, & la moindre (2, Pl. VI) est appellée la queue: c'est à cette derniere que commence, de chaque côté, le conduit *déférent*, (3, 4, Pl. VI & Pl. V).

L'usage des Testicules est de filtrer la liqueur séminale, & de la séparer du sang, ainsi qu'on le verra ailleurs: celui des épi-didymes est de la recevoir immédiatement des Testicules, pour la transmettre aux *vésicules séminales* par les canaux déférens.

Les *vésicules séminales*, (1, 1, Pl. VII) sont deux réservoirs membraneux & cellulaires, situés à la partie postérieure & inférieure de la vessie. (4, Pl. VII; 10, Pl. II). Leur longueur ordinaire est de trois travers de doigts, & leur largeur d'un pouce: leur partie la plus large se nomme le fond; & la plus étroite le col, auquel se trouve continu un conduit particulier, appellé *éjaculateur*.

On peut voir (2, 2, Pl. VII.) les conduits déférens, qui transmettent la semence des épi-didymes aux vésicules séminales. Les conduits éjaculateurs sont deux petits vaisseaux qui viennent se perdre dans l'urethre, près du col de la vessie, après avoir traversé un corps glanduleux, assez ferme, qui embrasse le col de la vessie & le commencement de l'urethre. On connoît ce corps glanduleux sous le nom de *prostates* (3, Pl. VII; 8, 8, Pl. II). Il est formé de l'assemblage de plusieurs autres glandes dont les orifices excréteurs, au nombre de dix ou douze, viennent

s'ouvrir au devant d'une éminence nommée *veru-montanum*. L'usage des prostates est de séparer une humeur douce & huileuse, presque semblable à la semence, qui enduit le canal de l'urethre, & se mêlant à la semence dans l'éjaculation lui sert de véhicule, empêche la dissipation de ses parties spiritueuses, & garantit l'urethre de l'acrimonie de l'urine.

Après avoir fait connoître les parties qui, dans l'homme, concourent immédiatement à la génération, il est nécessaire, pour compléter l'idée que l'on doit en avoir, d'exposer leurs fonctions, & le mécanisme qui les exécute.

On sait que l'humeur séminale, ainsi que je l'ai dit, est contenue dans le sang, de même que tous les fluides qui portent la nourriture & le sentiment dans nos parties. Lorsqu'à l'âge de puberté, la Nature, en achevant son ouvrage, nous dispose à être capables de multiplier l'espèce, elle prépare les organes qui doivent y concourir, à filtrer la semence & à la transmettre au dehors : les Testicules commencent cette opération. Les artères & les veines spermatiques, (3, 3, 4, 4, Pl. III), en s'unissant aux nerfs des Testicules & aux conduits déférens, forment, enveloppés dans la tunique vaginale, un cordon nommé le *cordon des vaisseaux spermatiques*, (6, 6, Pl. III), qui aboutit aux Testicules (1, 1, Pl. III). C'est ce cordon qui porte avec le sang la matière de la semence, & qui la re-

porte séparée aux vésicules séminales. Examinons comment s'opère cette filtration si intéressante, puisque d'elle dépend la conservation de l'espèce humaine.

L'artère spermatique, avant de pénétrer le Testicule, se divise en plusieurs rameaux, qui se subdivisent en une infinité d'autres, (3, 3, 4, 4, Pl. III) le sang qu'ils contiennent, trouve dans la substance du Testicule, (5, Pl. VI; 5, Pl. V) ce nombre prodigieux de petits vaisseaux dont j'ai parlé, repliés sur eux-mêmes, & ramassés en paquets: ces vaisseaux très-déliés & très-longs, (6, 6, Pl. V & VI) prennent dans le sang que leur offre chaque petite artère, les parties les plus fines, les plus subtiles & les plus spiritueuses. Cette liqueur filtrée est la matière de la semence, qui a besoin de parcourir cette multitude étonnante de circonvolutions des petits vaisseaux pour devenir prolifique; elle ne l'est pas même entiérement après ce séjour assez long dans les Testicules; elle doit passer dans la partie que nous avons nommée épi-didyme, pour y acquérir encore un degré de préparation: elle en sort par le canal déférent, (7, 7, Pl. III) qui va la déposer dans les vésicules séminales; & c'est lorsqu'elle y a séjourné quelque tems qu'elle reçoit toutes les qualités qui doivent la rendre véritablement prolifique. Les veines spermatiques, ici comme par-tout ailleurs, reprennent le sang qui a fourni la liqueur séminale, & toutes

leurs diviſions ſe réuniſſant peu-à-peu, elles forment un ſeul vaiſſeau de chaque côté, qui reporte le ſang dans des veines plus conſidérables, pour être enſuite conduit au cœur & s'y impregner de nouveaux eſprits.

Après cette courte expoſition de la manière dont la ſemence eſt préparée, trouvera-t-on mal fondé ce que j'ai dit de ces prétendus ſecrets, de ces recettes exhaltées par le charlataniſme, pour plonger l'homme dans un torrent de plaiſir? On voit combien la Nature eſt lente dans l'opération de la *ſpermatoſe*, dans la production & la coction de la ſemence; croira-t-on qu'au moyen des aphrodiſiaques, les loix de l'économie animale changeront? Que ces vaiſſeaux innombrables que doit parcourir la ſemence, acquerront ſubitement un mouvement ſurnaturel, au moyen de quoi ils chaſſeront promptement le fluide qu'ils doivent préparer? Si des lectures obſcènes, les images laſcives de la débauche irritent les organes de la génération, & provoquent à la jouiſſance, c'eſt parce que les véſicules ſéminales contiennent aſſez de liqueur prolifique pour fournir aux impreſſions que font des objets ſéducteurs; ſans cela ces ſpectacles voluptueux ſeroient ſans aucun effet. Qu'un homme qui a joui en excitant ſon imagination, ait recours, le lendemain, à tous les moyens qu'indiquent les perſonnes qui croyent aux grandes vertus des aphrodiſiaques, il ſaura alors ſi la Nature

veut être commandée. Le laboureur, après avoir moissonné son champ, auroit-il bonne grace de lui demander une seconde récolte peu de tems après? Il faut qu'il attende que la terre ait repris ses forces, si je peux m'exprimer ainsi : qu'il la cultive, qu'il répare ses pertes ; mais la Nature ne dérangera pas l'ordre des saisons pour satisfaire l'avidité des hommes.

J'ai laissé la semence dans les vésicules séminales, où elle doit se perfectionner avant d'être transmise en partie au dehors : je dis en partie, parce qu'en effet une portion de cette humeur doit repasser dans la masse du sang, par des vaisseaux fins & déliés qui se rendent aux vésicules. Les changemens qui se font en nous à l'âge de puberté, démontrent de quelle nécessité est cette résorbation d'une partie du fluide séminale.

Lorsque ce fluide a acquis toute la perfection dont il est susceptible, il cherche à se faire jour au dehors ; & le signe qui annonce ce besoin est l'intumescence involontaire de la Verge : elle a pour cause le sang porté dans cette partie par les artères qui s'y rendent : ce sang gonfle les corps caverneux, parce que les veines n'étant pas assez considérables, pour se charger de tout ce que les artères fournissent, une partie du sang s'introduit dans les cellules que j'ai observées dans ces corps spongieux : à quoi il faut ajouter une affluence d'esprits animaux, que l'idée du plaisir porte

dans ces parties : ces esprits augmentent l'action des muscles érecteurs, & tout concourt à entretenir la Verge dans l'érection.

Les vésicules séminales, dans la composition desquelles il entre des fibres musculaires, susceptibles par conséquent de contraction, se trouvent pressées de toutes parts, tant par la liqueur qu'elles contiennent qui cherche à s'échapper, que par d'autres circonstances qui accompagnent & entretiennent l'érection. Le *sphincter* de la vessie fournit un point d'appui fixe, contre lequel la semence peut faire d'inutiles efforts. L'orifice qui répond au canal déférent, se ferme par la disposition de la *valvule* qui s'y trouve; ainsi le fluide pressé de tous côtés, excepté vers l'orifice du canal éjaculatoire, destiné à porter ce fluide dans l'urethre, (5, Pl. VII) ensile ce canal avec force : la membrane musculeuse des prostates se contracte alors, & l'humeur qu'elles contiennent en étant exprimée, prépare l'urethre au passage de la semence. Ces deux fluides se mêlent dans la partie du canal que les muscules transverses ont dilatée; mais cette dilatation n'est qu'instantanée; car les muscles accélérateurs, entrant en contraction, pressent la semence contenue dans l'urethre, & la font jaillir à une distance plus ou moins grande, selon la tention plus ou moins forte de la Verge & la quantité de fluide qui doit être évacué.

Voilà l'explication purement mécanique

de l'émission de la semence, & telle qu'elle se fait lorsqu'elle est causée par une trop grande plénitude des vésicules séminales. J'aurai occasion de considérer cette évacuation dans l'union des sexes, lorsque je parlerai de la génération.

Telles sont les parties qui, dans l'homme, concourent à donner l'être à un individu de son espece. Il m'auroit été facile de m'arrêter sur chacune d'elles, & faire voir les précautions que la Nature a prises, afin qu'elles soient le mieux possible pour remplir leurs fonctions. On peut voir à ce sujet tout ce que les Anatomistes du dernier siecle ont écrit : j'aurois peut être rebuté mon lecteur en entrant dans ces détails trop prolixes (*a*).

CHAPITRE IV.

Des parties de la Femme qui servent à la Génération.

CE n'étoit point assez que la Nature eût donné à l'homme des organes capables de contenir, ou sa postérité, ou ce qui pouvoit la fertiliser, il falloit encore que la femme

(*a*) DU LAURENS, par exemple, demande *pourquoi ce n'est point un os qui fait la base de la Verge ? Pourquoi cette partie n'est point un artère ? une veine ? un nerf ?* &c. & il répond à ces questions inutiles, d'une maniere qui est quelquefois plaisante.

reçût dans un lieu sûr ces germes précieux qui multiplient l'espèce. Qu'est-il besoin de chercher continuellement hors de nous, des motifs d'admiration & de reconnoissance envers l'Auteur de toutes choses? Que l'on fixe un instant les organes destinés à la génération; quelle structure merveilleuse offrent particulièrement ceux de la femme! Leur action est-elle moins admirable que leur structure! La liqueur prolifique n'a pas plûtôt pénétré dans la Matrice, que ce viscère, en se refermant, devient un lieu inaccessible à tout ce qui lui est extérieur; l'enfant y prend la vie, l'accroissement, & n'en sort qu'au moment marqué par la Nature pour la naissance des individus. Par quelles loix s'exécutent des opérations aussi admirables? Quelles sont les raisons que donnent les hommes, pour expliquer l'acte le plus universel de la Nature, & celui qu'elle a le plus caché à leurs yeux? On ne doit entrer dans ces détails, qu'après avoir examiné les parties qui agissent dans la reproduction. Examinons celles de la femme, ainsi que nous l'avons fait pour celles de l'homme dans le Chapitre précédent.

On n'a pas moins rendu d'honneur chez les anciens aux *Parties naturelles* de la femme, qu'aux parties qui caractérisent l'homme. Les Syracusains les portoient en cérémonie aux célèbres *Tesmophories*. Tout le tems que duroit cette fête on s'envoyoit par toute la Sicile des gâteaux faits avec le miel & la graine

de

de *sésame*, qui avoient exactement la figure de la partie qu'ils vouloient honorer. Les Romains, lorsque leurs mœurs furent dépravées, firent construire des vases dont ils se servoient dans leurs repas, & auxquelles ils donnoient la figure de la partie pour laquelle ils avoient tant de passion (*a*). LEON, surnommé l'*Africain*, assure que si une femme rencontre un Lion, lorsqu'il est en amour, & plus furieux que dans tout autre tems, il baisse la tête & prend une autre route en rugissant, si elle lui montre ce qui la distingue de l'homme. Ce fait, dont on est libre de croire ce que l'on voudra, fit imaginer aux Egyptiens que leurs Dieux mêmes prenoient plaisir à regarder les femmes à découvert; aussi durant quarante jours, les Egyptiennes se présentoient devant leur Dieu APIS, les jupes levées. On croyoit encore parmi ce peuple que l'esprit d'APOLLON entroit chez les Sybilles, lorsqu'elles rendoient des oracles, par ces mêmes Parties. Dans tous les lieux que SÉSOSTRIS avoit subjugués, on trouvoit représentées sur des colonnes, les parties de la génération: celles de la femme, lorsqu'il les avoit vaincus sans trop de difficulté; celles de l'homme lorsqu'on lui avoit fait beaucoup de résistance. Le R. P. *François* ALVARES nous apprend que chez les Abyssins, les filles portent par galanterie à leurs parties secrettes des pe-

(*a*) . . . . . *vitreo bibit ille Priapo.* JUVEN. Sat. II.

tites *campanes* ou clochettes, qui pendent & battent en liberté. Dans plusieurs Royaumes de l'Afrique ; les femmes du Roi, & les principales de la Cour ont ces Parties percées comme les oreilles ; on y passe plusieurs anneaux d'or & autres bijoux, que ces femmes sont obligés d'ôter lorsque leurs époux les approchent (*a*). Ce luxe, que l'on étend jusques sur des parties qui n'en paroissent pas avoir besoin, n'est pas en usage chez les étrangers exclusivement ; M. de Saintfoix nous parle d'une mode qui s'étoit introduite parmi les femmes du grand monde ; *ce n'étoit pas seulement leurs cheveux qu'elles tressoient avec de la nompareille de différentes couleurs*, dit cet agréable Ecrivain (*b*).

Je diviserai les parties de la femme qui servent à la génération, eu égard à leur situation, en externes & en internes ; les unes se trouvent cachées dans le bas-ventre, & les autres sont placées hors de cette capacité. Le *pénil*, le *mont de Vénus*, les *grandes lévres*, la *vulve*, *la fourchette*, la *fosse naviculaire*, le *périné*, les *nymphes*, le *clitoris*, le *méat-urinaire*, & l'*orifice du vagin*, sont rangés dans la première classe. Les parties internes sont le *vagin*, la *matrice* avec ses *vaisseaux* & ses *ligamens*, les *trompes de Fallope* & les *ovaires*.

(*a*) *Hexaméron rustique*, IIIe Journée.

(*a*) *Essais Historiques sur Paris*, tom. V.

Le *pénil* (1, Pl. VIII.), est situé un peu au-dessus de la partie naturelle ; il est un peu élevé, parce qu'il est fait de graisse ; & il sert, selon DIONIS, comme de petit coussin, pour empêcher que la dureté des os ne blesse dans l'action (*a*).

Le *mont de Vénus*, (2, Pl. VIII.) auquel on a encore donné le nom de *motte*, est situé immédiatement au-dessous du pénil. Quelques Anatomistes confondent ces deux parties. Elles se garnissent de poils à l'âge de puberté. On observe que celui des femmes est plus frisé que celui des filles. Il seroit aisé d'expliquer cette différence, en faisant attention que les circonstances qui accompagnent le plaisir du mariage doivent très-souvent varier la situation des *bulbes* d'où sortent les poils. Les Turcs & quelques autres peuples, hommes & femmes, n'ont aucun de ces filamens sur le corps, excepté les cheveux & la barbe, parce qu'ils ont soin de le faire tomber, par le moyen d'un dipilatoire. Il est d'autres Nations qui en sont privées naturellement, ainsi qu'on le verra lorsque je parlerai de la puberté. On croit aussi tirer de fortes inductions de la vigueur du tempérament, par la quantité de poils qui recouvrent les parties sexuelles, mais il est bien des circonstances où l'opinion générale se trouve démentie. On sait aussi qu'il est des maladies du-

(*a*) *Anatomie de l'homme*, IVe. Démonstration.

rant lesquelles le corps se dépile entièrement. Une observation singulière est celle d'une femme Polonoise, que la maladie connue en Pologne sous le nom de *Plica*, avoit fait allonger extraordinairement le poil des parties secrettes. Il avoit crû jusqu'à la longueur de plus d'une aune & demie ; de sorte qu'il auroit traîné à terre, dit l'Auteur de l'observation, si la femme ne l'avoit entortillé autour de sa cuisse (*a*).

Les *grandes lèvres* (3, 3, Pl. VIII.), sont deux replis formés par la peau ; ces parties sont assez fermes dans les filles que les hommes n'ont point encore approchées, mais elles deviennent molles & pendantes aux femmes, lorsqu'elles ont eu beaucoup d'enfans. Les poils qui voilent ces parties sont moins forts que ceux du mont de Vénus.

L'espace contenu entre les deux grandes lèvres, est ce qu'on nomme la *vulve* ou *grande fente*, pour la distinguer de l'entrée du col de la Matrice, que l'on nomme la *petite fente*.

Les deux grandes lèvres, en s'unissant par leur partie inférieure, forment la *fourchette* ; (4, Pl. VIII.) on y remarque un ligament membraneux, qui se trouve tendu dans les filles, relâché dans celles qui ont souffert l'approche du mâle, & presque toujours déchiré dans les femmes qui ont eu des enfans. Ce ligament forme, conjointement avec la

---

(*a*) Voyez la *Collection Académique*, tom. III. p. 168.

partie interne du bas des grandes lèvres, un enfoncement que l'on appelle la *fosse naviculaire*.

Le *périnée* est l'espace compris entre la fourchette & l'*anus*. Cet espace diminue par la fréquence des accouchemens, & se détruit même par ceux qui sont laborieux (5, Pl. VIII.).

Immédiatement après les grandes lèvres, on découvre deux excroissances charnues, molles, spongieuses, que l'on appelle les *nymphes* (6, 6, Pl. VIII.), parce qu'elles président aux eaux, en conduisant l'urine dehors. La figure de ces parties est triangulaire, se trouvant plus large dans leur partie inférieure que dans la supérieure; leur couleur est rouge, sur-tout dans les jeunes filles, comme la crête d'un coq, dont elles ont aussi la figure. Leur grandeur varie, car il y a des personnes en qui elles passent au point, qu'on est obligé de les couper en partie, pour prévenir la difformité & l'obstacle qu'elles apportent au plaisir du mariage. Cette opération est nommée *Nymphotomie*; elle n'est pas sans danger, si l'on n'a soin de prévenir l'hémorragie qui suit l'amputation de ces crêtes excessives. En Afrique, où cet excès est fort commun, il y a des hommes qui n'ont d'autre métier que de retrancher ce superflu, & qui vont criant dans les rues: *qui est celle qui veut être coupée* (a)? En quelques pays d'Arabie &

(a) *Dictionnaire de Chirurgie*, art. *Nymphes*.

de Perse, la *nymphotomie* est ordonnée aux filles, comme la circoncision l'est aux garçons; on la fait quand les filles ont passé l'âge de puberté; mais chez d'autres peuples, comme ceux de la rivière de Benin, on est dans l'usage de faire cette circoncision aux filles huit ou quinze jours après leur naissance (*a*).

Au-dessus des nymphes est le *clitoris* (7, Pl. VIII.): c'est un corps rond & un peu long. Sa composition est toute semblable à la Verge, n'y ayant de différence que par rapport à l'urethre, qui manque au clitoris (Fig. 3 & 4, Pl. I.). Il a deux corps caverneux, un ligament suspenseur, des vaisseaux, deux muscles érecteurs, un prépuce, un gland (6, 6, 7, 7, fig, 3 & 4, Pl. I.), ce qui la fait nommer *Verge de la Femme.* Cette partie, douée d'un sentiment exquis, est le siége principal du plaisir des femmes durant la jouissance, ce qui lui a mérité le nom d'*æstrum Veneris*, [aiguillon de Vénus.] Le clitoris est pour l'ordinaire assez petit: il commence à paroître aux filles à l'âge de puberté, & grossit à mesure qu'elles avançent en âge, & selon qu'elles ont le tempérament plus ou moins érotique. La moindre titillation voluptueuse le fait gonfler par le moyen des corps caverneux, & dans l'union des sexes, il se roidit comme la partie qui distingue l'homme. La grandeur du clitoris [elle égale quelquefois,

(*a*) *Hist. Nat.* de M. DE BUFFON, tom. IV.

& surpasse même celle de la Verge], a porté des femmes à en abuser avec d'autres. Glorieuse, peut-être, de cette espèce de ressemblance avec l'homme, dit M. TISSOT, il s'est trouvé de ces femmes imparfaites, qui se sont emparé des fonctions viriles..... L'on a vu souvent de ces femmes aimer des filles avec autant d'empressement que les hommes les plus passionnés, concevoir même la jalousie la plus vive, contre ceux qui paroissoient avoir de l'affection pour elles (*a*). On a nommé encore le clitoris pour cette raison, *le mépris des hommes*.

Cette partie peut être amputée, du moins son extrémité; c'est même un acte de religion ordonné chez certains peuples. Parmi nous, il est des circonstances où l'on rendroit la santé à un grand nombre de filles, si l'on pouvoit émousser le sentiment trop vif du clito-

(*a*) Voyez l'*Onanisme*, art. I. sect. V. PLATERUS dit qu'une femme avoit le clitoris aussi gros que le col d'une Oye; & BARTHOLIN assure que cette partie s'ossifia à une courtisanne Italienne qui en avoit abusé. TULPIUS parle d'une femme dont le c itoris étoit très-gros, & qui fut fouettée publiquement & bannie à perpétuité, pour avoir abusé de sa conformation. On sait jusqu'à quel point SAPHO poussa la passion pour des personnes de son sexe: les femmes de Rome, à l'époque où toutes les mœurs se perdirent, méritèrent les épigrammes & les satyres des Poëtes; on peut voir ce que JUVENAL reproche dans sa VIe Satyre à LAUFFELLA & à MADULINA. LUCIEN, dans ses *Dialogues des Courtisannes*, reproche le même vice aux femmes de son siécle. CŒLIUS AURELIANUS a nommé *Tribades*, les femmes qui abusoient de leur clitoris. PLAUTE les désigne sous le nom de *subigatrices*; elles ont été nommées *frictrices* par quelques autres, & *ribaudes* ou *frotteuses*, par les François.

ris : il eſt la ſource de beaucoup d'égaremens ſolitaires qui plongent celles qui s'y livrent dans le maraſme & les autres maladies qu'enfante la volupté *(a)*.

Le *méat urinaire* [8, Pl. VIII.], ſitué au-deſſous du clitoris, eſt dans les femmes le conduit de l'urine ; il eſt plus court, plus large & moins courbé que l'uréthre dans les hommes ; c'eſt pourquoi les femmes ont plutôt vuidé leur urine, & on trouve auſſi dans cette ſtructure, la raiſon pour laquelle les femmes ſont moins ſujettes à la pierre que les hommes. Ce conduit eſt environné d'un ſphincter, qui ſert à retenir & à lâcher l'urine quand on le veut; & on y obſerve auſſi des glandes, qui, comme les proſtates, diſtillent une humeur qui lubréfie ce canal.

Le commencement du conduit de la pudeur [9, Pl. VIII], ſe nomme *vagin*, en terme d'Anatomie ; on le nomme encore l'orifice externe de la matrice [*b*]. Quelques Anatomiſtes

---

(*a*) Cette extrême ſenſibilité a fait nommer le clitoris *gaude mihi* : les Latins l'appellent encore *albatara* ; *tentiginem* ; *columbus* ; *amorem & dulcedinem*, *mentulam muliebrem*, & *penem femineum* ; VENETTE nomme cette partie, *la fougue & la rage de l'Amour* ; on me diſpenſera de donner les autres noms du clitoris. Au reſte, ſa grandeur exceſſive a fait prendre pour *Hermaphrodites* pluſieurs femmes qui ne différoient des autres que par cette partie. (Voyez 4 & 5, Pl. XII.).

(*b*) C'eſt à ce conduit qu'il faut rapporter particuliérement tous les noms que la licence des mœurs a fait donner aux parties qui diſtinguent le ſexe chez les femmes. Dans un Traité des *Hermaphrodites*, imprimé en 1612, avec Privilége & Approbation, ouvrage fort rare aujourd'hui, l'Auteur, [M. DUVAL, Médecin à Rouen], après avoir rapporté

tomistes assurent qu'un cercle membraneux, que l'on appelle *hymen*, ferme l'ouverture du vagin, dans les filles qui n'ont permis l'entrée à aucun corps qui ait pu faire violence, d'autres nient l'existence de l'hymen, qui seroit une marque certaine de la virginité, si elle se trouvoit dans toute les filles. Je dirai, en parlant de la puberté, ce qu'il faut croire de l'existence de cette membrane, d'après les meilleurs Anatomistes.

Les *caroncules myrtiformes* [o, o, o, o, Pl. VIII.], sont de petites éminences charnues, disposées circulairement autour de l'entrée du vagin, où elles représentent des feuilles de myrte. Elles sont rouges, fermes, relevées dans les filles pucelles; & selon quelques Anatomistes, elles se joignent l'une à l'autre par quelques fibrilles fort déliées, qui les tiennent assujetties ensemble. Beaucoup d'autres observateurs prétendent que ces parties ne sont que des portions de l'hymen déchiré. Si cela étoit, ce seroit inutilement que l'on

---

tous les noms donnés au conduit de la pudeur, ajoute: « Je » l'ai oui nommer *sépulchre & monument* au Père ANNE DE » JOYEUSE, en un Sermon qu'il fit dans l'Eglise de St. Ger- » main-de-l'Auxerrois, au tems du Carême, parce, disoit » ce Prédicateur, que les membres s'y ramollissoient, & y » encourroient souvent carie & corruption. Le Sr. LE VE- » NEUR, vivant Evèque d'Evreux, continue DUVAL, l'ap- » pelloit *Vallée de Josaphat, où se fait le viril combat*, &c. » &c. ». *Chap.* VIII. *Du sein de la pudicité de la femme & des oreilles y encloses.* On chercheroit peut-être inutilement un livre de Médecine écrit aussi librement & aussi singulièrement que ce Traité des *Hermaphrodites.*

chercheroit les caroncules myrtiformes dans l'état de virginité, puisque leur présence est un signe de la défloration.

Les parties externes de la femme, qui servent à la génération, sont exposées à des accidens, dont la plûpart, néanmoins, sont des vices de conformation que l'on apporte en naissant, & auquel la Chirurgie peut remédier.

Quelquefois les grandes lèvres sont unies, de manière que l'on n'observe pas de vulve; on fait une incision pour séparer ces deux parties, & l'opération est absolument nécessaire. Si c'est une membrane qui bouche seulement l'entrée du vagin, il faut encore déboucher ce conduit, & on y introduit une canule pour maintenir l'ouverture. Une fille étant imperforée de naissance, rendoit les urines & le sang menstruel par l'anus; cependant elle devint grosse. Comme elle sentoit à ces parties une grande démangeaison & une excessive chaleur, elle y fit de fréquentes fermentations; la membrane qui bouchoit l'ouverture, s'attendrit, se déchira, & livra passage à l'enfant. Sur la plainte d'un homme contre sa femme, pour avoir trouvé des obstacles invincibles à la consommation du mariage, le Juge ordonna une visite. On trouva l'orifice externe fermé d'une chair solide & naturelle, ayant seulement un trou à peine assez grand pour admettre l'introduction d'une sonde ordinaire : elle fut réputée inhabile

à la génération. Nonobstant cela, elle devint grosse. On lui coupa cette chair, qui étoit de deux travers de doigts d'étendue, & d'un demi-pouce d'épaisseur (*a*). Il faut supposer dans ces deux observations, qu'il existoit, dans l'obstacle même à l'introduction de la Verge, un conduit capable de recevoir la liqueur séminale, & de la transmettre jusqu'au col de la matrice; à moins que l'on n'aime mieux admettre le systême de M. de Buffon; & dans ce cas, en regardant la semence comme une liqueur, dont la partie active & prolifique peut pénétrer à travers le tissu des membranes les plus serrées, on imaginera aisément comment des femmes imperforées ont pu concevoir.

Il s'est trouvé des filles injustement soupçonnées de grossesse, parce qu'une membrane qui bouchoit exactement le conduit de la pudeur, s'opposoit à l'eruption du flux menstruel. Les livres de Médecine sont remplis de pareilles observations; on y voit que cette incommodité a toujours cessé, dès que l'on a pu donner un passage à l'amas de sang qui en imposoit.

L'orifice du vagin se trouve couvert extérieurement, par les muscles du clitoris, qu'on a nommés *accélérateurs*; ils sont comme le sphincter du vagin, dont ils resserrent & re-

(*a*) *Bibliothéque raisonnée de Médecine*, &c. Tom. XVI. Art. *Imperfections*.

trécissent l'orifice dans certaines circonstances. C'est aussi par le moyen de ces muscles, que quelques femmes ont la faculté de serrer les levres de la vulve selon leur volonté. Sous ces muscles on découvre un lacis admirable de petits vaisseaux sanguins, qui font un corps particulier, nommé *plexus rétiforme*, sous lequel se rencontre de chaque côté une glande, dont le conduit excréteur vient s'ouvrir a l'orifice du vagin.

Les glandes que l'on trouve dans cette partie, y sont nécessaires pour la lubréfier, & faciliter l'introduction du membre viril, qui ne seroit pas toujours aisé, si le conduit eût été privé d'une humidité qui en empêche le trop grand resserrement.

Les parties dont j'ai parlé jusqu'ici paroissent d'abord n'avoir qu'une très-petite liaison avec celles qui me restent à décrire, & néanmoins leur correspondance est si intime, qu'il est rare que l'accident, même le plus léger, ne se communique de l'une à l'autre. Elles participent également au plaisir, & durant la jouissance, toutes ces parties, dans plusieurs femmes, semblent partager la titillation voluptueuse qui agite le clitoris. Celui-ci, que la Nature a fait pour être le trône de la volupté dans les femmes, ne contribue en rien à la génération proprement dite, mais son action influe sur la matrice, & lui communique une sorte d'agitation qui lui est nécessaire pour remplir le but que la Nature s'est proposé dans l'union des sexes.

Ce n'eſt que lorſque l'on eſt parvenu à la matrice, que commence le myſtère de la génération; juſqu'alors, tout eſt ſoumis aux ſens, mais ici les ténèbres remplacent la lumière; & l'homme, en marchant dans cette obſcurité, eſſaye différens ſyſtêmes, qu'il s'efforce d'étayer par des obſervations, que chacun tourne favorablement, & adapte à l'hypothèſe qu'il propoſe.

De toutes les parties intérieures de la femme, qui ſervent à la génération, la plus conſidérable eſt la matrice [1, Fig. 2, Pl. I.]. Sa figure approche de celle d'une poire, ou d'une bouteille renverſée, applatie dans ſa partie poſtérieure & antérieure; cette figure change dans la groſſeſſe, la matrice ſe trouvant pour lors preſque ronde [5, 6, 7, Pl. X]. Quant à ſa grandeur, on obſerve que dans une femme qui n'eſt point enceinte, elle a pour l'ordinaire trois à quatre travers de doigt de longueur ſur un pouce d'épaiſſeur; on ſait qu'elle eſt ſuſceptible d'une extenſion conſidérable, lorſqu'elle contient le fétus. [Pl. IX, fig. 1, 2.]. Dans les filles, l'orifice de la matrice eſt ſi étroit, qu'on a de la peine à y introduire un ſtylet, & que la cavité peut tout au plus contenir une groſſe feve. Sa ſituation eſt entre la veſſie & l'inteſtin rectum, de manière que ſon fond eſt en haut & en arrière, & le col ou l'orifice eſt en bas, & avancé ſur le devant. Ce que j'ai nommé orifice externe de la matrice, eſt le vagin; mais

l'orifice externe, proprement dit, eſt le col [2, fig. 2, Pl. I.], auquel aboutit le vagin ; & la partie qui regarde la cavité de la matrice, eſt, ſelon les Anatomiſtes, le véritable orifice interne. Il s'ouvre dans le conduit de la pudeur, par une extrême mouſſe, & il eſt diviſé par une fente tranverſale, qui lui a fait donner le nom de *muſeau de Tanche* [1, 2, Pl. IX].

La ſubſtance de la Matrice eſt aſſez ferme dans les femmes qui ne ſont point enceintes ; mais elle perd de ſa fermeté à meſure que la groſſeſſe avance : & l'on obſerve que dans les derniers mois, elle eſt compoſée principalement d'un grand nombre de vaiſſeaux ſanguins, & de fibres dont la plupart ſont charnues. La ſurface interne eſt parſemée de beaucoup de petits pores & de petits vaiſſeaux qui diſtilent le ſang qui doit être évacué chaque mois. On y obſerve auſſi des mamelons, & des petits pelotons glanduleux qui laiſſent échapper une humeur glaireuſe. Ces derniers groſſiſſent & deviennent très ſenſible après la conception, & s'adaptent avec le *placenta* (3, fig. 1 & 4, fig. 2, Pl. IX).

La cavité de la Matrice a trois ouvertures ſenſibles, dont l'une répond à ſon col, & c'eſt par ce conduit que l'homme tranſmet la liqueur ſéminale ; les deux autres, ſituées aux parties latérales du fond, ſont l'extrêmité des deux conduits qu'on appelle les *trompes de Fallope*. (3, fig. 2, Pl. I). Ces trompes ont leur ouverture ſi fine, lorſquelles pénètrent

dans la matrice, qu'à peine peut-on y passer une soie de Porc : (1, Pl. X) à mesure qu'elles s'éloignent, elles s'élargissent, (2, 3, Pl. X.) & forment à leur extrêmité la plus distante de la matrice, une expansion membraneuse & musculeuse, qu'on appelle le *pavillon de la trompe*, dont le bord est terminé par de petites dents musculeuses inégales, qui ont fait nommer cette partie *morceau frangé*. (4, Pl. X).

Cette extrêmité de la trompe se trouve unie en partie à deux corps blanchâtres, ovales, un peu applatis, situés aux côtés de la Matrice, auxquels on a donné le nom d'*ovaires*, & que les anciens & plusieurs modernes appellent les *testicules* de la femme. Ces corps, considérés intérieurement, paroissent contenir un nombre prodigieux de petits sacs vésiculeux remplis d'une liqueur fort claire; on leur donne le nom d'*œufs*; & le tissu spongieux qui les entoure, paroît fournir à chacun une espèce d'écorce. Ces petits œufs contiennent, selon quelques Anatomistes, les individus auxquels la femme doit donner la vie, après qu'ils auront été fécondés par l'homme; selon d'autres, la liqueur que contient ces vésicules, est une véritable semence prolifique, qui doit se mêler avec celle de l'homme pour la génération. Ces deux sentimens divisent les Physiciens, & nous verrons ailleurs les raisons qu'ils exposent pour soutenir leur opinion.

La matrice, les trompes, les ovaires, &

deux cordons nommés *ligamens ronds*, qui contiennent la Matrice, sont enveloppés dans deux replis du *péritoine*, que l'on a appellés ligamens larges. Dionis croit, avec assez de vraisemblance, que les ligamens ronds, qu'il nomme *ligamens inférieurs*, servent à tirer le fond de la Matrice en bas, pendant le coït, & à l'approcher de l'orifice externe, pour recevoir la semence dans le moment de l'éjaculation. Cette pensée, dit notre Anatomiste, s'accorde assez avec ce que nous voyons arriver tous les jours; car un homme qui a la Verge courte, ou qui ne l'introduit qu'à moitié dans le vagin, ne laisse pas que de faire des enfans, parce que les ligamens tirant la Matrice en bas, l'amènent au devant de la semence pour la recevoir, & ils l'approchent quelquefois si près de l'orifice externe, qu'il y a eu des filles qui sont devenus grosses, quoiqu'il n'y ait point eu d'intromission, & que l'éjaculation ne se fut faite qu'à l'entrée (*a*).

Les vaisseaux de toute espèce qui se distribuent aux parties de la génération, sont, comme dans les hommes, divisés en des ramifications infinies. Les femmes ont également des vaisseaux spermatiques auxquels on accorde la même fonction que ceux qu'on observe dans l'homme, savoir la filtration de la liqueur prolifique; ce que contestent

(*a*) IVe. Démonstration.

les Auteurs qui suivent le systême des œufs.

Les parties que l'on vient d'exposer succinctement sont sujettes à certaines variétés qui paroissent ne point suivre le cours ordinaire de la Nature. J'ai parlé de celles que l'on a observées dans le clitoris & les nymphes; mais une difformité singulière affectée à certaines Nations, offre aux Naturalistes un vaste champ de réflexions. Les femmes des Hottentots, ont une espèce d'excroissance ou de peau dure & large, qui leur croît au-dessus de l'os *pubis*, & qui descend jusqu'au milieu des cuisses, en forme de tablier: les voyageurs disent la même chose des femmes Egyptiennes; mais qu'elles ne laissent pas croître cette peau, & qu'elles la brûlent avec des fers chauds. M. DE BUFFON doute que cela soit aussi vrai des Egyptiennes que des Hottentotes: quoiqu'il en soit, dit cet Auteur célèbre, toutes les femmes naturelles du Cap, sont sujettes à cette monstrueuse difformité, qu'elles découvrent à ceux qui ont assez de curiosité ou d'intrepidité pour demander à la voir ou à la toucher (*a*).

Il est d'autres variétés que l'on ne trouve que dans quelques individus. M. LITTRE, en disséquant une petite fille morte à l'âge de deux mois, trouva qu'elle avoit le vagin partagé par une cloison charnue, perpendiculaire, en deux cavités égales: chacune de ces

(*a*) *Hist. Nat.* tom. IV. *Des Variétés de l'espèce humaine.*

cavités aboutissoit à une matrice particuliere. M. Littre présume que si cette fille avoit vécu, & qu'elle eût été mariée, elle auroit pû concevoir en différentes approches, tantôt par l'une des parties de sa matrice, & tantôt par l'autre, selon que la semence de l'homme auroit été portée à l'une ou l'autre de ces parties (*a*). On trouve dans le *Journal de Médecine*, une observation qui constate encore la possibilité de deux matrices dans un même sujet (*b*). Une femme qui mourut à Paris, âgée de trente-deux ans, avoit aussi deux matrices placées de la même façon que la première, & celle qui en même-tems méritoit le nom de matrice, avoit servi à la conception de plusieurs enfans, qui étoient tous nés à terme, & parfaitement bien conformés; mais la mère après avoir mis ces enfans au monde, conçut un fœtus dans la seconde matrice, qui ne put se prêter aux mouvemens & à l'accroissement du petit être qu'elle contenoit, elle se rompit, & causa la mort à la mère & à l'enfant (*c*).

On sait que les parties de la génération présentent des variétés singulieres dans les *Hermaphrodites* (1, 2, 3, 4, 5, Pl. XII), mais l'observation extraordinaire, communiquée par M. Baux, au sujet d'une fille qui

(*a*) *Memoires de l Académie Royale des Sciences*, ann. 1705.

(*b*) Mois d'Avril 1757.

(*c*) *Transactions philosophiques*, ann. 1669.

n'avoit aucune marque de sexe, mérite d'être placé ici. Il y a déja plusieurs années, dit M. Baux, que l'on nous manda, mon père & moi, pour voir une fille de quatorze ans, d'un très-bon tempérament & d'une très-jolie figure, qui étoit si singuliérement constituée, qu'elle fut le sujet de notre étonnement & de notre admiration : elle n'avoit aucune marque de sexe ; pas la moindre petite apparence de parties génitales, ni d'anus...... Malgré cette conformation si bizarre, cette fille avoit un très-bon appétit, dormoit bien, & travailloit, avec beaucoup d'autres jeunes personnes de son sexe, à dévider de la soie. Cependant il falloit une issue pour les excrémens ; la Nature l'avoit pratiquée par la voie la plus affreuse & la plus dégoûtante que l'on puisse imaginer (*a*). Jusqu'ici tout ce que l'on voit est affreux, mais il n'y a rien de surnaturel : le reste est du merveilleux. Les reins & les conduits urinaires étoient sans action : les mamelles y suppléoient, & versoient dans différens tems de la journée une eau claire & limpide, qui dégageoit la masse du sang du liquide superflu (*b*).

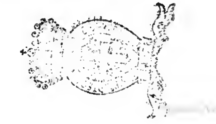
(*a*) Cette pauvre infortunée, au bout de deux ou trois jours, éprouvoit à la région ombilicale une douleur sourde, qui se changeoit en irritation assez vive, & qui augmentoit au point que les nausées survenoient, que l'estomac se soulevoit & rejettoit de véritables matières fécales.

(*b*) L'Auteur de cette observation, Médecin aggrégé au Collége de Médecine de Nismes, de l'Académie Royale de

Cette observation, une des plus singulieres que l'on connoisse en Médecine, prouve jusqu'à quel point notre structure peut être variée dans les écarts de la Nature : elle prouve encore, & c'est ce qu'il y a de plus important à remarquer, la force de la Nature, qui tend toujours à la conservation de ce qui existe, & qui y emploie, pour y réussir, les moyens les plus extraordinaires.

L'usage des parties qui servent à la génération dans l'homme est plus facile à développer que celui des parties de la femme. On ne peut disconvenir que dans le mâle, les Testicules ne servent à filtrer l'humeur séminale, & que la Verge ne soit destinée à la transmettre dans la Matrice : au lieu que les Testicules de la femme sont regardées comme étant composé d'œufs, par une partie des Anatomistes, & comme filtrant une véritable semence, par l'autre partie des Observateurs. Ces différentes opinions jettent nécessairement de l'obscurité sur l'usage des organes de la génération que nous avons décrits. En effet, si la femme n'a pas une véritable semence, ce qui est problématique, il faut regarder le clitoris comme le seul agent du plaisir; mais comment la seule érection de cette partie peut-elle remplacer, dans la

la meme Ville, &c. la termine ainsi. *J'ai été témoin*, dit-il, avec mon père, de la vérité de ces deux faits que j'atteste, & que je ne prétends pas expliquer. Je ne sais ce qu'est devenue cette fille. Voyez *le Journ. de Médecine*, Janvier 1758.



jouissance, les avantages que la Nature a accordés aux hommes? Les nerfs qui entrent dans la composition de la Verge en rendent l'extrêmité d'une sensibilité exquise; mais l'érection ne suffit pas pour appeler ces sensations voluptueuses d'où naît le plaisir. Si les ovaires sont, comme les Testicules, destinés à filtrer une humeur séminale, le systême de la génération par des œufs s'écroule; mais aussi on explique comment la femme partage les embrassemens de l'homme avec autant d'ardeur que lui. En suivant ce systême, il doit résulter que la génération, pour avoir lieu, exige une correspondance exacte dans les individus des deux sexes qui y concourent; eh! combien de femmes conçoivent sans éprouver aucune sensation qui annonce la rencontre, ou même l'épanchement des fluides séminaux! Combien d'hommes laissent une nombreuse postérité sans que celle qui lui a donné la vie ait sentit les douceurs qui accompagnent la copulation! L'humeur que fournit les prostates, & celle qui s'expriment des glandes qu'on observe dans le conduit de la pudeur & à l'orifice de la matrice, peuvent-elles, durant la jouissance, causer le plaisir qui l'accompagne? C'est ce que je me garderai bien de décider. Je n'assurerai pas non plus, comme l'a fait un Médecin très-connu par ses ouvrages(*a*), que le

(*a*) M. DE LA METTRIE, *art de faire des garçons.* Tom. II.

plaisir est causé par les *vibrations*, si je peux m'exprimer ainsi, de la valvuve, ou soupape qui ferme le passage de la liqueur prolifique, lorsqu'elle tend à s'échapper. Le plaisir est, selon cet Auteur, une sensation qui auroit pour cause une opération purement méchanique, indépendante de l'action du fluide séminal sur les vésicules qui le contiennent; le plaisir ne seroit plus alors un éclair qui naît & meurt au même instant; on pourroit en quelque façon le fixer; il deviendroit même une sensation étrangère à ce qui le produit ordinairement.... Hé quoi! la Nature qui a attaché le plaisir à l'acte qui perpétue les espèces, l'en auroit rendu indépendant!... Les hommes qui ne le sont pas encore, ceux ceux qui ne l'ont jamais été, ceux qui ne le sont plus, auroient des avantages sur les hommes que l'âge, la force, le tempérament favorisent! Non, non, la Nature ne fera pas envier à l'*homme* les plaisirs stériles de l'*Eunuque*; le premier connoîtra la volupté dans toute son étendue, & l'autre n'aura que des transports, des desirs impuissans comme lui-même.

Il faut conclure que la cause immédiate du plaisir dans les femmes est encore inconnue; ou il faut admettre deux causes qui peuvent lui donner lieu; l'extrême sensibilité du clitoris dans une partie des femmes, & l'émission d'une liqueur quelconque dans l'autre.

CHAPITRE V.

De la Puberté & de la Virginité.

LA Nature, par des gradations que l'amour-propre rend preſque toujours inſenſibles, fait paſſer l'homme de l'âge viril à la vieilleſſe : le paſſage de l'enfance à la puberté eſt beaucoup plus ſenſible. L'enfant qui entre dans l'adoleſcence, plus ſuſceptible d'impreſſions phyſiques, puiſqu'avant ce terme la Nature ne lui fourniſſoit que ce qui lui étoit néceſſaire pour ſa nourriture & ſon accroiſſement, ſent peu-à-peu les principes de vie ſe multiplier en lui. C'eſt à l'âge de douze ans ou environ pour les filles, & à quatorze ans pour les garçons, que cette révolution commence à ſe faire (*a*). Un eſpèce d'engourdiſſement, quelquefois accompagné de douleur, ſe fait ſentir aux aines & ſe communique dans preſque toutes les jointures des membres. On éprouve en même tems une ſenſation juſqu'alors inconnue, dans les parties des deux ſexes qui doivent concourir à la génération ; ces parties prennent de l'accroiſſement, ſe couvrent des petits filamens qui

(*a*) On ne doit pas entendre ceci généralement ; la nourriture, le climat, y ajoutent des mo.ifications conſidérables ; ſans parler du tempérament, qui accélere ou retarde l'epcque de la puberté.



doivent les voiler : le son de la voix change, il devient rauque & inégal, & ensuite plein, assuré, grave. Ce changement dans la voix, qui est très-sensible dans les hommes, l'est moins dans les femmes, parce que le son de leur voix est naturellement plus aigu ; mais une oreille délicate & attentive le distingue aisément.

Ces signes, qui annoncent la puberté, sont communs aux deux sexes : il y en a néanmoins de particuliers à chacun. L'éruption des menstrues, l'accroissement du sein pour les femmes ; la barbe & l'émission de la liqueur séminale pour les hommes. Il est vrai que ces signes ne sont pas aussi constant les uns que les autres ; la barbe, par exemple, ne paroît pas toujours précisément au tems de la puberté ; il y a même des Nations entières où les hommes n'ont presque point de barbes, & il n'y a au contraire aucun peuple chez qui la puberté des femmes ne soit marquée par l'accroissement des mamelles (*a*).

Il faut, & ceci est essentiel, distinguer la puberté naturelle de la puberté qu'on me permettra de nommer *factice*. Celle-ci doit sa naissance aux liaisons dangereuses, aux lectures obscènes, aux alimens succulens, à tout ce qui peut enflammer l'imagination : l'autre est l'ouvrage de la Nature. L'enfant sur lequel elle agit seule, n'a point d'inquiétude

(*a*) *Hist. Nat.* de M. DE BUFFON, vol. VI.

sur

ſur les changemens qu'il voit ſe faire en lui ; la liqueur précieuſe qui les cauſe, étant ſéparée du ſang, y rentre perfectionnée, impregnée d'eſprits ; reprenant les voies de la circulation, porte dans toutes les parties la force & la ſanté.... Regardez cet adoleſcent déja vigoureux, qui exerce ſon corps aux travaux champêtres ; un léger duvet paroît à peine ſur ſon menton, ſes membres muſculeux ſe prêtent avec ſoupleſſe à tout ce qu'il entreprend, rien d'extérieur n'accélère en lui le développement de la puberté...... La Nature fait pour lui ce qu'elle fait pour les arbres pendant la ſaiſon rigoureuſe de l'hiver : on la croit endormie, tandis qu'elle diſpoſe & prépare la ſeve à donner des productions aux premières chaleurs du printems. Mettez en oppoſition à ce tableau, un enfant abandonné aux vices qui ne ſont que trop communs dans la ſociété : les deſirs de celuici préviennent la Nature, & l'acte devance le tempérament. Long tems avant le tems fixé pour jouir, des efforts multipliés lui ont fait connoître l'image du plaiſir ; il ne connoîtra que cela : la volupté eſt conduite par la Nature ; celui qui la prévient énerve des organes qui ſe refuſeront plus tard aux aiguillons de l'Amour ; c'eſt une plante que la vanité cultive, mais qui ſe deſſéchera peu-à-peu, épuiſée par des productions trop hâtives.

L'époque où nous devons jouir, eſt mar-

quée d'une manière inconteſtable chez tous les Peuples de l'Univers, avec des modifications qu'y apportent les climats. Pour bien entendre ceci, il faut emprunter le ſentiment de M. DE BUFFON, & nous verrons alors de quelle importance il eſt pour la ſanté de ſavoir diſtinguer ce moment où l'homme peut produire ſon ſemblable.

« Se nourrir, ſe développer & ſe reproduire, » ſont les effets d'une ſeule & même cauſe. Le » corps organiſé ſe nourri par les parties des » alimens qui lui ſont analogues; il ſe déve- » loppe par le ſuſception intime des parties » organiques qui lui conviennent, & il ſe re- » produit, parce qu'il contient quelques par- » ties organiques qui lui reſſemblent (*a*) ».

De ces principes fondamentaux, M. DE BUFFON tire des conſéquences générales qui embraſſent tous les corps animés & végétans; je dois les reſtreindre à mon objet. La nourriture que l'on donne à l'enfant dès ſa naiſſance, renferme, comme celle qu'on lui ſubſtituera dans un âge plus avancé, des parties qui, n'étant point eſſentielles au développement, (qui ne ſont point *organiques*, pour me ſervir de l'expreſſion de M. DE BUFFON) ſont rejettées hors du corps organiſé, par la tranſpiration & par les autres voies excrétoires. Celles qui ſont organiques, ou *nutritives*, reſtent & ſervent au développement &

(*a*) *Hiſt. Nat.* Tom. III.

à la nourriture du corps organisé. Il est très-naturel d'imaginer que ces dernières, extraites, perfectionnées, comme on l'a vu dans le chapitre qui traite des parties de l'homme qui servent à la génération, sont les causes de la reproduction; soit qu'elles contiennent réellement toutes les parties de l'homme auquel elle doivent donner la naissance, ou soit qu'elles ne servent qu'à féconder l'œuf que l'on suppose renfermé dans la femme. Ce n'est qu'en imaginant l'homme dans un degré d'accroissement considérable, qu'on peut croire que le superflu des parties organiques, est obligé, ne trouvant plus autant de facilité à s'introduire dans le tissu des parties, de refluer vers celles qui cooperent à la génération.

C'est par cette raison, que pendant que le corps croît & se développe, toutes les parties absorbant la nourriture, il y en a très-peu de renvoyées de chacune de ces parties; le corps prend de l'accroissement, mais il n'est point encore en état de produire. Il faut que le corps ait pris la plus grande partie de son accroissement; qu'il n'ait plus besoin d'une si grande quantité de nourriture pour se développer, avant que la substance qui doit faire la liqueur séminale soit renvoyée de toutes les parties du corps dans les organes qui doivent la séparer du sang. « La liqueur » séminale arrive & remplit les réservoirs qui » lui sont préparées; & lorsque la plénitude

» est trop grande, elle force, même sans au-» cune provocation & pendant le sommeil, » la résistance des vaisseaux qui la contien-» nent, pour se répandre au dehors (*a*).» C est alors que l'homme est dans l'âge de Puberté ; *& que la jeunesse bouillante*, dit MONTAGNE, *s'échauffe si avant en son harnois toute endormie, qu'elle assouvit en songe ses amoureux desirs* (*b*).

Telle est la puberté vers laquelle le tems nous conduit peu-à-peu, & c'est faire beaucoup pour notre santé, que d'attendre les signes les moins équivoques de puissance, pour nous livrer au plaisir. En parlant de la Stérilité, j'ai fait voir quels avantages il résultoit pour chaque individu, de retarder le plus qu'il lui est possible les sacrifices que chaque homme doit à l'Amour. On a vu quels hommes étoient les Gaulois, eux qui deshonoroient ceux qui connoissoient les femmes avant l'âge de vingt ans accomplis.

Les jeunes gens, qu'une imagination enflammée porte vers les plaisirs avant qu'ils en soient capables, déterminent, par des actes violens & par des irritations continuelles, la matière de leur accroissement à se porter dans les réservoirs où elle ne devroit arriver que plus tard. Ces hommes se creusent un précipice sur le chemin de la volupté; ils s'é-

(*a*) *Hist. Nat.* Tom. IV.

(*b*) Liv. prem. chap. XX.

nervent : bientôt la perte des esprits dérange les fonctions ; ils maigrissent, cessent de croître, tombent dans le marasme (a), & meurent ; ou végétans tristement, ils cessent d'être hommes au moment où ils devroient commencer à l'être.

Une des raisons pour lesquelles les hommes croient ordinairement que les femmes sont beaucoup plus portées qu'eux vers le physique de l'Amour, est l'accélération de la Puberté chez elles. En effet, en puissance, elles devancent les hommes ; & dans tous les pays, les filles sont plus précoces de quelques années que les garçons : on trouve la raison de cette disparité dans la constitution des femmes. Elles sont plus petites en général, & plus foibles que les hommes, leur tempérament est plus délicat ; par conséquent elles ne doivent pas avoir besoin d'un tems aussi considérable qu'il le faut pour les hommes, avant que d'avoir pris leur accroissement. Les hommes étant plus grands, plus forts, ayant les os plus massifs ; on doit présumer que le tems nécessaire à l'accroissement de leur corps, doit être plus long, puisque c'est d'après cet accroissement pris, du moins pour la plus grande partie, que le superflu de la matiere

(a) Cette maladie est l'amaigrissement & consomption de tout le corps. Cet état est quelquefois affreux, dans le dernier degré ; le corps paroit comme un squelette, la peau collée sur les os, le ventre comme attaché au dos, le visage pâle & terreux, les yeux enfoncés, les tempes abbattues, &c. &c.

nutritive commence à être renvoyé de toutes les parties du corps dans ses parties de la génération des deux sexes; cette matiere doit être renvoyée plutôt dans les femmes que dans les hommes, parce que leur accroissement se fait en moins de tems, puisqu'en total il est moindre, & que les femmes sont réellement plus petites que les hommes (*a*).

En admettant ses idées sur la nutrition & l'accroissement, il est facile de résoudre & d'expliquer plusieurs faits relatifs à la génération. La liqueur prolifique est moins abondante dans la jeunesse, parce que les parties prenant encore de l'accroissement, la matière de cette humeur y est employée. Les hommes dont le corps est maigre sans être décharné, ou charnu sans être gras, sont plus propre au mariage que ceux qui ont un embonpoint considérable, & dont la graisse s'entretient aux dépens de la liqueur séminale; parce que, chez les premiers, le tissu des parties étant serré, ces parties, qui ne prennent plus, pour ainsi dire, d'accroissement, renvoient la matiere nutritive aux parties de la génération. Par la même raison, les hommes deviennent d'autant plus capable de procéder à la génération, qu'ils approchent plus de leur perfection physique.

L'exemple des animaux, qui, ne connoissant aucun des moyens que la soif de

[a] Voyez l'*Histoire Naturelle*, tom. IV.

jouir a fait essayer aux hommes, suivent plus exactement qu'eux les loix de la Nature, doit nous instruire sur le tems fixé pour les plaisirs. Parmi les animaux, du moins pour la plupart, (car les poissons entr'autres font içi une exception,) ils ne s'occupent de la reproduction que lorsqu'ils ont fini de croître; & l'accroissement des chiens, par exemple, est presque complet, lorsque les femelles deviennent en chaleur, ou que les mâles commencent à les chercher.

Les voluptueux, les Poëtes *érotiques*, peuvent vanter le plaisir que l'Amour fait naître dans les sens intacts des jeunes gens, lorsque ne sachant encore ce que c'est que la volupté, ils l'interrogent par de douces agaceries; mais le vrai plaisir, le seul dont on puisse jouir long-tems, est celui qui s'offre à nos sens lorsqu'ils sont capables d'y répondre, d'en sentir toute la douceur, toute l'énergie, d'en savourer les délicieuses extases, de les prolonger même par d'innocentes ruses. On ne peut se procurer ces détails du plaisir, que les organes n'en soient capables; qu'ils n'ayent acquis leurs perfections, & ce n'est pas dans l'enfance qu'il faut se promettre cette félicité.... Jeune homme qui voulez l'être long-tems, attendez que votre tempérament soit décidé, avant que de vous livrer à l'Amour: vous mesurerez alors le plaisir selon vos forces. A dix-huit ans, si vos veines sont gonflées d'esprits vivifians qui portent l'empreinte des

desirs sur votre visage ; si la vue d'une belle femme allume dans vos yeux le flambeau de l'Amour ; si les images folâtres & voluptueuses qui se jouent de votre imagination pendant le sommeil frappent vos sens assoupis en donnant le signal du plaisir aux parties qui en sont les organes.... Jeune homme, cherchez une compagne qui augmente & partage avec vous la volupté.

Quoiqu'en général on puisse marquer le tems de la Puberté, à quatorze ans pour les filles, & seize ans pour les garçons, cet âge varie chez les différens Peuples. Dans toutes les parties méridionales de l'Europe & dans les Villes, la plupart des filles sont pubères à douze ans, & les garçons à quatorze ; mais dans les Provinces du nord & dans les campagnes, à peine les filles le sont-elles à quatorze, & les garçons à seize. La Puberté est très précoce au Royaume de Decan, dans les Etats du Mogol, puisqu'on y marie les filles dès l'age de huit ans, & les garçons à dix ans : il arrive fréquemment qu'il naît des fruits de ces mariages la premiere année. Dans l'Indostan les enfans sont également capables d'être mariés à neuf ou dix ans (*a*).

Ce qui doit déconcerter ceux qui attribuent ces variétés à l'influence du climat exclusivement, est qu'il arrive la même chose parmi une nation qui habite un pays où le

(*a*) *Mélanges curieux & intéressans*, tom. IX.

froid

froid eſt des plus rigoureux. Les Samojèdes occupent la partie Septentrionale de l'Empire Ruſſien ; on imagine aiſément quel doit être ce pays; par-tout, ce n'eſt que marais glacés, déſerts affreux, montagnes couvertes de neiges & de glaces ; c'eſt de tous les pays habités de notre continent, celui qui eſt le plus froid & le plus horrible. La Nature ſemble même n'y avoir qu'ébauché les êtres animés, puiſque, d'après les relations des Voyageurs (*a*), les Samojèdes, hommes & femmes,ſont très-laids,& qu'on n'obſerve aucune différence de phyſionomie entre les ſexes. Quoiqu'il en ſoit, la puberté eſt précoce parmi ces individus ; les filles y ſont, pour la plûpart, mères à onze ou douze ans ; ou, pour mieux dire, une fille ceſſe de l'être dès qu'elle ſait marcher, & un garçon de douze ans peut réjouir ſon pere, qui ſeroit un jeune homme dans notre climat, en lui préſentant ſon petit-fils.

Il ne faut pas croire que la Nature ait favoriſé ces Peuples, en accélérant la puberté parmi eux ; ces femmes ſi précoces dans la reproduction, & qui, comme on a vu, ſont meres à neuf, à dix, & quelquefois à huit ans (*b*), ceſſent d'en être capables avant trente:

(*a*) *Mélanges curieux & intéreſſans*, &c. tom. II.

(*b*) *Mandelshof* a vu aux Indes, une fille qui avoit les mamelles formées à deux ans ; elle fut réglée à trois, & accoucha à cinq. Voyez le *Dict. raiſonné d'Anatomie*, art. *Règles*.

elles sentent alors toutes les infirmités de la vieillesse ; car l'usage prématuré du plaisir, dans les pays même où la Nature semble avoir avancé le moment où l'on peut le faire éclore, hâte le terme de notre destruction. Quoique les Nègres de Guinée soient d'une santé ferme & très-bonne, rarement arrivent-ils à une certaine vieillesse : ils paroissent vieux dès-l'âge de quarante ans ; eh ! peut-on en accuser autre chose, que les excès de débauche, sur-tout avec les femmes ? Rien de si rare, dit M. de BUFFON, que de trouver dans ce Peuple quelque fille qui puisse se souvenir du tems auquel elle a cessé d'être Vierge (*a*).

On voit quelquefois sous notre climat des exemples précoces de puberté. Le célèbre JOUBERT, Chancelier de l'Université de Montpellier, a vu en Gascogne, une fille nommée *Jeanne de Peirie*, qui mit un enfant au monde à la fin de sa neuvième année. ST. JEROME assure qu'un enfant de dix ans fit goûter les plaisirs de l'Amour à une nourrice avec laquelle il couchoit, & qu'enfin elle devint enceinte (*b*). Dans un village à deux ou trois lieues d'Ypres, une fille qui n'avoit pas encore neuf ans, accoucha heureusement en 1684, d'un garçon plein de

---

(*a*) Voyez l'*Hist. Nat.* tom. VI.

(*b*) *Tableau de l'Amour conjugal*, II. part. Chap. III. Art. 2.

vie. L'âge de la fille fut justifié par le regître Baptistaire (*a*). Il n'y a pas long-tems que l'on a vu à Paris un exemple de cette espèce de phénomène (*b*).

Il est plus ordinaire d'observer de petites filles chez qui l'éruption des menstrues semblent annoncer une puberté des plus précoces, quoiqu'on ne doive pas regarder comme pubères, celles qui n'en ont que ce seul symptôme. Une petite fille d'un an jouissoit d'une bonne santé, & étoit à cet âge sujette à l'écoulement périodique ordinaire aux filles qui entrent en âge de puberté. Quelques Médecins ont observé les règles dans des filles, depuis leur naissance, sans irruption. On les a vu paroître à six mois, à deux ans, à trois, à cinq, &c. dans les filles qui jouissoient également d'une bonne santé (*c*). Un enfant âgé de quatre ans, avoit les mamelles & les parties qui caractérisent son sexe, formées comme dans une fille de dix-huit ans : sa hauteur étoit de trois pieds & demi. (*d*). Le même Auteur, de qui j'emprunte cette observation, donne l'histoire d'un enfant de six mois, qui commençoit à marcher : à quatre

(*a*) *Journal des Savans*, Mai 1684.

(*b*) *Anecdotes de Médecine*, 2e. Edition, Anecd. XXV.

(*c*) Voyez *les observations rares de Médecine*, *d'Anatomie*, &c. Par WANDER WIEL. Tom. I. *Le Journal des Savans.* Février 1683. La *Collection Académique*, tom. prem. pag. 290. Tom. III. pag. 132 & 263, &c. &c.

(*d*) *Bibliothèque choisie de Médecine*, Tom. prem. art. *Accroissement.*

ans il paroiſſoit capable de génération ; à ſept ans il avoit de la barbe, & la taille d'un homme. Un autre enfant avoit à quatre ans quatre pieds huit pouces & demi de haut : il prenoit des bottes de foin de quinze livres, qu'il jettoit dans les rateliers des chevaux.

Je paſſe ſous ſilence quelques autres phénomènes ſur l'accroiſſement, parce qu'ils ont un rapport moins direct à mon objet, & que je ne dois préſenter que les faits qui démontrent une puberté accélérée : telles ſont les obſervations conſignées dans les dépôts des ſciences & que je vais indiquer.

Il naquit aux environs de Prague, un enfant chez qui la Nature avoit tellement avancé le terme du développement, qu'à l'âge de trois ans il battoit le grain à la grange, & étoit en état de ſoutenir les travaux les plus pénibles de la campagne, comme les plus robuſtes payſans ; il commença à cet âge d'avoir de la barbe, & les parties qui ſe couvrent de poils en parurent garnies : à douze ans & demi il fut un homme fait, grand, robuſte, & demandoit le mariage avec les inſtances les plus vives (*a*).

Une femme du Diocèſe du Mans accoucha d'un garçon, qui avoit en naiſſant une grande chevelure blonde : à ſix mois il avoit la tête & le tronc du corps auſſi gros qu'un homme de trente ans, & les parties de la gé-

(*a*) *Collection Académique*, tom. III. p. 667.

nération, couvertes de poils très-épais & très-longs, étoient favorisés de certains mouvemens qui ne sont point ordinaires aux enfans : il mourut âgé de quarante ans (*a*).

Au mois de Juillet 1753, il naquit à Cahors, un enfant que l'on put croire en pleine puberté à l'âge de quatre ans : les parties sexuelles avoient acquises alors le volume & *exactement* toute la forme extérieure qu'elles doivent avoir dans un homme de trente ans, *bien conformé* : il eut alors un penchant décidé pour le sexe. Il aime, dit le Médecin qui a communiqué cette observation, à se trouver avec les filles, sur-tout quand elles sont nubiles ; & quand il est auprès d'elles, il donne tous les signes extérieurs d'une passion très-sérieuses. Sa physionomie enfantine, & sa raison, qui n'est guères plus formée qu'elle ne l'est communément à son âge, font un contraste singulier avec son maintien passionné & ses desirs amoureux. Sa voix n'est pas moins merveilleuse que le reste ; c'est une basse-taille, &c. &c. (*b*).

(*a*) Voyez le *Journal des savans*, Février 1674.

(*b*) Cette observation communiquée par M. FAGES DE CAZELLES, Médecin du Roi à Cahors, est insérée dans le *Journal de Médecine*, du mois de Janvier, année 1759. On peut y voir quelle est l'étendue de la voix de cet enfant extraordinaire, sa force, &c. Détails qui auroient pu paroitre étrangers à mon objet. On trouve encore dans le même Journal [Septembre 1757], l'histoire d'un enfant très-précoce, par M. NICOLAS DU SAULSOY, Médecin à Fougères. La forme des parties de la génération de cet enfant, auroit pu, dès l'âge de trois ans, faire honneur à un homme accompli.

Après les principes établis sur la nutrition & l'accroissement des corps, ces exemples singuliers ne sont pas faciles à expliquer..... Eh! qui voudroit l'entreprendre? Ce qui est extraordinaire est hors des loix de la Nature, & par consquent inexplicable. Le Physicien qui étudie la formation, le développement, l'accroissement des êtres organisés, dans la nature toujours constante & uniforme, peut quelquefois expliquer ses opérations; mais s'il la considère dans ses différens écarts, il faut qu'il avoue sa foiblesse. Il en est à-peu-près des facultés corporelles extraordinaires, comme de celles de l'esprit : des enfans ont donné, dans l'âge le plus tendre, des preuves de la sagacité & de l'élévation de leur génie; on n'a pu donner l'explication de ces prodiges, on s'est contenté d'en faire l'histoire (a). Nous sommes forcés d'en user de même à l'égard des hommes qu'on diroit que la Nature a voulu *finir* presqu'en *ebauchant* son ouvrage.

Il y a encore une ressemblance marquée entre les enfans fameux par leurs qualités spirituelles, & ceux dont il est ici question. La Nature, qui a tout fait pour eux dès le berceau, semble s'être épuisée, & avoir accé-

(a) M. BAILLET a donné en 1668, l'*Histoire des enfans devenus célèbres par leurs études & par leurs écrits*. Cet ouvrage fut fait pour l'éducation du fils de M. DE LAMOIGNON, alors Avocat général, qui étoit confié aux soins de M. BAILLET. Voyez l'*Histoire des ouvrages des Savans*, Mai 1668.

léré le terme de la vieillesse. HERMOGÈNE, qui professoit la Rhétorique à quinze ans avec beaucoup de réputation, oublia tout ce qu'il savoit à vingt-quatre; & c'est avec raison qu'on a comparé les enfans dont l'esprit étoit un prodige, à ces insectes éphémères qui naissent le matin, & sont dans une vieillesse décrépite le soir. Je crois qu'il en est de même des hommes que la Nature favorise physiquement dès leur naissance : l'histoire de leur premier âge est l'époque la plus intéressante de leur vie ; on n'entend plus parler d'eux ensuite, ou parce qu'ils succombent sous l'*explosion*, si je peux m'exprimer ainsi, de leur accroissement, ou parce qu'après avoir fixé quelque tems l'attention des Philosophes, ils rentrent dans l'ordre général, & n'ont rien qui les distingue des autres hommes.

Si j'avois à élever un enfant qui s'annonçât par des facultés physiques, aussi prématurées, j'espérerois que la prudence que j'apporterois dans son éducation, sans trop affoiblir les ressorts de l'économie animale, parviendroit à donner à la société un individu qui la serviroit utilement. Je me garderois bien de contraindre avec trop de force l'impétuosité de son tempérament ; ce seroit énerver un corps qui donne les plus belles espérances. Au contraire, dès que la fermentation & le changement qui se fait chez les hommes à l'âge de puberté, annonceroient

que l'enfant ne peut plus retenir davantage les esprit créateurs qui bouillonnent dans ses veines, je me hâterois de lui donner une compagne, pour partager ses transports. Je la choisirois, non pas chez les femmes dont la constitution lubrique annonce la soif du plaisir; l'*enfant homme*, livré à ce torrent, verroit s'écouler avec trop de rapidité des momens d'ivresse, auquel un Dieu rajeuni, TITON lui-même, n'a pu résister. Modérée, sans avoir d'éloignement pour l'amour, sachant jouir de la volupté, sans trop l'exciter, capable en un mot de satisfaire les desirs, sans trop chercher à les faire naître ; telle est la femme que je voudrois donner à mon élève. Cette union seroit sans doute heureuse, l'Hymen, en voyant étendre les bornes de son empire, rendroit hommage à la Nature, & la Nature attentive à tout, répandroit sur ce lien ses bienfaits les plus précieux, la fécondité.

Il se trouve de hommes qui, bien différens des enfans dont on vient de lire l'histoire, n'ont rien qui annonce la puberté strictement dite. Je veux parler des personnes qui, sans être impuissantes, n'éprouvent pas à l'âge où l'Amour parle à nos sens, ces agitations qui annoncent le besoin que l'animal a de travailler à la reproduction. Il est quelques hommes froids, qui à trente ans n'avoient ressenti aucun des signes certains de leur capacité: on en a même vu, qui pendant le

cours d'une longue vie, n'ont eu aucune idée du physique de l'Amour. Quelques-uns, & j'en ai vu des exemples, étoient d'une constitution assez singulière : la retention de l'humeur séminale leur causoit des accidens très-graves, sans que ces hommes eussent la moindre idée de ce qui pouvoit occasionner leurs maladies : elles étoient d'autant plus redoutables, que ceux qui en étoient attaqués, les attribuoient à d'autres causes, ou bien, qu'ils étoient d'un état incompatible avec les moyens si simples d'obtenir guérison.

Quelquefois aussi, à peine la puberté commence-t-elle à se déclarer dans quelques personnes, que la lubricité s'annonce à un degré étonnant ; mais ce fait est beaucoup plus rare parmi les femelles que parmi les mâles ; car il est certain que les hommes sont plus portés au physique de l'Amour que les femmes. Il se trouve quelquefois de jeunes filles d'un tempérament si voluptueux, que, dès l'âge le plus tendre, elles donnent les marques d'une passion effrénée que rien ne peut arrêter ; mais on retrouve naturellement cette ardeur dans la plus grande partie des garçons, & elle est beaucoup plus rare parmi les filles : elle est même ordinairement dans ces dernières, une maladie que l'on nomme *fureur utérine*, *nymphomanie*, &c. « J'ai vu, » & je l'ai vu comme un phénomène, dit M. » DE BUFFON, une fille de douze ans, très- » brune, d'un tein vif & fort coloré, d'une

» petite taille, mais déjà formée, avec de la » gorge & de l'embonpoint, faire les actions » les plus indécentes au seul aspect d'un hom- » me : rien n'étoit capable de l'en empêcher, ni » la présence de sa mère, ni les remontrances, » ni les châtimens; elle ne perdoit cependant » pas la raison, & son accès, qui étoit marqué » au point d'en être affreux, cessoit dans le » moment qu'elle demeuroit seule avec des » femmes [*a*] ».

M. DE BUFFON regarde la *fureur utérine* de cet enfant comme un phénomène, parce qu'en effet cette maladie est rare dans une fille aussi jeune; au lieu que dans les garçons, elle se manifesteroit très-souvent, si par des moyens contre nature, ces jeunes gens ne prévenoient le trop long séjour de l'humeur séminale. Le moyen qu'ils emploient a néanmoins une influence très-forte sur leur santé, & tel homme étoit né robuste, & devoit fournir une longue carrière, qui, pour avoir appellé le plaisir avant que son corps ait été formé, languit, & commence à sentir, à la fleur de son âge, les infirmités, ou du moins la foiblesse qui precéde la vieillesse.

Dans l'excellent ouvrage de M. TISSOT, que j'ai cité plusieurs fois, ouvrage que les jeunes gens devroient savoir par cœur, dès qu'ils peuvent lire, on ne voit que trop d'exemples terribles de l'espèce de débauche qui

---

(*a*) *Hist. Nat.* Tom. IV.

tue la jeunesse, même avant l'âge de puberté. Un enfant de Montpellier, âgé de *six* ou *sept* ans, instruit par une servante, se pollua si souvent, que la fiévre lente qui survint l'emporta bientôt. Sa fureur pour cet acte étoit si grande, dit l'Auteur de l'*Onanisme*, qu'on ne pût l'en empêcher jusqu'aux derniers jours de sa vie [*a*]. La santé d'un jeune Prince se perdoit journellement, sans qu'on pût en découvrir la cause. Son Chirurgien la soupçonna, l'épia & le surprit en flagrant délit. Il avoua qu'un de ses valets de chambre l'avoit instruit, & qu'il y étoit retombé souvent. L'habitude étoit si forte, que les considérations les plus pressantes, présentées avec force, ne purent la déraciner. Le mal alloit en empirant; ses forces se perdoient journellement, & on ne put le sauver, qu'en le faisant garder à vue jour & nuit, pendant plus de huit mois [*b*].

C'est encore à l'âge de puberté que l'on a vu des personnes attaquées de la manie [*c*];

[*a*] Voyez l'*Onanisme*, art. I. sect. II. Ce n'est pas l'épanchement de la liqueur séminale qui fit périr cet enfant, puisqu'il n'en étoit pas capable, mais les mouvemens convulsifs, le spasme qui accompagne souvent les efforts excessifs. A cet âge, il ne pouvoit exciter que l'émission de l'humeur que filtrent les *prostates*, & dont j'ai parlé au chap. IV.

[*b*] *Idem.* Art. II. Sect. VII.

[*c*] La *manie* est un délire perpétuel & furieux, sans fiévre, mais qui présente le spectacle le plus horrible. Ceux qui en sont attaqués se jettent sur tout ce qui se présente, brisent tout, maltraitent ceux qu'ils peuvent attraper; on est obligé de les enchaîner, & souvent ils ont la force de briser leurs liens. Le sommeil n'est point un calme pour eux; des visions extraordinaires leurs rendent cet état de repos d'une agitation extrême; ils aiment les femmes avec fureur.

maladie funeste, qui détruit la liaison qui existe entre les substances spirituelle & matérielle qui composent l'homme. Les Médecins de tous les siecles ont reconnu, que la cause la plus ordinaire qui dispose & conduit à cet état affreux, étoit le besoin des plaisirs de l'Amour. « De toutes les causes qui disposent » au délire le plus violent, & qui tendent à » détruire la force du corps & de l'esprit, en » affectant le ton des membranes & des fibres, » je n'en connois point, dit M. James, de » plus terribles que l'effet de l'Amour (a). » En conséquence de la liaison mutuelle de » l'ame avec le corps, & du mouvement des » parties solides & fluides, il se fait congestion & stagnation de suc dans les organes » spermatiques: des idées lascives sont réveillées dans l'esprit, l'imagination s'y attache » avec force, & cette occupation jette l'ame » & la raison dans un délire surprenant..... » Le fluide séminal, corrompu par son séjour, » retourne, par les vaisseaux lymphatiques, » dans la masse du sang, & communique, » pour ainsi dire, par sympathie, sa corruption au fluide qui est porté dans le cerveau » & dans les nerfs, & qui servent au mouvement & à la sensation ».

Hippocrate a fait voir en peu de mots, comment la rentrée d'un fluide corrompu dans la masse du sang, peut déranger les

---

(a) *Dictionnaire de Médecine.* Art. MANIA.

fonctions de l'esprit, & produire par conséquent la manie. Le sang, dit ce grand homme, contribue tellement à la sagesse, que si vous en troublez le mouvement, & lui communiquez quelque irrégularité, aussi-tôt il y aura altération dans la prudence, dans les notions, & dans les sentimens de l'ame.... Si le sang est en bon état, la prudence aura lieu : mais elle disparoîtra si le sang est une fois dépravé (a).

Arretée de Cappadoce, dans l'énumération des symptômes qui accompagnent & caractérisent la manie, n'omet pas la passion des maniaques pour les femmes.... « Ils » ont, dit cet ancien Médecin, un penchant » immodéré à l'acte vénérien, qu'ils com- » mettent publiquement, sans crainte ni » honte ».

Les maladies de l'esprit qui surviennent peu après la puberté, n'ont pas toujours ce degré de violence que nous venons d'observer : elles ne sont souvent qu'une mélancolie, mais qui étant négligée, conduit à des accidens étranges, & enfin au dégoût de la vie.

(a) *Lib. de Flatibus.* Ce passage & quelques autres sont sans doute ce qui excita au commencement de ce siècle un Professeur de Halle [M. Grundling], à publier en Allemand une dissertation qui a pour titre : *Hippocrate athée.* On la trouve dans un recueil intitulé *Loisirs.* Il falloit en effet en avoir beaucoup pour composer un pareil ouvrage. Hippocrate trouva des défenseurs : MM. Gælire, Triller, Schmid, Leclerc, Fabri, ont prouvé la futilité des imputations odieuses contre la Doctrine d'Hippocrate. Voyez *de la santé des gens de Lettres*, par M. Tissot.

L'Histoire fourmille d'événemens qui prouvent cette vérité, & rien de si commun chez les anciens, qu'un amant désespéré par l'Amour. Une scène affreuse, qui s'est passée récemment, m'ôte la consolation que j'aurois de pouvoir dire que l'Amour perd beaucoup de sa fureur parmi nous.... Puisse aucune autre barbarie, ne jamais rappeller cette scène atroce, & la rage du malheureux Faldoni!

Tout le monde sait l'histoire d'ANTIOCHUS, fils de SELEUCUS, qui étoit tellement épris des charmes de STRATONICE, sa belle-mere, que l'Amour le réduisit à l'extrémité; on sait aussi que le Médecin ERASISTRATE découvrit par le pouls cette passion funeste. GALIEN reconnut également l'Amour extrême de la femme de BOECE, Consul Romain, pour le Gladiateur PYLADES. Un ancien Philosophe étoit parfaitement instruit des maux que peut causer l'ardeur érotique, lorsqu'il répondit à un Roi de Babylone, qui le prioit d'inventer un tourment cruel pour un de ses courtisans amoureux de sa favorite; *donne-lui la vie, & ses Amours le puniront assez.*

Un jeune homme d'Athènes devint si épris d'une belle statue de marbre, que l'ayant demandée au Sénat, à quelque prix que ce fût, & en ayant été refusé, avec défenses expresses d'en approcher, parce que cette étrange manie scandalisoit tout le Peuple, il se tua de désespoir.

Galeas, Duc de Mantoue, étant à Pavie, & passant à cheval dessus un pont, se précipita avec son cheval, dans le *Tessin*, fleuve profond & rapide, parce qu'une jeune fille qu'il aimoit, le lui avoit commandé en plaisantant.

Dulaurent dit avoir vu un jeune Gentilhomme, *travaillé* de la mélancolie d'Amour, dont l'imagination étoit tellement dérangée, qu'il croyoit voir continuellement celle qui causoit son mal. Il parloit tout seul à son ombre, dit notre Auteur : il l'appelloit, la caressoit, la *baisottoit*, courroit toujours après, & nous demandoit si nous avions jamais rien vu de si beau (*a*). C'est à l'occasion de ce jeune homme que Dulaurent entre dans quelques détails sur la beauté que chaque amant croit remarquer à sa maitresse. Je crois faire plaisir à mes lecteurs, d'exposer cette description de la *beauté*; on verra que les Poëtes n'ont point le privilége exclusif des images séduisantes.

« Encore que le sujet soit laid, l'Amant se » le représente comme le plus beau du monde. » Il lui semble voir des cheveux longs & do» rés, mignonnement frisés & entortillés en » mille crespillons; un front voûté, ressem» blant au ciel éclairci, blanc & poli comme » albâtre; deux yeux bien clairs, à fleur de

(*a*) *Les Œuvres de Me.* André Dulaurent, Médecin de Henry IV. IIe. Partie. *Discours sur les Maladies mélancoliques.*

» tête & aſſez fendus, qui dardent avec une » douceur voluptueuſe mille rayons amou- » reux, qui ſont autant de flêches ſorties du » carquois d'Amour. Deux ſourcils d'ébéne, » petits & en forme d'arc ; les joues blanches » & vermeilles comme lis pourpré de roſe, » montrant aux côtés une double foſſette. La » bouche de corail, dans laquelle ſe voient » deux rangées de petites perles orientales, » d'où ſort une vapeur plus ſuave que l'am- » bre & le muſc, plus *flairante* que toutes les » odeurs du Liban. Le menton rond & *foſſelu* ; » le teint uni, délié & poli comme ſatin blanc ; » le col de lait, la gorge de neige & le ſein » parſemé d'œillets ; deux petites pommes » d'albâtre, rondelettes, qui par petites » ſecouſſes d'Amour ſe montent & ſe baiſ- » ſent, au milieu deſquels on voit deux bou- » tons *verdelets & incarnadins*, & entre ce » mont jumelet une large vallée. . . . . . La peau » de tout le corps comme jaſpe & porphyre, » à travers de laquelle paroiſſent les petites » veines. . . . . . Bref, l'amoureux apperçoit » dans ſon amante les *trente-ſix beautés* re- » quiſes à la perfection & à la grace, qui eſt » par-deſſus tout ».

Une ſuite funeſte de la mélancolie qui attaque les hommes, lorſque la raiſon ne peut dompter le tempérament irrité, eſt la mutilation des parties rebelles. Quoique ces exemples, heureuſement pour l'humanité, ne ſe rencontrent pas tous les jours, quelques Médecins

decins en ont recueilli assez pour démontrer à quel point l'imagination troublée peut pousser un homme robuste, qui veut sacrifier la Nature à la Religion (*a*). Ce précepte de l'Evangile : *Il y en a qui se sont fait Eunuques eux-mêmes pour le Royaume des Cieux*, ayant été mal entendu par ORIGÈNE, qui enseignoit la Grammaire à Alexandrie, il résolut d'exécuter à la lettre la perfection qu'il se persuadoit que JESUS-CHRIST avoit proposé dans ces paroles : il ne reconnut sa turpitude que lorsque DÉMETRIUS, Evêque d'Alexandrie, l'eût fait déposer, chasser & excommunier dans un Concile : alors ORIGÈNE eut honte de son état, & condamna lui-même l'action qu'il avoit faite par un zéle mal entendu (*b*).

Il y a quelques années qu'un jeune Religieux, continuellement tourmenté par les aiguillons de la chair & le feu de la concupiscence, forma aussi le monstrueux projet de détruire en lui le germe qui les faisoit éclore. Il préluda foiblement à la destruction de sa virilité, par des expériences qu'il fit sur plusieurs animaux, & lorsqu'il se crut assez savant pour tenter sur lui-même l'opération, il se munit d'un rasoir, & exécuta avec une

(*a*) Voyez le *Theatrum vitæ humanæ de* ZUINGERUS ; le *Traité des Eunuques* ; *le Journal de Médecine*, &c. &c.

(*b*) *Traité des Eunuques*, imprimé en 1707, & attribué à *David* ANCILLON, savant Ministre Protestant, mort à Berlin en 1692, Chap. VI.

fermeté & une conſtance inébranlable une opération auſſi cruelle : elle ne fut pas plutôt terminé, que ſentant tout le poid du crime qu'il venoit de commettre, & craignant avec raiſon pour ſes jours, il courut à la cellule de ſon voiſin, implorant ſon aſſiſtance. Ce malheureux guérit par les promps ſecours que lui donna un Chirurgien entendu (*a*).

En 1750, un jeune homme réſidant à Fayence en Provence, ſe perſuada auſſi qu'en mutilant les parties qui n'étoient que les miniſtres d'une imagination voluptueuſes, il ſeroit exempt des idées laſcives & importunes qui l'agitoient ſans ceſſe : il ſe fit la même opération que le Religieux dont on a vu l'hiſtoire ; mais une hémorragie conſidérable qui ſurvint, l'eût fait périr au même inſtant, ſi un habile Chirurgien ne fût arrivé dans cette circonſtance. Après ſa guériſon, ce jeune homme prit l'habit d'hermite, & ſe retira dans un hermitage aux environs de Bagnole en Languedoc. Croiroit-on que ce malheureux n'eſt guère plus tranquile qu'avant ſa caſtration ? & que cette terrible ſouſtraction des parties qui ſéparent la liqueur ſéminale du ſang, n'ait pas été capable d'amortir le feu de ſon imagination ? Un Bourgeois de Fayance ayant demandé à ce nouveau Ori-

(*a*) Cette obſervation envoyée à l'Auteur du *Journal de Médecine*, par M. Maistral, Médecin à Quimper, ſe trouve dans le Journal pour le mois de Mars, de l'année 1758.

GÈNE, s'il ne sentoit plus depuis son état d'Eunuque, les aiguillons de la chair ? le bon hermite répondit avec franchise : *La même chose, quant aux desirs* (*a*).

Il ne faut pas juger du danger de l'opération qui prive l'homme de la faculté de multiplier son espèce, par les exemples que je viens de donner. La castration, qui réussit dans presque tous les animaux, a des suites presque toujours funestes dans l'homme fait, parce qu'on est obligé d'arrêter par la ligature du *cordon spermatique*, l'hémorragie qui survient dans l'opération (*b*) : de-là, les convulsions affreuses, l'inflammation, la gangrene, le délire & enfin la mort. C'est à la bonne constitution du tempérament, & aux secours de l'art, qu'il faut attribuer la guérison des malheureux dont on a vu l'histoire : un grand nombre ont dû périr dans le moment même de l'opération (*c*). L'observa-

(*a*) Voyez le *Journal de Médecine*, Septembre 1758.

(*b*) D'habiles Anatomistes voudroient que l'on ne fît point de ligature au *cordon spermatique* pour arrêter l'hémorragie. M. LOUIS, célèbre Chirurgien & Secrétaire de l'Académie de Chirurgie, s'en est abstenu plusieurs fois sans aucun inconvénient. Un bandage compressif peut suffire pour arrêter le sang, après avoir appliqué sur l'embouchure des vaisseaux les astringens convenables. On trouve dans les *opérations de* M. GARENGEOT, & dans l'*Anatomie* DE PALFIN, donnée par M. PETIT, les moyens de prévenir les accidens qu'occasionnent la ligature du cordon des vaisseaux spermatiques.

(*c*) Le savant Auteur de l'*Histoire Naturelle*, dit [tom. III. pag. 229], que l'amputation des Testicules n'est pas fort dangereuse, & qu'on la peut faire à tout âge : on a vu néanmoins dans la note précédente, que d'habiles Chirur-

tion suivante est un exemple funeste des dangers de l'amputation des parties *viriles* : je la préfére à d'autres, parce qu'au moins elle n'offrira plus le triste spectacle d'un homme, qui armé d'un glaive, porte sur lui des mains sacrilèges, & immole sa postérité. Un pauvre mendiant qui rodoit de ville en ville, avec un sac assez bien fourni pendu au col, eut le malheur d'attirer les yeux d'un coupeur de bourse, qui ayant remarqué que lorsque ce misérable se baissoit, le sac lui pendoit entre les cuisses, prit si bien son tems, qu'un jour qu'il étoit à ramasser ses provisions devant une boutique, il s'avança par derrière, & lui coupa d'un seul coup le sac & les parties extérieures de la génération. Ce mendiant tomba à la renverse & mourut sur le champ (*a*).

Dans ce Chapitre & dans les précédens, on a du voir qu'à l'âge de puberté, l'usage excessive du physique de l'Amour étoit une source de maladie ; je viens d'exposer les accidens qui résultent dans plusieurs personnes

giens ne regardent pas cette opération comme exempte de danger, puisqu'ils recherchent les moyens de s'opposer à des accidens très-graves qui suivent la castration. Elle doit être d'autant plus dangereuse, que l'homme avance vers sa perfection physique : dans l'enfance il n'y a pas une correspondance aussi intime des testicules aux autres parties, les vaisseaux qui préparent la semence n'ayant pas encore d'*action* ; mais après l'âge de puberté, il est plus difficile d'interrompre tout d'un coup & sans accidens, l'usage des vaisseaux *spermatiques*.

(*a*) *Dictionnaire de Médecine*, art. AMPUTATIO, tit. *Amputation du pénis*.

du besoin d'évacuer la liqueur séminale, lorsqu'elle irrite trop les organes, & sur-tout lorsqu'elle affecte particuliérement le genre nerveux. C'est à chaque individu en particulier à se prescrire des régles assorties au tempérament, pour éviter deux excès opposés; la dissipation qui épuise, & la continence qui dérange les fonctions de l'ame & du corps. Celui qui n'a que de l'imagination, & à laquelle ne répondent pas les parties qui y ont une relation intime, ne doit pas craindre les accidens que causent quelquefois la retenue de l'humeur séminale : c'est un feu que la nature n'a pas allumé : il est l'ouvrage des agens que j'ai dit exciter la puberté *factice.* Pour remédier à cette maladie, car je regarde comme tel cet état, il est nécessaire de quitter les compagnies suspectes, de cesser les lectures dangereuses, (on sait bien de quels livres je veux parler) d'user d'alimens incapables de porter le *trouble* dans nos esprits; de faire, & ceci est peut-être l'essentiel, usage de ses forces en exerçant son corps peu-à-peu aux travaux.

On peut voir ce que j'ai dit de ces moyens d'atténuer un tempérament *idéal*, si je peux m'exprimer ainsi, au Chapitre III. & V. de la premiere partie de cet ouvrage. Il est absolument nécessaire de détruire cette prétendue puberté, pour que la nature puisse faire paroître celle qu'elle accorde à tous les individus qui suivent ces loix.

A l'égard des jeunes gens, sur lesquels l'i-

magination a bien moins d'empire que les organes destinés à l'émouvoir; je veux parler de ceux qui ont l'esprit chaste, tandis que la matière est agitée continuellement; ce que j'ai dit ailleurs fait assez entendre que tous les anti-aphrosidiaques n'anéantiront pas l'impétuosité du fluide qui cherche à s'échapper. Le remède le plus efficace est le mariage. C'est lui qui prévient ou calme ces accidens terribles, ces maladies de l'ame & du corps, d'où on a vu qu'il résultoit des catastrophes étranges qui affligent la Nature outragée.

Un événement que les anciens ont pris pour un prodige, & qui paroît tel à ceux qui n'observent que superficiellement, est la métamorphose qui s'est quelquefois vue, d'une femme en homme. C'est ici que je dois parler de ces changemens merveilleux, parce qu'ils se sont faits à l'âge de puberté, & que d'ailleurs, comme on le verra plus bas, ils ont beaucoup de rapport avec les signes qui accompagnent ces âges.

On a nommé *Gynandres*, les individus, qui de filles sont devenus hommes parfaits. Pline rapporte plusieurs exemples de cette métamorphose singuliere. Une fille de *Cursula*, ville du Duché de *Spoleto*, dit ce Naturaliste, étant encore en puissance de père & mère, devint garçon, & fut confinée dans une Isle déserte, par Arrêt des Aruspisses. *Lucinus* Mulianus, dit avoir vu à Argos, un nommé Arescon, qui autrefois

avoit été marié pour femme, ayant nom *Arescusa* : *mais que par trait de temps la barbe & le membre viril lui vint, & print depuis femme comme homme naturel.* Il dit aussi qu'à Smyrne, il vit une fille changée en garçon. Et moi, ajoute PLINE, j'ai vu en Afrique, *Lucius* COSITIUS, bourgeois de *Trisdita*, avoir été changé de femelle en mâle, le jour même de ses nôces (*a*).

Une fille pucelle de la Champagne, fut changée en homme, & mené à Rome du tems de Constantin, au rapport de S. AUGUSTIN (*b*). DUVAL, dans son Traité des *Hermaphrodites*, a rassemblé vingt-quatre observations, qui concernent ces changemens de sexe, & qui sont en partie extraites de différens Auteurs (*c*). En un enfant de notre tems, dit DUVAL, d'après ALBERT, une forme de testicules se manifestoit en la partie supérieure du *sein de pudicité* : quand ont eut coupé une peau, sans la fracture de laquelle cet enfant, que l'on croyoit fille, n'auroit pu être *habile au*

[*a*] PLINE, liv. VII. chap. III. *Antoine* DU PINET, dans les notes qu'il a ajoutées au texte de PLINE, cite plusieurs filles qui devinrent hommes; entr'autres deux filles âgées de quinze ans, & une nouvelle mariée, le jour même de ses nôces.

[*b*] *De matrimoniis veteris & novæ legis.*

[*c*] TRALIAN, TITE-LIVE, *Raphaël* DE VOLTERRE, PONTANUS, FULGOSE, *Amatus* LUSITANUS, PHILOSTRATE, &c. ont fourni les faits cités par DUVAL, mais parmi lesquels il s'en trouve plusieurs qui ne méritent aucune confiance.

quelle elles s'avertissent les unes les autres, de ne point faire de grandes *enjambées*, de peur de devenir garçon, comme *Marie-Germain* (a).

Cette dernière observation, constatée d'une manière autentique, prouve la force de la Nature pour reprendre ses droits : car il ne faut pas croire que ces individus aient été réellement des filles avant l'âge de puberté : toutes les parties de l'homme s'y trouvoient dès leur formation, & une sorte de foiblesse dans leur développement avoit jusqu'alors empêché qu'elles ne parussent extérieurement. On voit beaucoup d'enfans qui naissent avec les testicules cachés au dessus des anneaux du bas-ventre; ils paroissent ensuite, & dans quelques individus, il faut qu'à l'âge de puberté, qui est le moment où toutes les parties tendent vers leur perfection & cherchent leur place, une maladie, un mouvement violent, tel qu'un saut, une chûte, communiquent aux testicules une agitation subite qui les fasse descendre dans le scrotum. Il s'est donc pu trouver des enfans qui, avec les testicules situés comme je viens de dire, avoient encore la verge ou peu apparente, ou même cachée dans les téjumens; cette disposition a dû nécessairement former un pli vertical, (3, Pl. XII.) que l'on a pris, faute d'examen, pour les grandes lèvres; &

(a) *Essais de* MONTAGNE, Liv. I. Chap. XX.

à l'époque de la puberté, où nous avons vu que l'accroissement des parties génitales augmentoit en peu de tems, celles qui étoient propres à l'enfant se sont développées, & ont paru à l'extérieur, dès qu'elles y ont été exitées ou par une titillation voluptueuse, ou par quelqu'effort.

C'est à quoi l'on peut réduire tout le merveilleux que les anciens ont débité sur ces prétendues transformations de femme en homme. A l'égard des histoires qu'ils nous ont transmises, & par lesquelles il paroît que des femmes mariées, & dont les époux n'avoient point à se plaindre pour le physique de l'Amour, sont devenus tout-à-coup des hommes capables de génération, il faut les regarder comme des histoires absurdes & qui ne méritent aucune attention (*a*). Je dois encore ajouter, que les anciens ont plus d'observations que les modernes sur la métamorphose d'une femme en homme, parce que plusieurs ont regardé comme pourvues des parties mâles de la génération, des femmes dont le *clitoris* avoit acquis une grosseur excessive. On a vu, lorsque j'ai parlé de cette partie,

(*a*) On en trouve plusieurs dans le Traité des *Hermaphrodites*. PONTANUS nous parle de la femme d'un pêcheur, laquelle après quatorze ans de mariage, *sentit un membre viril qui lui sortit subitement de l'ovale* : il parle encore d'une autre femme qui, après douze ans de *jouissance*, fut dans le même cas. Il faut mettre ces histoires avec celles qui assurent que des hommes sont devenus tout d'un coup femmes, & ont conçu comme telles.

jusqu'à quel degré elle pouvoit s'étendre dans plusieurs femmes. Il n'en a pas fallu davantage que le volume extraordinaire du clitoris, pour en imposer à des hommes peu instruits, & leur faire regarder comme mâles, ou du moins comme ayant les attributs des deux sexes, des femmes qui ne l'étoient que trop décidément. (Voyez les figures 4 & 5 de la Pl. XII.).

Chez la plupart des Nations Européennes, on laisse agir la Nature, lorsqu'elle travaille à conduire l'homme à la puberté : des cérémonies superstitieuses & absurdes, ne concourent point à déformer l'homme, à mutiler les parties qu'il a reçues de l'Auteur de toutes choses. Si un usage barbare sacrifie encore dans quelques individus les germes d'une postérité, dont la Nature doit pleurer l'*avortement*, on a lieu d'espérer que dans ce siecle philosophique, on connoîtra enfin qu'il est injuste, qu'il est cruel de sacrifier l'homme au talent, & que l'exécution d'une ariette ne vaut pas l'existence entiere d'un homme. Cette opération funeste sera plus facile à éteindre parmi les Nations civilisées, que parmi celles qui en font une acte de religion, comme les Hottentots, ou qui fondent, comme les Turcs & les Persans, la possession exclusive de leurs femmes sur des Eunuques. L'opération barbare qui prive l'homme d'une partie de son existence, est une loi chez les Hottentots, à qui l'on ôte un testicule à

l'âge de puberté ; on croit parmi ce Peuple sauvage, que le retranchement de cette partie rend l'homme plus léger à la course ; & les circonstances de cette castration sont si singulières, que je ne puis m'empêcher de les rapporter ici.

Apres avoir bien frotté le jeune homme de la graisse des entrailles d'une brebis qu'on vient de tuer exprès, on le couche à terre sur le dos, on lui lie les mains & les pieds, & trois ou quatre de ses amis le tiennent ; alors le Prêtre, (car c'est un cérémonial religieux) armé d'un couteau bien tranchant, fait une incision, enlève le testicule gauche, & remet à la place une boule de graisse de la même grosseur, qui a été préparée avec quelques herbes médicinales ; il coud ensuite la plaie avec l'os d'un petit oiseau qui lui sert d'aiguille & un filet de nerf de mouton. Cette opération étant finie, on délie le patient ; mais le Prêtre, avant de le quitter, le frotte avec de la graisse toute chaude de la brebis tuée, ou plutôt il lui en arrose tout le corps avec tant d'abondance que, lorsqu'elle est refroidie, elle forme une espece de croûte : il le frotte en même tems si rudement, que le jeune homme, qui ne souffre déja que trop, sue à grosse gouttes, & fume comme un chapon qu'on rôtit : ensuite l'opérateur fait, avec ses ongles, dans cette croûte de suif, des sillons d'une extrêmité du corps à l'autre, & pisse dessus aussi copieusement

qu'il le peut ; après quoi il recommence à le frotter encore, & il recouvre avec la graisse, les sillons remplis d'urine. Aussi-tôt chacun abandonne le patient : on le laisse seul plus mort que vif : il est obligé de se traîner comme il peut dans une petite hutte qu'on lui a bâtie exprès ; il y périt, ou il y recouvre la santé, sans qu'on lui donne aucun secours, & sans aucun autre rafraîchissement ou nourriture, que la graisse qui lui couvre tout le corps, & qu'il peut lécher s'il le veut : au bout de deux jours, il est ordinairement rétabli ; alors il peut sortir & se montrer ; & pour prouver qu'il est en effet parfaitement guéri, il se met à courir avec autant de légéreté qu'un cerf (*a*).

On ne croira pas aisément que ce soit la privation d'un testicule qui rend les Hottentots si habiles à la course : ils ont cela de commun avec toutes les Nations sauvages. La petite pelotte avec laquelle on remplace la partie soustraite, & qui est composée d'herbes médicinales, en contient certainement quelques-unes d'astringentes, capables de s'opposer à l'hémorragie qui doit survenir pendant l'opération, sans quoi la plus grande partie des Hottentots périroit.

Je n'exposerai pas à mes Lecteurs le détail de tout ce qui se fait dans divers pays pour ôter aux hommes leur virilité, & les rendre

(*a*) Voyez la *Description du Cap*, par M. KOLBE, & l'*Histoire Naturelle* de M. DE BUFFON, tom. VI.

propres à répondre de la fidélité des femmes qui leur sont confiées. Quel spectacle d'horreur que tant d'hommes mutilés en Turquie, en Perse, dans le royaume d'Assan, de Pegu, de Malabar, & de tant d'autres, où l'on fait gémir la Nature sous le glaive de la férocité ! Les hommes ainsi flétris méritent la confiance plus ou moins grande de leurs maîtres, à proportion qu'ils ont été éloignés de leur état naturel. Ceux de ces malheureux auquel on a laissé l'organe qui annonce essentiellement le sexe masculin, ne peuvent tranquilliser leurs tyrans jaloux ; on les croit encore capables de saisir les ombres du plaisir, ou de communiquer une volupté imparfaite, aux tristes victimes dont ils sont les gardiens. Il faut que tout ce qui a l'apparence de la virilité soit anéanti, que la Nature ne puisse reconnoître son ouvrage, pour qu'un Eunuque mérite la confiance de son maître ! encore ne l'obtient-il pas entiérement, si à la privation des parties sexuelles, il ne joint une laideur, une difformité affreuse. C'est dans l'Afrique que l'on va chercher les gardiens de la beauté ! Un Ethiopien farouche est hors de prix s'il est horriblement noir, s'il a les dents écartées, le nez fort applati, les lèvres grandes & grosses, le regard affreux.... Un seul regard de ces monstres doit flétrir la beauté !

La circoncision est bien différente de l'opération destructive dont on vient de parler : celle-ci est une loi de climat, fondée sur la né-

ceſſité, & cet uſage de circoncire les enfans, a du-moins pour objet la propreté. C'eſt à l'âge de puberté que les Orientaux circonciſent leurs enfans; & s'il faut en donner une raiſon phyſique, on peut dire que dans les pays chauds, où le prépuce eſt fort allongé & la tranſpiration abondante, il y auroit à craindre que l'humeur qui ſe trouve entre le prépuce & le gland s'arrêtât & causât des ulcéres, ſi on ne prévenoit ces accidens par le retranchement d'une partie du prépuce. L'amputation des nymphes aux filles eſt encore une circonciſion pratiquée, ainſi que je l'ai dit ailleurs, pour parer des inconvéniens qui s'oppoſeroient à la génération.

L'uſage de circoncire les enfans, eſt extrêmement ancien & ſubſiſte encore dans la plus grande partie de l'Aſie. Chez les Hébreux, cette opération ſe devoit faire huit jours après la naiſſance de l'enfant; en Turquie on ne la fait pas avant l'âge de ſept ou huit ans, & même on attend ſouvent juſqu'à onze ou douze; en Perſe, c'eſt à l'âge de cinq ou ſix ans; aux Iſles Maldives on attend que l'enfant en ait ſept (*a*). Les femmes du peuple ont en Perſe une ſinguliere ſuperſtition: celles qui ſont ſtériles s'imaginent que pour devenir fécondes, elles n'ont qu'à avaler la partie du prépuce qu'on retranche

(*a*) *Hiſt. Nat.* Tom. IV.

dans la circoncision : c'est le souverain remède contre la stérilité (*a*).

On n'auroit rien à dire contre plusieurs Nations, si la circoncision étoit la seule chose qui fût pratiquée parmi elles à l'âge de puberté; mais outre la mutilation des parties de la génération, il est encore en usage chez quelques Peuples une opération, qui sans éteindre le germe de la volupté, a pour but d'empêcher que l'on sacrifie à l'Amour; je veux parler de l'*infibulation*, qui est entiérement opposé à la circoncision. CELSE nous a conservé la méthode que l'on suivoit chez les Anciens, pour procéder au *bouclement* des enfans mâles. On tire, dit-il, le prépuce en dehors, & l'on marque des deux côtés, avec de l'encre, les endroits ou l'on veut le percer ; on traverse ensuite la peau d'une aiguille enfilée, & attachant ensuite les deux bouts du fil ensemble, on a soin de le remuer de tems en tems, jusqu'à ce que les cicatrices des trous soient affermies. On retire le fil, & on le remplace par une boucle ou un anneau, qui est d'autant meilleur qu'il est est plus léger (*b*).

Ceux qui parmi les Moines orientaux font vœu de chasteté, portent un très-gros an-

(*a*) Ces femmes n'ont recours à ce moyen ridicule, qu'après en avoir essayé d'autres qui ne le sont pas moins ; ils consistent à passer sous les corps morts des criminels qui sont suspendus aux fourches patibulaires ; à se plonger dans l'eau qui a servi aux bains des hommes, &c. Voyez l'*Hist. Nat.* tom. VI.

(*b*) *Dictionnaire de Médecine*, Art. INFIBULATIO.

neau, pour se mettre dans l'impossibilité d'y manquer ; & ils sont d'autant plus en vénération, que le poids de l'anneau est plus considérable : quelques-uns peuvent s'ouvrir avec une clef ; mais les Moines la déposent chez le Juge du lieu. Quoiqu'il en soit, il ne faut pas moins regarder l'infibulation comme une pratique superstitieuse chez les Orientaux : elle ne peut s'opposer au desir, ni au premier signe qui l'annonce ; elle ne peut même s'opposer, puisqu'il faut le dire, à ce que les hommes *bouclés* ne satisfassent leur chair, puisque l'anneau, qui n'embrasse que l'extrêmité du prépuce, ne peut empêcher une sorte d'érection, & même l'effusion de la liqueur prolifique ; il ne peut s'opposer qu'à l'intromission de la verge dans le conduit de la femme ; enfin il rend les hommes chastes, si cette vertu ne consiste que dans la privation de l'acte pour lequel les sexes s'unissent (*a*).

(*a*) Quelques personnes croient que l'infibulation empêche l'érection, mais cela n'est pas plausible : il résulteroit des accidens dans les parties de la génération, si on vouloit que le sang & les esprits soient contenus par un anneau, contre lequel il se feroit des efforts plus ou moins grands, selon le tempérament du sujet qui le porte. En supposant l'anneau d'un poids assez considérable pour s'opposer aux fluides qui érigent la verge, il arrivera dans un jeune homme ardent, ce qu'on observe dans les vieillards & les hommes affoiblis, qui ont une imagination lascive ; un commencement d'érection suffit pour provoquer l'émission de la liqueur séminale. Au reste, on ne regardera pas cette circonstance comme un acte de vigueur, puisqu'elle se rencontre dans les hommes foibles, ou par l'âge ou par les épuisemens ; c'est même une maladie qui peut rendre l'homme stérile.

Les Romains avoient coutume de faire l'infibulation aux enfans qu'ils destinoient à être chantres, à dessein de leur conserver la voix. Il paroît par quelques passages de MARTIAL, que ce peuple faisoit un usage bien moins décent de l'opération dont nous parlons, & que quelques Dames s'assuroient, par un anneau dont elles avoient la clef, de la fidélité de leurs amans; JUVENAL fait mention de cette coutume, dans quelque endroit de ses satyres.

DE LA VIRGINITÉ.

S'il est impossible de connoître dans la mer le chemin d'un vaisseau; dans l'air celui d'un aigle; sur un rocher celui d'un serpent, il sera aussi impossible de découvrir le chemin que fait un homme quand il presse amoureusement une fille (a).

Le sage qui a prononcé cet oracle, & auquel on pouvoit s'en rapporter, SALOMON, connoissoit la difficulté, l'impossibilité même qu'il y avoit d'être certain de l'*intégrité* d'une femme; & c'est néammoins à cet état que la plupart des hommes s'attachent pour nourrir leur amour-propre. Les hommes, dit l'illustre Auteur de l'Histoire Naturelle (b), jaloux des primautés en tous genres, ont toujours fait grand cas de tout ce qu'ils ont cru pou-

(a) SALOMON.

(b) Tome IV.

voir posséder exclusivement & les premiers : c'est une espece de folie, qui a fait un être réel de la Virginité des filles. La Virginité, qui est un être moral, une vertu qui ne consiste que dans la pureté du cœur, est devenu un objet physique dont tous les hommes se sont occupés : ils ont établi sur cela des opinions, des usages, des cérémonies, des superstitions, & même des jugemens & des peines; les abus les plus illicites, les coutumes les plus deshonnêtes ont été autorisés; on a soumis à l'examen des Matrones ignorantes, & exposé aux yeux des Médecins prévenus, les parties les plus secrettes de la Nature, sans songer qu'une pareille indécence est un attentat contre la Virginité, & que c'est la violer, que de chercher à la connoître; que toute situation honteuse, tout état indécent dont une fille est obligé de rougir intérieurement, est une vraie défloration.

J'ai fait voir dans le Chapitre II. de ce Volume, combien quelques Nations attacherent d'importance à la Virginité, tandis que d'autres ne paroissent en faire aucun cas. Les premiers prennent des précautions extraordinaires, & employent des moyens honteux pour s'en assurer. On sait que les Ethiopiens & plusieurs autres Peuples de l'Afrique, les habitans du Pégu & de l'Arabie pétrée, ont la barbarie, dès que leurs filles sont nées, de rapprocher par une sorte de couture, les parties que la Nature a séparées, en ne laissant

libre que l'espace qui est nécessaire pour les écoulemens naturels: ces chairs adhèrent peu-à-peu à mesure que l'enfant prend son accroissement, de sorte que l'on est obligé de les séparer par une incision, lorsque le tems du mariage est arrivé. Il y a certains Peuples qui passent seulement un anneau; les femmes sont soumises comme les filles à cet usage outrageant pour la vertu: la seule différence est que celui des filles ne peut s'ôter, & que celui des femmes a une espèce de serrure dont le mari seul a la chef..... Mais pourquoi, s'écrie M. DE BUFFON, pourquoi citer des Nations barbares, lorsque nous avons de pareils exemples auprès de nous? La délicatesse dont quelques-uns de nos voisins se piquent sur la chasteté de leurs femmes, est-elle autre chose qu'une jalousie brutale & criminelle?

Je ne répéterai pas ce que j'ai dit ailleurs à l'égard des Peuples qui méprisent la Virginité, & qui regardent comme un ouvrage servile la peine qu'il faut prendre pour l'ôter. C'est affliger l'Amour que de tracer l'image des superstitions horribles qui portent les habitans de *Goa* à sacrifier les prémices de leurs vierges à une idole de fer: c'est affliger la décence, que de trop détailler certaines coutumes qui autorisent un étranger, un Prêtre, à ouvrir la carriere des plaisirs à l'époux, qu'une jeune fille s'est choisi. Tous les peuples qui ont trop exalté la Virginité, ou qui l'ont trop

méprisée, ont donné dans des absurdités révoltantes & quelquefois horribles. La fameuse statue, nommée chez les Romains *Bucca veritatis*, décidoit de la sagesse ou de l'infamie des filles : elles mettoient le doigt dans la bouche ; & si une fille avoit perdu son innocence, on assure qu'elle avoit le doigt emporté par la statue. Les Vestales, qui manquoient au vœu de virginité, étoient enterrées vivantes. Une fille condamnée à mort, chez ces mêmes Romains, étoit déflorée par le bourreau avant d'être étranglée, pour ne pas faire déshonneur à la Virginité (*a*). O barbarie affreuse ! écartons l'idée de ces spectacles inhumains qui révoltent la Nature.

La Virginité est considérée différemment par les Théologiens & les Médecins : les premiers disent qu'elle est une vertu de l'ame, qui n'a rien de commun avec le corps, & que dans tel état où se trouve une fille, elle ne perd pas pour cela sa Virginité, à moins qu'elle ne consente à l'acte qui la lui enlève. Les Médecins la considérant du côté physique, regardent la Virginité comme un être matériel, & pensent qu'elle est un assemblage, un lien des parties naturelles d'une fille qui n'a pas eu l'approche d'un homme. Exposons les signes que l'on croit certains de l'intégrité *matérielle* ; à l'égard de la première, on a vu

(*a*) *Tableau de l'Amour Conjugal*, prem. part. chap. IV, art. I.

qu'il n'y avoit aucun signe qui pût annoncer sa présence, puisque les pensées, les regards, les paroles, suffisent pour la faire disparoître.

Plusieurs célèbres Anatomistes (*a*), prétendent que le signe le plus certain de la Virginité, est la présence de la membrane que l'on a nommée *hymen*, lorsqu'elle paroît fermer le conduit de la pudeur. C'est, dit-on, un cercle, & selon quelques Médecins, un demi-cercle membraneux, qui s'observe dans la partie inférieure de l'orifice du vagin des filles vierges : on dit encore que cette membrane est charnue, qu'elle est fort mince dans les enfans, plus épaisse dans les filles nubiles, & qu'on ne la retrouve plus dans celles qui ont souffert l'approche d'un homme. L'*hymen*, selon M. Winslow, est un repli membraneux, plus ou moins circulaire, plus ou moins large, plus ou moins égal, quelquefois sémilunaire, qui laisse une ouverture très-petite dans les unes, & plus grande dans les autres (*b*). M. de Saint Hilaire, dans son *Anatomie du corps humain*, en admettant l'existence de cette membrane, dit affirmativement, qu'elle sert de marque & de preuve de la Virginité (*c*). Heister a fait voir dans une démonstration publique, l'*hymen* d'une fille de 13 à 14 ans : cette membrane varie, dit cet Anatomiste ;

[*a*] Fallope, Vesale, Riolan, Bartholin, Heister, Ruisch, &c.

[*b*] Voyez l'*Anatomie* de M. Winslow.

[*c*] Liv. III. Chap. XXI. Edit de 1684.

j'ai toujours trouvé l'*hymen* dans les enfans, mais à mesure qu'ils grandissent, il se détruit peu-a-peu (*a*).

Ce qu'ont avancé ces Anatomistes, paroîtroit démontrer l'existence incontestable de cette membrane, si d'autres Anatomistes n'avoient observé le contraire. AMBROISE PARÉ, DULAURENT, GRAAF, DIONIS, MAURICEAU, &c. soutiennent que la membrane de l'*hymen* n'est qu'une chimère, que cette partie n'est point naturelle aux filles. Quelque diligence que j'aie faite pour chercher cette membrane, je ne l'ai point encore vue, quoique j'aie ouvert des filles de tout âge, assure DIONIS : on peut, continue-t-il, avoir trouvé le col de la matrice formé d'une membrane à quelques-unes, mais ce sont des faits particuliers & extraordinaires, d'où il ne faut pas conclure que cela doive être ainsi à toutes les filles (*b*). Pour moi, dit ANDRÉ DULAURENT, j'estime que cette membrane transversale, si elle se trouve, est toujours outre l'institution & dessein de Nature, car j'ai vu plusieurs pucelles & enfans abortifs, qui n'avoient point cette membrane (*c*).

Cette contrariété d'opinion sur un fait qui dépend d'une simple inspection, favorise le sentiment de M. DE BUFFON, qui dit que les

---

[*a*] Voyez l'*Anotomie* d'HEISTER.
[*b*] IVe. Démonstration.
[*c*] *Les Œuvres de* DULAURENT, liv. III. Chap. XII.

hommes ont voulu trouver dans la Nature ce qui n'étoit que dans leur imagination. D'ailleurs, en admettant le témoignage de ceux qui assurent l'existence de l'*hymen*, il en résultera que cette membrane, existante ou anéantie, sera même un signe très-équivoque, très-incertain, de virginité ou de défloration. M. Winslow, que j'ai cité plus haut, en disant que l'*hymen* se trouve *ordinairement* rompu après le mariage consommé, convient aussi que cette membrane peut encore souffrir quelque dérangement par des règles abondantes, par des accidens particuliers, par *imprudence* ou par *légéreté*. Il y a donc des cas, où une fille vierge, dans le sens même que l'entendent les Théologiens, seroit déshonorée, si l'on cherchoit les preuves de son intégrité dans l'état de la membrane dont il est question. Ce que dit Heister, est encore plus concluant, puisqu'il avoue, qu'à mesure que les filles grandissent, l'*hymen* se détruit peu-à-peu. M. James remarque aussi que l'*hymen* sur lequel les Juifs fondent les preuves de la Virginité, est souvent effacé dans les filles d'un mois, & très-souvent dans celles qui sont d'un âge plus avancé. J'ai cru devoir avertir le lecteur de cette circonstance, dit le Médecin Anglois, parce que j'ai vu plusieurs maris qui ont fait divorce avec leurs femmes, pour n'avoir point trouvé en elles cette foible preuve de leur sagesse, qui peut être à la vérité de quelque poids en Judée &

dans

dans les climats chauds ; mais qui ne doit point faire naître le moindre soupçon d'incontinence, dans les filles de nos contrées (*a*. Dionis, obligé de parler des véritables signes du *Pucelage*, s'exprime ainsi : je ne pretends pas nier qu'il n'y ait quelque marque de la virginité; que la premiere copulation ne donne souvent de la peine à l'un & à l'autre sexe ; qu'il ne s'y puisse répandre quelque goutte de sang, & que les filles vierges n'y ressentent un peu de douleur dans la première copulation : mais je ne crois pas que cela arrive comme on le prétend, par la rupture & le déchirement d'une membrane imaginaire, y ayant bien plus lieu de croire que c'est par l'effort que la verge fait pour entrer, en forçant les caroncules mirtiformes, & en rompant & divisant les petites membranes qui les tiennent jointes ensemble, ce qui rend cette ouverture fort étroite; voilà en quoi consiste la véritable marque du pucelage. Il n'arrive pourtant pas toujours, continue notre Anatomiste, que toutes les filles donnent ces foibles témoignages de leur vertu, y en ayant chez qui la Nature a épargné cette petite douleur, en disposant ces caroncules de manière que la verge peut entrer sans faire effort, quoiqu'elles aient toujours été fort sages, & ainsi, on ne doit pas être si prompt à décider sur l'honneur des filles, puisqued'ailleurs, ni l'étrecissement du va-

(*a*) *Dictionnaire de Médecine*, &c. art. Hymen.

gin, ni le linge taché de sang, ne sont pas des marques assurées de la defloration (a).

Que dira-t-on de quelques femmes qui sont devenues grosses, & dans lesquelles néanmoins une membrane bouchoit l'orifice du vagin? J'en ai rapporté des exemples (b). N'a-t-on pas vu une femme qui, après un accouchement laborieux, se trouva inhabile au physique de l'Amour, par le moyen d'une membrane de l'*hymen*, si l'on veut, qui s'opposoit à l'intromission de la partie distinctive de l'homme? N'a-t-on pas vu ensuite cette femme devenir enceinte malgré l'*hymen*, & souffrir une opération douloureuse pour faciliter un passage à l'enfant (c)? *Severinus* PINŒUS, qui a donné un Traité *des signes de la pudicité*, [*de notis virginitatis*], & qui admet l'existence de l'*hymen*, assure une chose particulière, & qui démontre combien il faut peu compter sur la certitude de ces signes. Cet Auteur dit, que la membrane dont il est question, s'humecte, s'amollit, se dilate & s'élargit si facilement lorsqu'une fille est dans le flux périodique, *qu'elle peut admettre un homme aussi facilement qu'une femme qui auroit produit enfant sur terre, quoiqu'elle soit pucelle* intémérée *en sa pudicité*. Cet Auteur ajoute, que le flux ayant cessé,

(a) *Anatomie de* DIONIS, IVe. Démonstration.

(b) Voyez le Chap. V.

(c) Voyez les *Nouvelles de la République des Lettres*, Novembre 1686. *Le Journal Encyclopédique*, Décembre 1764.

la force contractive des parties les remet en tel état, que celui qui aura eu sa compagnie ne pourra récidiver sans la rupture, l'infraction de l'*hymen*, sans une effusion de sang, en un mot, sans faire une défloration complette.

PINŒUS rapporte deux observations pour prouver son sentiment, que tout le monde ne sera certainement pas porté à adopter : je ne l'ai exposé que pour faire connoître les contrariétés singulières dans lesquelles tombent ceux qui admettent une membrane imaginaire : que l'on a nommée *hymen*, *hymenée*, *ceinture*, *zône*, *cloître de la Virginité*, & *dame du milieu* (a).

Un signe que les hommes regardent encore comme le garant de la vertu d'une fille, est le sang répandu dans les premières approches ; ceux qui ont quelque connoissances anatomiques des parties de la génération, savent que rien n'est plus équivoque que ce signe, qui d'ailleurs peut être supplée par l'artifice d'une femme entendue. Le sang que l'on souhaite si ardemment dans la première

(a) Les deux observations de PINŒUS sont assez plaisantes ; elles concernent deux hommes *judicieux*, qui ayant épousé deux filles de *pudicité notables*, dans la circonstance où l'*hymen* permet à une fille le plaisir sans défloration, furent sur le point de quitter leurs femmes ; mais les choses ayant changé, ils eurent *grand travail* à rentrer dans une carrière où ils avoient trouvé une si grande facilité, & reconnurent l'injustice de leurs soupçons. DUVAL raconte ces *Histoires* dans son *Traité des Hermaphrodites*. Chap. XII. *De l'hymen & autres parties adjacentes*.

jouissance, vient de la rupture de l'*hymen*, ou de l'entrée du vagin trop resserrée & disproportionnée au corps qui s'efforce d'y pénétrer. A l'égard de l'*hymen*, nous n'en parlerons plus ; il faut seulement démontrer qu'une fille peut avoir conservé sa pudeur dans toute la force du terme, & être assez malheureuse, pour n'en pouvoir donner, par l'effusion du sang, les preuves qu'exige un homme conduit par le préjugé ; & qu'au contraire, une fille qui aura eu les caresses d'un homme, peut encore, par certaines circonstances réunies, satisfaire l'amour-propre d'un mari sur l'existence de la Virginité.

Cette matière a été traitée avec toute l'exactitude que l'on connoît à M. DE BUFFON, dans son *Histoire Naturelle* (*a*), & c'est d'après cet illustre Auteur, que je donnerai les idées que l'on doit avoir sur cet objet.

Il est évident que l'effusion du sang, que l'on regarde comme une preuve réelle de la virginité, ne se rencontre pas dans toutes les circonstances où l'entrée du vagin a pu être relachée ou dilatée naturellement. Ainsi, toutes les filles, quoique non déflorées, ne répandent pas du sang ; d'autres qui le sont en effet, ne laissent pas d'en répandre ; les unes en donnent abondamment & plusieurs fois ; d'autres très-peu, & une seule fois ;

(*a*) Tom. IV. *De la Puberté.*

d'autres point du tout : cela dépend de l'âge, de la santé, de la conformation, & d'un grand nombre d'autres circonstances.

Il arrive dans les parties de l'un & de l'autre sexe, un changement considérable dans le tems de la puberté; celles de l'homme prennent un prompt accroissement : celles de la femme croissent aussi dans le même tems; les nymphes, sur-tout, qui étoient auparavant presqu'insensibles, deviennent plus grosses, plus apparentes; l'écoulement périodique arrive en même tems; & toutes ces parties se trouvant dans un état d'accroissement, & gonflées par l'abondance du sang, elles se tuméfient, elles se serrent mutuellement, & elles s'attachent les unes aux autres, & dans tous les points où elles se touchent. L'orifice du vagin se trouve ainsi plus resserré qu'il ne l'étoit, quoique le vagin ait pris aussi de l'accroissement dans le même tems; la forme de ce rétrecissement doit, comme l'on voit, être fort différente dans les différens sujets, & dans les différens degrés de l'accroissement de ces parties. M. de Buffon fait à ce sujet une remarque qui avoit échappé jusqu'à présent aux Anatomistes; c'est que quelque forme que prenne ce rétrecissement, il n'arrive que dans le tems de la puberté. Les petites filles que j'ai eu occasion de voir disséquer, dit-il, n'avoient rien de semblable; & ayant recueilli les faits sur ce sujet, je puis avancer que quand, avant la puberté, elles ont com-

mercé avec les hommes, il n'y a aucune effusion de sang, pourvu, ajoute cet Auteur, qu'il n'y ait pas une disproportion trop grande, ou des efforts trop brusques.

Au contraire, lorsque les filles sont en pleine puberté, & dans le tems de l'accroissement de ces parties, il y a très-souvent effusion de sang, pour peu qu'on y touche, sur-tout si elles ont de l'embonpoint, & si les règles vont bien; car celles qui sont maigres, ou qui ont des fleurs blanches; n'ont pas cette apparence de virginité; & ce qui prouve évidemment que ce n'est qu'une apparence trompeuse, c'est qu'elle se répéte même plusieurs fois, & après des intervalles de tems assez considérables; une interruption de quelque tems fait renaître cette prétendue virginité, & il est certain qu'une jeune personne, qui, dans les premières approches, aura répandu beaucoup de sang, en répandra encore après une absence, quand même le premier commerce auroit duré plusieurs mois, & qu'il auroit été aussi intime & aussi fréquent qu'on le peut supposer.

Tant que le corps prend de l'accroissement, l'effusion de sang peut se répéter, pourvu qu'il y ait une interruption de commerce assez longue, pour donner le tems aux parties de se réunir, & de reprendre leur premier état. Il est arrivé plus d'une fois, ajoute M. de Buffon, que les filles qui avoient eu plus d'une foiblesse, n'ont pas laissé de donner

ensuite à leur mari cette preuve de leur virginité, sans autre artifice que celui d'avoir renoncé pendant quelque tems à leur commerce illégitime. Quoique nos mœurs aient rendu les femmes trop peu sincères sur cet article, il s'en est trouvé plus d'une qui ont avoué les faits que je viens de rapporter ; il y en a dont la prétendue virginité s'est renouvellée jusqu'à quatre & même cinq fois, dans l'espace de deux ou trois ans.

Ces filles, dont la virginité se renouvelle, ne sont pas en aussi grand nombre que celles à qui la nature a refusé cette espèce de faveur. Pour peu qu'il y ait de dérangement dans la santé, que l'écoulement périodique se montre mal & difficilement, que les parties soient trop humide, il ne se fait aucun rétrecissement, aucun froncement ; ces parties prennent de l'accroissement, mais étant continuellement humectées, elles n'acquièrent pas assez de fermeté pour se réunir, il ne se forme ni caroncules, ni anneau, ni plis ; l'on ne trouve que peu d'obstacles aux premières approches, & elles se font sans aucune effusion de sang *(a)*.

Ne peut-on pas dire aussi que cette preuve infidelle de la virginité dépend très-souvent de la disproportion des organes ? de la manière dont on les emploie ? Un homme a quelquefois tort de soupçonner l'intégrité de

(a) *Histoire Naturelle*, tom. IV.

la femme qu'il approche pour la première fois ; qu'il se rende justice, peut-être trouvera-t-il en lui la raison de l'absence des signes qu'il exige. On a vu, au contraire, des hommes qui étoient favorisés au point de trouver la Virginité par-tout, si l'effusion du sang l'annonçoit toujours. Il y a encore des circonstances qui peuvent en imposer sur l'état d'une fille ; quelques incommodités exigent l'intromission d'un *pessaire*, qui quelquefois est de métal, & alors on ne doit trouver aucun signe de virginité, quoique la fille n'ait rien à se reprocher. D'ailleurs, doit-on confondre la défloration, avec des accidens particuliers, fruit d'une imagination enflammée, & d'un tempérament érotique qui égare une jeune fille qui interroge le plaisir ?

Rien n'est donc plus chimérique, dit M. DE BUFFON, que les préjugés des hommes à cet égard, & rien de plus incertain que ces prétendus signes de virginité du corps. Une jeune personne aura commerce avec un homme avant l'âge de puberté, & pour la première fois, & cependant elle ne donnera aucune marque de cette virginité : ensuite la même personne, après quelque tems d'interruption, lorsqu'elle sera arrivée à la puberté, ne manquera guère, si elle se porte bien, d'avoir tous ces signes, & de répandre du sang dans de nouvelles approches ; elle ne deviendra pucelle qu'après avoir perdu sa virginité ; elle pourra même le devenir plusieurs

fois

fois de ſuite, & aux mêmes conditions. Une autre, au contraire, qui ſera vierge en effet, ne ſera pas pucelle, ou du moins n'en aura pas la moindre apparence. Les hommes devroient donc bien, conclue cet illuſtre Auteur, ſe tranquilliſer ſur tout cela, au lieu de ſe livrer, comme ils le font ſouvent, à des ſoupçons injuſtes, ou à de fauſſes joies, ſelon qu'ils s'imaginent avoir rencontré.

Il réſulte un inconvénient beaucoup plus grand, de la certitude que l'on croit avoir de la virginité ou de la défloration ; c'eſt lorſque les Tribunaux exigent la viſite d'une fille, & qu'elle eſt faite, ou par des matrônes ignorantes, ou par des Chirurgiens auſſi peu ſavans. J'ai vu de ces derniers regarder comme un ſigne irrécuſable de la virginité perdue, la couleur du mamelon ; d'autres ont confiance aux infuſions de quelques plantes, dont ils font boire abondamment à celles dont ils doivent conſtater l'état ; celui-ci prend la meſure du col ; celui là examine les cartilages du nez ; un autre croit découvrir la vérité par le ſon de la voix, la couleur de la peau, l'état des yeux. Réfléchi-t-on, lorſque l'on porte des jugemens auſſi hazardés, qu'il s'agit quelquefois de la vie, ou du moins de l'honneur d'une perſonne ! On trouve dans VENETTE (*a*), un rapport de Matrône, de l'année 1672, concernant la défloration, &

(*a*) Voyez la première Partie, Chap. IV. art. III.

rien ne prouve davantage l'ignorance dans laquelle on laissoit encore les femmes, dont les bévues doivent être de la derniere importance. J'ai sous les yeux un tableau dans lequel on a décrit les parties qui annonçent la virginité ou la défloration, selon qu'elles se trouvent dans tel ou tel état : on peut voir dans VENETTE, le rapport dont j'ai parlé, & qui concerne seulement les parties de la génération; j'exposerai ici les inductions que l'on tiroit autrefois des parties qui n'ont pas une liaison bien sensible avec celles où s'est fait le délit. On verra par cet exposé, combien la saine philosophie a corrigé les abus qu'il y avoit autrefois dans les jugemens contre la virginité (*a*).

(*a*) VENETTE n'a aucune confiance au rapport des trois Matrônes qu'il cite dans son ouvrage, & il a certainement raison. Il seroit facile de détruire les preuves que ces femmes donnent du viol fait à la personne qu'ils avoient visitée. Elles ont trouvé les parties dans un état qui n'est pas ordinaire aux filles vierges; mais cela n'est pas assez pour assurer, après avoir tout *visité au doigt & à l'œil*, *feuillet par feuillet*, *qu'elles y ont trouvé trace de....* Dans le tableau des signes dont j'ai parlé, l'Auteur met au rang de ceux qui annoncent la défloration, l'*os pubis entr'ouvert*; toutes les femmes que l'on visiteroit, se trouveroient pucelles, si on exigeoit un écartement des os pubis, pour constater la perte de la virginité : on sait que cet écartement est très-rare, & qu'on ne peut l'observer que dans quelques accouchemens qui suivent un long & pénible travail. Je ne rapporterai pas les signes de défloration tirés des parties même qui ont souffert, parce qu'on les trouve dans VENETTE & ailleurs, & aussi parce que les denominations de ces parties sont très-différentes de celles que les Anatomistes leur donnent; il faudroit, à chaque instant, expliquer ce que les Matrônes entendent par l'*os besteran*, les *landies*, le *lippion*, les *talerons*, &c.

TABLEAU des signes qui indiquent le pucelage & la défloration.

Indices de pucelage.	Noms des parties d'où sont tirés les indices.	*Indices de défloration.*
Beaux & droits .	*Les yeux.*	Tristes & baissés.
Beau & blanc .	*Le blanc.* . . .	Terni.
Blanc & poli . .	*Le visage* . . .	Marqueté.
Charnu	*Le nez*	Maigre & atténué.
Claire & plaisante.	*La voix*	Fort âpre.
Bon	*L'appétit.* . . .	Mauvais.
Grèle & menu .	*Le col.*	Plus gros.
Médiocre . . .	*Le tetin*	Plus gros.
Blanc	*Le mamelon.* . .	Rouge tanné.
Claire	*L'urine*	Trouble.
Etroit	*Elle coule* . . .	Large.
Poli	*Le poil du pénil.*	Relevé.

Il seroit inutile de s'arrêter à prouver l'absurdité qu'il y auroit à donner toute sa confiance à ces signes : ils ne doivent être d'aucun poids, après ce que l'on a vu plus haut sur l'impossibilité physique de reconnoître toujours l'intégrité ou la défloration d'une fille, même par l'inspection des parties de la génération.

On a néanmoins un préjugé, que quelques hommes instruits ont accrédités, sur la sympatie qui se trouve entre les organes de la génération & ceux de la voix. Je ne nie pas la correspondance qui existe entre ces organes, (on en a d'ailleurs des preuves convain-

cantes) ; mais ce que l'on aſſure touchant la virginité, dont on peut reconnoître l'état par la groſſeur du col, me paroît fort hazardé. C'étoit une coutume des Romains, lorſqu'ils marioient une fille, que ſa nourrice, ou quelqu'autre femme, vint, en préſence de tous les aſſiſtans, lui meſurer, avec un fil, la groſſeur de ſon col : le lendemain matin, après être entrée, avec un certain nombre de parens, dans la chambre de la mariée, elle examinoit ſi le fil étoit encore la meſure du col; & lorſqu'il ſe trouvoit trop court, elle s'écrioit tranſportée de joie; *ma fille eſt devenue femme* (*a*). Charles MUSITAN, Médecin Italien, aſſure avoir fait plus de mille fois l'expérience du fil, & qu'elle ne l'a jamais trompé (*b*). Je crois que cette épreuve peut quelquefois réuſſir, lorſque, à l'imitation des Romains, on prend les meſures du col avant le mariage, & après l'acte qui en eſt la conſommation; mais on ſe tromperoit ſouvent, ſi cette épreuve (telle que l'a décrit MUSITAN), étoit faite ſur toutes les femmes en général qui ſont cenſées vivre dans la privation des plaiſirs. Ne voit-on pas des filles auxquelles il ſurvient un gonflement au col quelques jours avant l'écoulement des règles ?

(*a*) C'eſt de cet uſage que parle CATULLE dans ces deux vers :

Non illam nutrix, orienti luce reviſens,
Heſterno collum poterit circumdare filo,

(*b*) Voyez les *Anecdotes de Médecine*, 2e. édit. Anec. CLXI.

Celles qui ont peu de penchans vers l'amour, reçoivent ces careſſes avec une tranquilité, une indolence, qui ne peut influer ſur les parties du col; il eſt dans ces perſonnes toujours de la même groſſeur, relativement aux autres parties du corps. D'ailleurs, cette augmentation de volume n'eſt ſouvent que momentanée; elle ne dure que très-peu après l'action, il y a même beaucoup d'individus des deux ſexes, qui, par les tranſports qui les agitent, éprouvent ce gonflement, chaque fois qu'ils répétent l'acte vénérien: c'eſt une raiſon pour le modérer, ſi l'on ne veut s'expoſer aux éblouiſſemens, aux vertiges, & quelquefois à une attaque d'apoplexie. Il n'y a donc rien d'aſſuré ſur l'état du col, pour tirer des preuves ſur la virginité, abſente ou préſente.

Quelques perſonnes prétendent avoir acquis, par l'expérience, des lumières aſſez grandes, pour oſer aſſurer la défloration ou la virginité d'une jeune fille, en conſidérant ſeulement ſon extérieur. J'avoue que les jugemens que portent ſi volontiers ces perſonnes, doivent être très-ſouvent mal prononcés, puiſque d'après l'inſpection même des parties, un Anatomiſte auroit quelquefois tort de prononcer. Démocrite étoit, ſi l'on en croit l'hiſtoire, un de ces hommes profonds, mais dont la rencontre n'étoit pas gracieuſe pour pluſieurs femmes; ayant un jour ſalué une fille, il la ſalua le jour ſuivant

comme femme, parce qu'il connoissoit à l'air de son visage, qu'elle avoit consenti, depuis qu'il l'avoit vue, à perdre sa virginité.

Il y avoit à Prague un Religieux qui, par l'odorat, connoissoit les personnes, comme on les connoît par la vue, & qui, par ce moyen, distinguoit sans se tromper, une fille & une femme chaste, d'avec celles qui ne l'étoient pas (a). Je croirai plutôt à la finesse de l'odorat de ce Religieux, qu'aux autres moyens de découvrir la vérité par des signes presque toujours équivoques : mais la Nature ne donne pas à beaucoup d'individus, excepté parmi les animaux, cette finesse d'odorat, qui fait découvrir, par les émanations continuelles des corps, les changemens, les altérations, les petites révolutions qu'ils subissent (b). On trouve aussi dans les *Essais sur Paris*, un exemple assez singulier de la finesse de l'odorat d'un aveugle, qui, par ce moyen, s'apperçut qu'une de ses filles, car il en avoit deux, venoit de laisser prendre à son amant les libertés qui ne sont permises qu'entre mari & femme.

(a) Voyez la *Collection Académique*, &c. tom. IV. pages 330 & 339.

(b) BORRICHIUS a vu chez un grand Seigneur, dix filles qui étoient dans la même maison avec un Singe ; il y en eut une à laquelle cet animal, attiré par je ne sais quelle odeur, dit BORRICHIUS, s'attacha constamment. On rechercha la cause de cette affection, & on reconnut que cette fille étoit celle des dix qui avoit le plus de tempérament. Idem. pag. 330.

Je ne finirai pas ce Chapitre sans faire observer que les Romains, qui avoient, comme on l'a vu, l'idée la plus haute de la virginité, avoient imaginé plusieurs Divinités qui présidoient à la défloration ; ensorte qu'il ne se faisoit point de mariage où il n'y eût des Dieux & des Déesses, qui avoient chacun leur office particulier. Dea Virginensis étoit celle qui commençoit la cérémonie, & dénouoit la ceinture de la nouvelle mariée : elle étoit suivie d'un Dieu, que l'on invoquoit dans le moment que l'Amour marque pour entrer en lice ; c'étoit Deus Subigus. Une troisième Divinité, Dea Prema, prenoit part au bonheur des époux, lorsqu'ils réunissoient leurs efforts pour se le procurer : la dernière Déesse qui présidoit à ces mystères, se nommoit Dea Pertunda ; elle facilitoit aux Amours la carrière de la volupté ; elle y jettoit quelques fleurs dans le moment critique où la douleur interrompt le plaisir.

CHAPITRE VI.

De la Liqueur Séminale, & du Flux Périodique.

Plusieurs Philosophes parmi les anciens ont cru que non seulement les germes des animaux étoient contenus dans la semence du mâle, mais encore que le sang menstruel

de la femme étoit absolument nécessaire pour la fécondité. La semence & la matière des règles étoient donc regardées autrefois comme les sources de la génération, & par conséquent de la multiplication de l'espèce; aussi les anciens Philosophes avoient-ils plus d'avantages que les modernes, pour expliquer la reproduction de l'homme. Il est, disoient-ils, contenu tout entier dans la semence du mâle : la femelle le reçoit dans la matrice, & là, il se developpe, au moyen du sang menstruel. Ceux qui parloient ainsi, ne réfléchissoient pas sur la difficulté qu'il y avoit de concilier les mauvaises qualités qu'ils supposoient au sang des règles, avec la fonction qu'ils lui accordoient de développer & de nourrir le fœtus. Les nouvelles observations ont fait reconnoître le peu de rapport qu'il y a, entre l'enfant dans la matrice & l'écoulement périodique de la mère, du moins pour la formation du fœtus; car nous verrons par la suite, combien cet écoulement peut influer accidentellement sur la génération. A l'égard de l'embrion contenu dans la semence, les modernes se sont partagés : les uns prétendent que cette liqueur contient en effet l'homme en abrégé, & dont les toutes parties placées exactement n'attendent qu'une circonstance favorable pour se développer; les autres assurent que les parties de l'animal se trouvent dans le fluide séminal, sans adhérence, sans ordre, & qu'elles ne se rassem-

blent que dans la matrice : ceux qui ſuivent le ſyſtême des œufs, n'accordent au fluide ſéminal, qu'une faculté pénétrante, active, capable de féconder l'œuf, en donnant la vie à l'embrion qui y eſt contenu.

Ces différens ſyſtêmes, que je n'expoſerai pas ici, ne doivent leur origine qu'à l'obſcurité qui regne ſur l'*eſſence abſolue* de la liqueur ſéminale. Ce fluide contient-il l'homme en entier? N'y remarque-t-on que différentes parties de l'animal? Des millions d'animacules y vivent-ils avant que la liqueur ſoit injectée dans la matrice? Ces queſtions & tant d'autres agitées tous les jours, réſolues par les Auteurs de différens ſyſtêmes, chacun à leur avantage particulier, jettent de plus en plus des nuages & du doute ſur un objet que de grands hommes ont regardé comme impénétrable.

Le père de la Médecine, HIPPOCRATE, a conſidéré la ſemence comme venant de toutes les parties du corps, mais ſur-tout de la tête. La ſemence de l'homme vient, dit-il, de toutes les humeurs de ſon corps; elle en eſt la partie la plus importante. Ce qui le prouve, c'eſt la foibleſſe qu'éprouvent ceux qui en perdent par l'union charnelle. Il y a des veines & des nerfs qui de toutes les parties du corps vont ſe rendre aux parties génitales; quand celles-ci ſe trouvent remplies & échauffées, elles éprouvent un prurit qui ſe communiçant dans tout le corps,

y porte une impression de chaleur, & de plaisir ; les humeurs entrent dans une espece de fermentation qui en sépare ce qu'il y a de plus précieux & de plus balsamique, & cette partie ainsi séparée du reste, est portée par la moëlle de l'épine aux organes génitaux (*a*). GALIEN adopte le sentiment d'HIPPOCRATE. Cette humeur, dit-il, n'est que la partie la plus subtile de toutes les autres ; elle a ses veines & ses nerfs qui la portent de tout le corps aux testicules (*b*). ARISTOTE l'appelle *l'excrément du dernier aliment*, qui a la faculté de produire des corps semblables à celui qui l'a produit. PYTHAGORE dit que c'est *la fleur du sang le plus pur* ; PLATON, un écoulement, un effusion *de la moëlle spinale* ; EPICURE, *une parcelle de l'ame & du corps* ; ALCMÆON la regardoit *comme une portion du cerveau* (*c*), & un Médecin célèbre de nos jours a adopté ce systême, qu'il a amplifié de manière que la semence est, selon lui, l'assemblage d'une infinité de petits cerveaux (*d*).

Il est aisé de s'appercevoir, malgré quelques différences dans les sentimens que j'ai exposé sur la semence, que ce fluide a toujours été regardé comme très-précieux. On

---

(*a*) HIPP. *De genitura.*

(*b*) *L'Onanisme.* Art. II. Sect. VI.

(*c*) *Ibidem.* Voyez aussi DULAURENT, liv. VIII. Chap. 2.

(*d*) *Mémoires sur divers sujets de Médecine*, par M. le CAMUS. On verra au chapitre suivant, le précis du systême de cet auteur sur la génération.

convient aujourd'hui qu'il est séparé du sang, après que ce sang a été préparé dans les vaisseaux très-déliés qui le présentent aux glandes que nous avons vu dans les testicules (*a*).

Les Physiciens, qui ne considèrent la liqueur prolifique, que par ce qu'elle présente à l'œil sans les secours du microscope, la regardent comme une humeur blanche composé de deux fluides; ensorte qu'ils distinguent la semence en deux parties, l'une prolifique, l'autre non prolifique : la seconde sert de véhicule à la première, elle est filtrée par les prostates, & les glandes de l'urethre, tandis que la premiere, la seule qui, à la rigueur puisse être nommée semence, est l'humeur contenue dans les vésicules séminales. Cette dernière, tel systême que l'on admette sur la génération, est absolument nécessaire pour la reproduction, & son véhicule ne sert qu'à la rendre plus fluide, à lubréfier le canal de l'urethre, & à le défendre contre l'acrimonie des sels contenus dans l'urine.

Cette humeur des prostates est peut-être la seule liqueur que les femmes répandent dans l'union des sexes, ou lorsqu'elles employent des moyens illicites pour appaiser un tempérament irrité. Mais, dira-t-on, l'épanchement de cette liqueur, peut-il seul

(*a*) Voyez le Chapitre IV.

faire goûter le plaisir? Eh! qui peut affirmer le contraire! J'ai déja exposé ce que je pensois sur la cause des sensations voluptueuses dans les femmes (*a*); & on peut y ajouter l'expression, la sortie de l'humeur des prostates dans certains sujets. A quelques gradations de plus, de moins, le plaisir est *un* dans tous les hommes, au lieu que chez les femmes c'est un *protée*, qui varie peut-être dans chaque individu (*b*). Comment expliquer la cause du plaisir dans celles dont dont les organes *n'expriment* rien, quoique ces femmes avouent les extases que la volupté leur procure? Ce n'est dans ce cas qu'une sensation excitée par la titillation du clitoris. Comment expliquer le plaisir de celles qui ne le savourent qu'en distillant à peine..... L'humeur des prostates doit être la cause de cette émotion voluptueuse; c'est peut-être encore à elle que les malheureux Eunuques, privés des organes qui préparent la liqueur séminale, doivent cette légère sensation du plaisir qu'ils reçoivent, du moins à ce qu'assurent plusieurs personnes. Enfin, lorsque la débauche prévenant la Nature, les jeunes gens irritent des organes dont les fonctions ne sont point encore établies, ce

(*a*) Voyez le chap. III.

(*b*) Je ne parle ici que des femmes qui connoissent le plaisir; on a vu ailleurs, qu'il en étoit un grand nombre dans lequel le tempérament étoit rebelle à l'Amour, & qui, avec la meilleure volonté du monde, ne reçoivent aucune sensation, tandis qu'elles en procurent de si voluptueuses!

n'eſt que l'humeur des protaſtes qui fournit à la brutalité de leurs paſſions ; &, lorſque les hommes fatigués par les jouiſſances exceſſives, veulent encore ſacrifier à la volupté dans l'âge où le plaiſir fuit, s'ils en ſaiſiſſent encore queques teintes, ils ne les doivent qu'à cette humeur, en ſuppoſant qu'elle puiſſe agir & redonner le ſentiment à des fibres ſouvent trop affoiblis pour reſſentir la plus légère impreſſion (*a*).

La partie de la ſemence vraiment prolifique, celle qui dans l'union des ſexes eſt exprimée des veſicules ſéminales, vue au microſcope, préſente, comme je l'ai dit plus haut, des phénomenes qui varient ſelon le ſyſtême du Philoſophe qui conſidère cette liqueur. Nous devons préſenter rapidement quelques-uns de ces phénomènes, ſur-tout ceux accrédités par les noms impoſans de ceux qui les ont obſervés. On verra que chaque découverte a fait bâtir une nouvelle hypotèſe ; & après en avoir examiné quelques-unes, on ſera peut-être forcé de les abandonner, en demandant *qu'eſt-ce que la ſemence ?*

(*a*) Les hommes aiguillonnés dans le plaiſir par une vanité mal entendue, devroient ſavoir qu'il y a des bornes pour le phyſique de l'Amour, & que lorſque le tempérament ſe refuſe, je ne dis pas aux deſirs, mais aux efforts multipliés, ce n'eſt plus que l'humeur des proſtates qui fournit dans la jouiſſance ; & comment ces hommes qui forcent la Nature, ne s'en appercevroient-ils pas, à la tiédeur, à l'indolence même du plaiſir qu'ils pourſuivent !

HARTSOEKER s'avisa d'examiner au microscope la liqueur séminale, qui n'est pas d'ordinaire, dit M. de MAUPERTUIS, l'objet des yeux attentifs & tranquilles (*a*). Mais quel spectacle merveilleux, lorsqu'il y découvrit des animaux vivans! Une goutte étoit un Océan où nageoit une multitude innombrable de petits poissons dans mille directions différentes..... On ne put guère s'empêcher de penser que ces animaux découverts dans la liqueur du mâle étoient ceux qui devoient un jour le reproduire; & la fécondité, en suivant cette découverte, est due toute entiere aux hommes. LEUWENOEK, dans ses merveilleuses observations, a trouvé que ces animacules sont si petits & en si grand nombre; que 3,000,000,000, n'égalent pas un grain de sable : bien plus, ce célèbre Physicien a vu le mâle & la femelle! Ces animaux ont une queue, & sont d'une figure assez semblables à celle de la grenouille, lorsqu'en naissant, elle est encore sous la forme de *têtard*. On le voit d'abord dans un grand mouvement, mais il se ralentit bientôt; & la liqueur dans laquelle ils nagent se refroidissant, ou s'évaporant, ils périssent. Dans ces petits êtres vus par d'habiles Physiciens dans la liqueur séminale, on a cru voir l'homme sous une enveloppe qui lui donnoit la forme d'un ver. HARTSOEKER

(*a*) *Vénus physique*. Chap. IV.

a dit, que l'homme couvert d'un voile membraneux, étoit caché dans la tête du ver, & que la queue répondoit au nombril. HOFFMAN a cru pendant quelque tems, que non-feulement la liqueur prolifique du mâle contenoit des animalcules fous la figure de vers, mais encore que cette liqueur contenoit des globules ou des œufs tranfparens, dont chacun feroit comme l'auberge de deux vers (*a*).

On voit qu'en recevant les obfervations de ces hommes célèbres comme infaillibles, le myftère de la génération commence à s'éclaircir, fur-tout pour ceux qui fe contentent des hypothèfes qui flattent l'imagination, fans trop s'attacher à en découvrir les impoffibilités.

On a vu des animaux vivans dans la liqueur féminale; rien de plus fimple que d'imaginer que ce font en petit, les individus de toutes les efpeces. Il falloit à ces animalcules un lieu où ils puffent croître & parvenir à une certaine grandeur; la femence injectée dans la matrice remplit cette condition. Mais tous les naturaliftes ne s'accordent pas entr'eux, même fur l'exiftence de ces animalcules, de ces vers fpermatiques. Un obfervateur affure que les animaux exiftent réellement dans la femence; qu'on les découvre fans peine avec le microfcope;

(*a*) *Dictionnaire d'Anatomie*, &c. Art. GÉNÉRATION. *L'art de faire des garçons*, &c. &c.

mais c'eſt, dit-il, lorſque la ſemence eſt corrompue ; ce qui arrive en très-peu de tems (*a*). HARTSOEKER, mit au microſcope la liqueur prolifique d'une multitude d'animaux vivans, & y découvrit toujours les mêmes phénomenes. On chercha, ſelon l'Auteur de la *Vénus phyſique*, dans le ſang & dans toutes les autres liqueurs du corps, quelque choſe de ſemblable ; mais on n'y découvrit rien, quel'e que fût la force du microſcope : toujours des mers déſertes, dans leſquelles on n'appercevoit pas le moindre ſigne de vie. Cependant, VATISNERY, HEISTER & d'autres obſervateurs, prétendent que l'on trouve des animaux de cette eſpèce dans preſque toutes les liqueurs : le premier en a vu dans le ſang de bœuf infecté : HOFFMAN prétend en avoir découvert dans le ſang le plus ſain : BONO en a trouvé dans la liqueur proſtatique des femmes, & il aſſure qu'il na pu en voir dans le coq & autres animaux, où certainement ces animalcules doivent être en nombre prodigieux (*b*). VERRHEYEN a prétendu que ce que l'on regardoit comme des vers ſpermatiques, n'étoit que des bulles d'air. Pluſieurs Phyſiciens ont obſervé que ces animalcules ne paroiſſent pas encore dans les enfans, & que dans les vieillards ils ſont en très-petits nombres & extrêmement lan-

(*a*) *Dictionnaire de Médecine*, Art. GÉNÉRATION.
(*b*) *Dictionnaire d'Anatomie*, &c. Art. GÉNÉRATION.

goureux ; qu'on les trouve également foibles & languissans dans l'état de maladie. Comment concilier ces observations avec celles qui semblent démontrer que la corruption est nécessaire pour le développement de ces animalcules ? Comment concevoir que ces petits êtres puissent vivre dans le fluide séminale d'un homme attaqué d'une gonorrhée, ainsi que l'a observé LEUWENHOEK ?

Cet habile Physicien, par le nombre de ses observations, a peut-être jetté plus d'incertitude sur l'essence du fluide séminal, qu'il y en avoit avant qu'il les eut faites. Les animalcules qu'il a vu, vivent dans la partie du fluide la moins épaisse, du moins ceux qui se trouvent dans celle-ci lui ont paru dans un état d'immobilité ; mais en dédommagement il y a découvert un si grand nombre de vaisseaux différens, qu'il ne doute pas qu'elle ne contienne tous les nerfs, les artères, & les veines du fœtus. Je suis persuadé, dit ce Naturaliste, dans une lettre au Vicomte BROUKER, d'en avoir vu plus dans une seule goutte de semence, qu'il ne s'en présente en un jour, à un Anatomiste, dans la dissection d'un cadavre ; ce qui me fait croire, continue-il, qu'il n'y a dans le corps d'un homme formé, aucun vaisseau qui ne se trouve dans la semence bien constituée (*a*).

(*a*) *Transactions philosophiques*, année 1678, N.° 142.

J'ai dit plus haut à quel nombre prodigieux LEUWENHOEK fait monter la somme des animalcules que contient une seule goutte de liqueur séminale ; comment l'imagination peut elle se prêter ensuite à cette quantité innombrable de vaisseaux qui nagent dans cette goutte de liqueur, & qui doivent se placer selon l'ordre de l'économie animale, lorsque le fœtus est dans la matrice! Mais ce qui doit le plus révolter la raison, c'est la disproportion étrange qui se trouve entre le nombre de ces petits êtres contenus dans une goutte de fluide séminal, & celui des individus qui parviennent au jour. Richesse immense! s'écrie M. de MAUPERTUIS, fécondité sans borne de la Nature, n'êtes-vous pas ici une prodigalité ? & ne peut-on pas vous reprocher trop d'appareil & de dépense ? De cette multitude prodigieuse de petits animaux qui nâgent dans la liqueur séminale, un seul parvient à l'humanité : rarement la femme la plus féconde met deux enfans au jour, presque jamais trois. Et quoique les femelles des autres animaux en portent un plus grand nombre, ce nombre n'est presque rien en comparaison de la multitude des animaux qui nageoient dans la liqueur que le mâle a répandue.

M. DE MAUPERTUIS, après avoir ainsi apostrophé la Nature, s'efforce de la justifier ; mais les raisons qu'il donne de cette prodigalité de la Nature, n'ont pas paru justes à

plusieurs Savans : nous en parlerons plus bas.

Ces observations & beaucoup d'autres que j'aurois pu y ajouter, ne sont pas favorables à l'hypothèse des animalcules de la semence, puisqu'il est aisé d'appercevoir le peu d'accord qui régne entre les hommes qui ont embrassé cette hypothèse. Les contradictions jettent l'incertitude sur l'existence de ces animalcules, ainsi que sur leur nature ; on en peut juger par la différence des descriptions que les observateurs en donnent, & qui sont consignées dans les actes des plus célèbres Académies de l'Europe.

On embarrasse beaucoup les partisans des animalcules en leur demandant quelle est l'origine de cette multitude infinie d'êtres animés ; s'ils se forment dans nous ? quel principe primitif désignera-t-on pour cela ? Sont-ils existans dans le monde, & entrent-ils avec l'air ou les alimens, dans les parties qui nous composent ? Mais pourquoi, dans ce cas, ne vont-ils pas tout de suite se loger dans les œufs de toutes les femmes, & produire un grand nombre de conceptions virginales ? D'ailleurs ont-ils seuls la prérogative de vivre depuis la création du monde ? Et si l'on dit qu'ils se reproduisent, pour ensuite périr, comment expliquer cette génération entr'eux ? Enfin les suppose t-on immortels & fixés à un certain nombre ? Mais il s'ensuivra alors que les hommes seroient fixés à la consommation du nombre de ces

animalcules; ce qui répugne. D'un autre côté, en suppofant avec des Phyficiens, que le petit ver qui nâge dans la liqueur féminale, contient une infinité de générations de père en père, il faut lui accorder, & c'eft ce que d'habiles Phyficiens ont fait; il faut lui accorder, dis-je, fa liqueur féminale, dans laquelle nâgent des animaux d'autant plus petits quelui, qu il eft plus petit que le père dont il eft forti: & il en eft ainfi de chacun de ceux-là jufqu'à l'infini; de manière qu'en fuivant ce fyftême, ADAM auroit contenu tous les hommes qui ont paru fur la terre, & tous ceux qui doivent encore l'habiter...... Voilà le fyftême qu'a fait naître l'idée de l'*infini*, fans que fes partifans fe foient trop embarraffés à examiner, fi en matière de phyfique on peut admettre ce mot dans toute fa force.

Lorfque les anciens avoient à expliquer un fait dont ils ignoroient la caufe, ils avoient recours aux *facultés*, & réfolvoient par ce moyen les queftions les plus délicates. Que l'on demande aux anciens Philofophes comment s'opéroit la génération? Par une *faculté génératrice*, répondroient-ils, & chacun étoit fatisfait de cette folution, ou du moins on feignoit de l'être. Il en eft à peu-près de même des réponfes que font les partifans du fyftême des animaux fpermatiques, aux difficultés qu'on leur propofe. Comment un être peut-il produire fon femblable? On répond, c'eft qu'il étoit tout produit, & que

dans le premier homme la réproduction des hommes étoit faite.

Le premier homme, ou si l'on veut la premiere femme, car on n'est pas d'accord sur ce point essentiel, contenoit donc les germes de tous les hommes à naître; mais ces germes se développent successivement, & en supposant que le monde fût éternel, (supposition que l'on peut faire pour embarrasser les Physiciens) les partisans de la préexistence des germes répondront en disant, qu'Adam ou Eve contenoient dans leurs réservoirs séminaux, non-seulement tous les hommes qui ont parus, & paroîtront, mais encore tous ceux qui ont pu & qui pourroient paroître; il n'y a pas même un jeune homme, ou une jeune fille, dont on ne puisse dire la même chose; car je suppose dans l'Univers autant de *mondes* qu'il y a de couples d'individus des deux sexes en état de multiplier l'espèce; si on les place dans chacun de ces mondes, il résultera, abstraction faite des accidens fortuits, des générations immenses, qui toutes étoient contenues dans les vésicules séminales du premier homme, ou dans les ovaires de la premiere femme, dès l'instant de leur création. Si je suppose toutes ces générations éternelles, il faut nécessairement que l'on suppose aussi, non pas un *infini-créé*, mais une *infinité d'infinis-créés*, *actuellement existans*. Or l'infini créé répugne (*a*).

(*a*) On peut voir dans le IIIe. volume de l'*Histoire Natu-*

Je ſais qu'en ſuivant l'idée qu'attachent au mot infini, les partiſans des germes préexiſtans, la tête tourneroit au Géometre qui voudroit énoncer les ſommes des êtres dont l'exiſtence future eſt poſſible ; mais les bornes qui arrêtent les calculs n'arrêtent pas mon imagination : je quitte la plume faute de pouvoir exprimer, & néanmoins je découvre encore une carrière immenſe à parcourir, qui me laiſſe toujours l'idée d'un nombre effrayant à la vérité, mais qui n'eſt pas l'infini.

M. DE BUFFON, par un calcul très-ſimple, prouve qu'une graine d'orme, qui ne peſe pas la centième partie d'une once, aura produit, au bout de cent ans, un arbre dont le volume ſera de dix toiſes cubes, mais qu'à la dixieme année cet arbre aura rapporté un millier de graines, qui étant toutes ſemées produiront un millier d'arbres, &c. qu'enfin dans l'eſpace de cent cinquante ans, le globe

---

relle. (Chap. II.), les grandes idées de M. DE BUFFON, ſur le mot *infini*, relativement à la réproduction. Cet illuſtre Auteur prouve que l'idée de l'*infini* ne peut venir que de l'idée du *fini*. C'eſt ici, dit-il, un infini de ſucceſſion, un infini géométrique : chaque individu eſt une unité, pluſieurs individus font un nombre fini, & l'eſpèce eſt le nombre infini. Ainſi de la même façon que l'on peut démontrer que l'infini géométrique n'exiſte point, on s'aſſurera que le progrès, ou le développement à l'infini n'exiſte point non plus ; que ce n'eſt qu'une idée d'abſtraction, un retranchement à l'idée du fini, auquel on ôte les limites qui doivent néceſſairement terminer toute grandeur ; & que par conſéquent on doit rejetter de la philoſophie toute opinion qui conduit néceſſairement à l'idée de l'exiſtence actuelle de l'infini géométrique ou arithmétique.

terrestre tout entier pourroit être converti en une matiere *organique*, analogue à la graine qui aura été déposée cent cinquante ans avant. Cet habile Naturaliste paroît persuadé aussi, que si pendant trente ans on faisoit éclore tous les germes de toutes les poules, & qu'on eût soin de faire éclore de même tous ceux qui viendroient, sans détruire aucun de ces animaux, au bout de ce temps il y en auroit assez pour couvrir la surface entiere de la terre, en les mettant tous près les uns des autres (*a*).

Quoique la reproduction paroisse & doive être la même, je veux dire s'opérer de la même manière dans tous les êtres animés, & que par conséquent, l'exposé des calculs ci-dessus puisse guider à peu près sur le produit de la multiplication de l'espèce humaine, je n'omettrai pas, afin de ne rien laisser en arrière, ce que M. Joulain, Ingénieur, Géographe du Roi, vient de donner au Public, dans des vues étrangeres à mon objet, mais qui peuvent servir à démontrer combien il faudroit peu réfléchir pour admettre les germes préexistans. M. Joulain ayant calculé le nombre d'hommes qui ont paru sur la terre depuis la création, jusqu'en 1749, (& ces calculs ne sont pas poussés jusqu'à l'exagération) démontrent clairement que si ces hommes étoient tous rassemblés, il fau-

(*a*) *Hist. Nat.* Tom. III. chap. II.

droit pour les contenir, un monde qui eût plus de deux mille cent quatre-vingt-dix-sept millions de pieds quarrés, chaque homme n'occupa-t-il qu'un pied quarré (*a*).

Ces calculs, appliqués à l'hypothèse des animaux spermatiques, ne la présentent pas sous un jour favorable, sur tout si l'on observe la prodigalité de la Nature pour l'entretien de l'espece humaine. J'ai dit plus haut combien d'animalcules les Physiciens ont observé dans une goutte de liqueur séminale.... Quelle disproportion étonnante, entre ces animaux & le nombre des individus qui parviennent à la lumière! M. DE MAUPERTUIS répond à ceux qui font un crime à la Nature de cette profusion, en disant combien de milliers de glands tombent d'un chêne, se dessèchent ou pourrissent, pour un très petit nombre qui germera & produira un arbre! mais ne voit-on pas, conti-

(*a*) M. JOULAIN démontre qu'il est né pendant 5749 ans, 16, 650, 726, 757, 180, 102, 200, 524, 792 hommes. En comparant la solidité de notre globe avec ce nombre d'hommes nés, il faudroit que notre globe fût plus de 336 fois plus gros, pour être égal à la masse des hommes qui ont paru sur sa surface, quand même un homme n'occuperoit en solidité qu'un pied cubique. Au reste, si quelques personnes mal intentionnées, vouloient tirer de ces calculs des conséquences dangereuses, & contraires à ce que nous enseigne l'Ecriture au sujet de la résurrection universelle, elles n'auroient qu'à jetter les yeux sur la lettre de M JOULAIN, on y trouve des réflexions capables de tranquilliser les âmes les plus scrupuleuses sur tout ce qui peut attaquer le mystère de la résurrection. Cette lettre est insérée dans le *Journal Encyclopédique*, 1 Septembre 1770.

nue-

nue-t-il, par-là même, que ce grand nombre de glands n'étoit pas inutile, puisque si celui qui a germé n'y eût pas été, il n'y auroit eu aucune production nouvelle, aucune génération (*a*).

Cette réponse de M. DE MAUPERTUIS, qui paroît satisfaisante d'abord, ne l'est plus dès que l'on veut approfondir la reproduction des êtres en général, & la destination du nombre prodigieux de germes qui paroissent sortir des premiers êtres créés.

Si tous les animaux ne sont pas destinés à se manger les uns les autres, (il y a des especes qui ne peuvent le faire) il falloit donc nécessairement qu'ils trouvassent sur la terre des alimens qui pussent soutenir leur existence, & il n'y a que les végétaux qui doivent y fournir. Trois mille glands sont tombés d'un chêne : il en auroit donné même davantage, si quantité d'insectes n'en avoient arrêté la maturité, ou pour se nourrir ou pour y déposer leurs œufs. Des quadrupèdes ont trouvé leur subsistance dans une partie des glands répandus sur la terre ; des insectes en ont attaqué une partie, & ont occasionné la pourriture de quelques-uns ; le reste doit germer ; mais une partie sera en-

(*a*) *Vénus physique*, chap. IV. M. LA METTRIE rétorque ce raisonnement de M. DE MAUPERTUIS, en disant que pour produire un chêne, tous les glands qui ont pourri étoient tout-à-fait inutiles, & qu'il suffisoit du seul qui a germé.

core la proie des animaux, non - ſeulement après la germination, mais encore lorſque de jeunes plantes s'éleverent du ſein de la terre....... Voilà ſans doute beaucoup de germes détruits; mais qui ne ſent pas que cette deſtruction étoit néceſſaire pour la conſervation de certains animaux! Donc, l'abondance des germes dans le regne végétal, entroit néceſſairement dans l'ordre que la Nature a donné pour ſoutenir l'exiſtence des êtres animés.

La multiplication des inſectes eſt prodigieuſe par la même raiſon; mais rien n'approche de la fécondité des poiſſons. LEUWENHOECK penſe que la laite d'une ſeule morue renferme plus d'animaux ſpermatiques, qu'il n'y a d'hommes ſur la terre en même-tems (*a*). Il eſt vrai que la plus grande partie des germes des poiſſons ne devant parvenir à la vie, cette prodigalité de la Nature eut été en pure perte, ſi ces germes n'euſſent

(*a*) Il réſulte des calculs de LEUWENHOECK, qu'en ſuppoſant qu'il y eut treize milliarts, trois cens quatre-vingt millions d'hommes exiſtans ſur la ſurface de la terre, ce qui n'eſt nullement vraiſemblable, il s'eſt trouvé dans la laite d'une morue, un nombre d'animaux dix fois plus grand que celui des hommes, puiſqu'il eſt de cent cinquante milliarts. Voyez les *Tranſactions philoſophiques*, ann. 1679, n. 1. Ce n'eſt qu'en admettant les animaux ſpermatiques, que la fécondité des poiſſons eſt portée à ce nombre prodigieux; en ſuivant le ſyſtême des *Ovariſtes*, cette fécondité eſt encore étonnante (puiſqu'une morue contient neuf millions trois cens quarante-quatre mille œufs), mais elle n'approche pas, à beaucoup près, de cette multiplication obſervée par LEUWENHOECK.

été destinés pour la nourriture de beaucoup d'espèces d'animaux qui les recherchent avec tant d'ardeur. Les graines, les fruits, les œufs, qui ne servent pas directement à la reproduction, ont donc un autre usage : ils sont l'aliment des animaux ; au lieu que cette foule immense de vers spermatiques qui périssent à l'exception d'un seul, deviennent d'une inutilité parfaite.

Il falloit ce grand nombre d'animaux spermatiques, répondent les partisans du systême, pour être sûr qu'il y en auroit un qui viendroit à bien. Eh quoi ! la Nature sacrifieroit un nombre effrayant d'êtres, des milliarts de petits hommes, pour en produire un ! & cette multitude innombrable, dont chacun des individus peut prétendre à la lumiere seroit anéantie parce qu'un seul doit réussir ! Cette proscription générale, ou peu s'en faut, des êtres créés, répand un deuil universel sur l'espèce humaine ; le peu d'hommes épars sur la terre n'est rien à mes yeux, en comparaison de tous ceux qui sont anéantis à chaque instant. Le monde visible n'est qu'un atôme, si on le place à côté de celui qui n'est soumis qu'à l'imagination ; enfin il faudroit, selon les *Séministes*, chercher les merveilles de la Nature dans un *monde* inconnu, & qui offriroit, à certains égards, plus de sujets d'admiration que le monde dont nous faisons partie.

La Nature vouloit assurer la reproduction !

Ne pouvoit-elle le faire qu'en créant cette quantité effrayante de germes devenus inutiles ? .... Mais il le falloit..... Qui vous a dit cela ? Eh bien, malgré ces précautions, rien de moins certain que parmi ces milliards de petits hommes il en viendra un à la lumiere. Si un homme uſe intérieurement d'un peu de térébenthine, ſa poſtérité *préſente*, (que l'on me permette cette expreſſion) eſt anéantie ; le ſpectacle d'une deſtruction générale s'offre à celui qui, armé d'un microſcope, conſidere le fluide ſéminal (*a*). Il y a plus, une goutte d'eau de pluie jettée ſur ce fluide, a produit le même effet. (*b*) A quoi donc aboutiroient les ſages précautions de la Nature pour la conſervation des eſpèces, ſi leur deſtruction dépendoit de certaines circonſtances qui peuvent ſe rencontrer à chaque inſtant. Tous les êtres *organiſés*, le ſont & pour la ſanté & pour la maladie. Un arbre ſain, contient originairement une multitude de fibres, qui ne ſont appellées au développement que dans certaines circonſtances purement accidentelles : ces fibres fourniſſent à la réunion des plaies qui peuvent être faites à l'arbre ; tous les germes d'une plante ſont deſtinés ; à la réproduction, la preuve en eſt facile .... Croira-t-on que la Nature ait privé les végétaux ? Croi-

(*a*) Voyez les *Tranſactions Philoſophiques*, ann. 1678, n. 142.
(*b*) Idem.

ra-t-on qu'elle n'a pas donné les mêmes ressources aux individus du régne animal ? Que dans un régne tout doive vivre, tout doive être utile, tandis que dans l'autre ce n'est qu'une destruction générale, à laquelle seulement quelques individus échappent pour conserver l'espèce ? Accorde-t-on aux animaux le même privilége qu'aux végétaux ? Il faut, au même instant, abandonner les animaux spermatiques, & reconnoître que la simplicité des moyens qu'emploie la Nature dans ses opérations, ne peut s'accorder avec la plûpart de nos hypothèses.

Celle qui me flatteroit le plus, seroit la *dissémination*; elle nous présente au moins l'Univers, comme un vaste magasin, où l'Auteur de la Nature auroit déposé, dès-l'instant de la création, les germes innombrables de tout ce qui existe & doit exister. Ces germes répandus dans les élémens indissolubles, *immortels*, donnent une plus grande idée de l'Univers, que celle que nous offre la destruction innombrable & continuelle, l'anéantissement *absolu* des êtres organisés.

En admettant cette hypothèse, & l'appliquant au sujet dont il est ici question, ne peut-on pas dire que, portés dans les vésicules séminales de l'homme, ou si l'on veut dans les ovaires de la femme, les germes, qui contiennent des *touts* organiques, y sont le principe de la génération du fœtus ? La liqueur prolifique contiendra donc plus ou

moins de ces germes; leur nombre ne m'effraie point, parce que ceux qui seront superflus, ne pouvant être anéantis, rentreront dans la masse des germes sans aucune altération. Ce qui peut rebuter l'imagination, est que le nombre des germes répandus dans la Nature paroît fixé, puisqu'on les suppose tous créés au même instant que l'Univers. Ce nombre sera immense, prodigieux; chaque germe, si l'on veut, en contiendra une certaine quantité d'autres; mais en supposant le monde éternel (supposition contraire à la foi), il faudra nécessairement qu'un jour il ne se trouve plus de nouveaux germes à développer, & cette idée me choque (*a*).

Le systême de M. DE BUFFON n'a pas cet inconvénient (*b*). Il existe une matière organique, animée, universellement répandue dans toutes les substances animales ou végétales, qui sert également à leur nutrition, à leur développement & à leur réproduction. J'ai dit, en parlant de la puberté, comment les alimens se changeoient en matière nutri-

---

(*a*) Lorsque l'on donnera sur cet objet, un systême contre lequel on ne pourra faire raisonnablement aucune objection, je ne serai pas aussi difficile, & j'admettrai tout ce que l'on voudra, relativement à la destruction totale des êtres matériels. Mais tandis que les Physiciens essaient des hypothèses dans lesquelles les probabilités qui s'y trouvent sont amenées par une suite de conséquences forcées, & d'invraisemblances, il est permis, ce me semble, d'exiger d'eux que leur hypothèse puisse répondre à tout.

(*b*) Voyez les tom. III. & IV. de l'*Histoire Naturelle.*

tive, & que le superflu de l'accroissement parvenu dans les réservoirs séminaux, s'y perfectionnoit, & y devenoit le principe de la génération. En suivant M. DE BUFFON, « il » n'y a point de germes préexistans, point de » germes contenus à l'infini les uns dans les » autres; mais il y a une matière organique, » toujours active, toujours prête à se *mouler*, » à s'assimiler & à produire des êtres semblables à ceux qui la reçoivent: les espèces » d'animaux ne peuvent jamais s'épuiser d'elles-mêmes; tant qu'il subsistera des individus, l'espèce sera toujours toute neuve; » elle l'est autant aujourd'hui, qu'elle l'étoit il » y a trois mille ans; toutes subsisteront d'elles-mêmes, tant qu'elles ne seront pas » anéantie par la volonté du Créateur (*a*) ».

En adoptant ce systême, il faut considérer la semence comme un composé de mollécules, qui ne peuvent rien former tant qu'elles sont engagées les unes près des autres; mais qui, dans la matrice, où elles sont déposées par l'animal, se dégagent, se placent par une force inconnue, & dont l'arrangement & la réunion combinée, produisent un être organisé.

Mais il y a des objections à faire contre ce systême ingénieux. Je laisse celles à l'aide desquelles des Physiciens ont attaqué brusquement l'édifice, en niant qu'il pût y avoir

(*a*) *Hist. Nat.* Tom. IV. pag. 150.

dans la Nature une force quelconque, capable d'arranger cette immenſe quantité de globules mouvans, pour en faire un tout auſſi parfait que l'eſt un animal; en niant la poſſibilité des *moules intérieurs*, qui doivent *mouler* en petit, des particules *organiques*, ſuppoſées *inaltérables*, &c. On a formé des objections plus ſolides en oppoſant le ſyſtême de la génération par les œufs, à celui des molécules organiques; en eſſayant de démontrer, ainſi que l'ont fait des ſavans Naturaliſtes, que la liqueur prétendue ſéminale de la femme, n'eſt point prolifique, puiſqu'elles peuvent concevoir ſans aucune effuſion de leur part, de quelque liqueur que ce ſoit.

On peut encore dire avec M. DE REAUMUR, qui a fait des obſervations microſcopiques ſur les infuſions dans leſquelles on a découvert des globules mouvans, des molécules organiques; que ces globules ne ſont point des particules organiques, dont la réunion puiſſe former un tout; mais bien de véritables animaux, qui ſont dés ordres de générations ſemblables qui ſe ſuccédent. En effet, les animalcules qui vivent dans des fluides ſi différens entre eux, ne peuvent-ils pas faire croire qu'il en exiſte également dans la liqueur prolifique, & que les animalcules, qui multiplient dans cette liqueur comme dans toutes les autres où l'on en découvre, ſont abſolument étrangers à ſon eſſence principale, & à ſes fonctions.

Que conclure de ces différentes idées sur la nature de l'humeur prolifique ? Que cet objet est encore couvert de la plus profonde obscurité. Nous avons vu la semence remplie d'animaux spermatiques ; nous avons vu ceux-ci éclipsés par les molécules organiques ; ces derniers à leur tour ont été regardés comme des animalcules qui n'ont aucun rapport avec la production de l'animal dans lequel ils vivent..... Mais qui a vu tout cela ? Des hommes qui ont pu se tromper. Nous sommes peut-être placés à une trop grande distance de ces petits objets, pour pouvoir les découvrir ; & l'homme est peut-être plus capable de décrire les corps immenses qui roullent dans les Cieux, que le germe auquel il doit son existence.

« Pourvus d'instrumens aussi imparfaits » que le sont encore nos microscopes, comment atteindrions-nous à quelque chose de » précis sur ce sujet ? L'erreur peut se glisser » ici par bien des endroits : les sentiers de la » vérité ne sont pas nombreux. Des mouvemens plus ou moins forts, plus ou » moins variés, ou plus ou moins soutenus » du fluide où ces globules, *ces animaux* » *spermatiques* nagent ; une évaporation plus » ou moins abondante, ou moins accélérée » de ce fluide ; une décomposition plus ou » moins prompte, plus ou moins graduelle » des particules ; un air plus ou moins » pur, plus ou moins actif ; une illu-

» ſion d'optique, plus ou moins difficile » à reconnoître ou à prévenir ; que ſais-je » encore : un fluide très-actif, qui pénétreroit » la matière ſéminale, ou celle de l'infuſion, » & dont les mouvemens ſeroient repréſen- » tés par ceux des *globules* ; tout cela pour- » roit nous ſéduire & nous faire prendre l'ap- » parence pour la réalité (*a*) ».

Voilà juſqu'où vont nos connoiſſances ſur la nature du fluide ſéminal : nous ſavons qu'il eſt abſolument néceſſaire pour que la génération puiſſe avoir lieu ; mais nous ignorons abſolument, ſi nous voulons parler de bonne foi, comment il agit dans la matrice pour coopérer à la production ou au développement de l'*embryon.*

A l'égard de la manière dont il agit lorſqu'il eſt encore renfermé dans les réſervoirs ſéminaux, preſque tous les êtres vivans en reſſentent les impreſſions. C'eſt dans le chatouillement, dans l'irritation que produit cette liqueur ſur les organes qui la renferment, qu'il faut chercher la cauſe que rapproche dans certains tems le mâle & la femelle, parmi toutes les eſpeces. Cette liqueur trop long-tems retenue, produit la fureur chez tous les animaux, & on a vu au Chapitre qui traite *de la puberté*, ce que cette retention eſt capable de produire dans certains hommes trop favoriſé de la Nature pour leur état.

(*a*) *Conſideration ſur les corps organiſés*, &c. par M. BONET, tom. prem. chap. VIII.

Il eſt donc ordinaire à tous les hommes de ſentir l'influence de la liqueur ſéminale à l'époque de la puberté; mais il eſt très-rare de voir certains individus reſſentir, lorſque le terme où les forces commencent à décliner eſt arrivé, les impreſſions vives d'un fluide qui ne trouble guères les hommes, que dans l'âge où la jeuneſſe & la ſanté les portent aux plaiſirs. J'ai parlé ailleurs d'un vieillard luxurieux, dont les exploits ſeroient incroyables s'ils n'étoient bien atteſtés (*a*). Un homme de robe de diſtinction, du Puy-en-Vellay, parvenu à ſa ſoixante-quinzieme année, ſe maria par un principe de conſcience, ne pouvant plus réſiſter à l'éruption tardive, mais violente d'un tempérament qui l'excitoit à l'Amour (*b*). Un Armurier de Mont fauçon, âgé de 80 ans, reprit tout-à-coup des forces qu'il croyoit perdues pour toujours; il ſe remaria & eut de très beaux enfans (*c*). Parmi les exemples d'hommes favoriſés dans leur vieilleſſe des plaiſirs de la jouiſſance, il n'y en a certainement pas de plus ſurprenant que l'hiſtoire du célèbre Anglois Thomas PARR. Tout le monde ſait que ce payſan de *Shropshire* mourut à l'âge de 152 ans & 9 mois; ce que bien des

(*a*) Chapitre III. *De l'influence du Mariage ſur la ſanté.*

(*b*) Cette Obſervation, communiquée par M. BECON Médecin au Puy-en-Vellay, ſe trouve dans les *Mémoires de Trévoux*, Novembre 1708.

(*c*) Idem.

personnes ignorent, c'est qu'à cent-vingt ans, ayant épousé une veuve, les organes spermatiques fournirent encore à cet homme extraordinaire, les moyens de savourer la volupté, & de la faire partager à sa femme : celle-ci affirma après la mort de son mari, qu'il n'y avoit que douze ans que le commerce du mariage étoit interrompu entre eux.... Quel athlète ! (*a*).

Dans tous les temps, il s'est trouvé quelques hommes en qui la Nature a prolongé l'usage du physique de l'Amour. Valere Maxime rapporte que Massanissa, Roi de Numidie, engendra Methynnate après quatre-vingt-six ans. Un autre Historien beaucoup plus moderne, a écrit que Vladislas Roi de Pologne, fit deux garçons à l'âge de quatre-vingt-dix ans; & Felix Platerus dit que son grand-père étoit âgé de cent ans, quand il cessa d'être père (*b*).

(*a*) Voyez la *Collection académique;* tome II. Les *Transactions philosophiques*, année 1668. Parr étoit un pauvre Paysan, qui ne vécut pendant presque toute sa vie, que de vieux fromage, de lait, de pain, de petite biere, & de petit lait. Cet homme fut capable jusqu'à la cent trentième année, de faire tous les ouvrages d'un laboureur, & même de battre le bled. Il mourut à Londres le 16 Décembre 1635, chez le Comte d'Arimidel. On attribue sa mort (car il auroit pu vivre encore plus long-tems, à en juger par l'état dans lequel se trouvèrent tous les viscères à l'ouverture du cadavre), au changement d'air, au régime peu exact qu'il suivit dans une maison opulente, & à l'abondance des vins de toute espèce qu'on lui laissoit boire, après avoir été accoutumé à une vie sobre & frugale.

(*b*) *Anecdotes de Médecine*, tom. 2. *Tableau de l'Amour conjugal*, prem. part. chap. III. art. VI.

L'Histoire de l'Académie des Sciences fait mention d'un homme du Diocèse de Séez, âgé de quatre-vingt-quatorze ans, qui épousa une femme grosse de lui, & qui en avoit quatre vingt-trois : elle accoucha à terme d'un garçon (*a*). Cet exemple est plus frappant; car les femmes, pour engendrer, ont un tems plus limité que les hommes (*b*).

Du Flux Menstruel.

On nomme ainsi un écoulement de sang par le conduit de la pudeur, qui vient périodiquement de 20 en 20, de 25 en 25, de 30 en 30 jours, plus ou moins. On a nommé ce flux, *mois*, *règles*, *ordinaires*, à cause de son période, *purgation de la femme*, parce que toute l'habitude de son corps est purgée par ce moyen de la superfluité du sang. On nomme aussi cet écoulement *fleurs*, à cause qu'à l'exemple des arbres qui ne portent point de fruit s'ils ne sont précédés de fleurs, la femme, pour l'ordinaire, car

(*a*) Cette observation fut envoyée à l'Académie par M. l'Evêque de Séez. Voyez les Mémoires pour l'année 1710.

(*b*) J'aurois pu ajouter à ces observations plusieurs autres, si je n'eusse craint de rappeller des fables qui révoltent la raison. On lit dans l'*Hist. des Indes* de MAFFÉE, que quand ACUNA entra dans la Ville de *Diou*, on lui présenta un vieillard âgé de 335 ans, avec son fils qui en avoit 90. Il avoit changé trois fois de barbe, & étoit rajeuni autant de fois; enfin, il mourut âgé de 400 ans. Le Missionnaire JACINTE, parmi le récit des circonstances singulières de la vie de cet homme, dit qu'il professa trois Religions; il a été premièrement cent ans Payen, trois cens ans Mahométan, & des Religieux le baptisèrent sur la fin de ses jours.

on verra qu'il ſe trouve des exceptions, ne conçoit pas avant d'avoir été réglée.

Il faudroit faire un volume, ſi on vouloit rapporter les ſentimens différens des Médecins ſur la cauſe de cet écoulement : ce ſeroit même le ſujet d'une queſtion intéreſſante : ſavoir ſi ce flux eſt dans la Nature ou non ? Ceux qui prétendent que l'oiſiveté, la bonne chère ſuffiſent pour faire éclore les fleurs, peuvent ſoutenir qu'elles ne ſont pas dans la Nature, tandis que ceux qui les croient eſſentielles à l'accroiſſement du fœtus, verroient l'eſpèce humaine s'anéantir, ſi les femmes ceſſoient d'être réglées.

En laiſſant le ſentiment de ceux qui admettent pour cauſe des menſtrues un ferment particulier qui gonfle & déchire les vaiſſeaux ; en laiſſant encore celui qui donne à ce ſang ſuperflu, une âcreté pénétrante & maligne, capable de chercher à ſe faire jour ; en laiſſant, dis-je, ces ſentimens, nous ne ſerons pas forcés pour en admettre un autre à faire intervenir l'influence de la lune ſur les femmes. On convient aujourd'hui aſſez généralement que le ſang qu'elles perdent tous les mois, eſt un ſang ſurabondant, le même qui circule dans les vaiſſeaux, & que cette évacuation n'a d'autre cauſe que la *pléthore* générale, & ſur-tout particulière (*a*).

(*a*) Ce ſentiment, qui a été celui de GALIEN, fut développé par M. FREIND, & ſuivi par les plus célèbres Phy-

Cette pléthore générale précéde l'écoulement, & elle augmente même pendant ce tems. C'eſt une plénitude de vaiſſeaux qui ſe trouvent dilatés par l'effort que fait le ſang contre leurs parois : on s'en apperçoit aiſément au gonflement des mamelles, à la rougeur, à l'abattement des yeux, &c. La plénitude doit être plus conſidérable dans les vaiſſeaux de la matrice, parce qu'ils offrent moins de réſiſtance, ce qu'il ſeroit bien facile de démontrer (*a*) : de-là naît donc cette plénitude particulière, augmentée par la lenteur avec laquelle les veines renvoyent le ſang qu'elles ont reçu des artères.

Le ſang des régles eſt naturel, vermeil, & n'a point cette malignité que lui ont prêté certains Naturaliſtes. C'eſt à tort que les anciens ont écrit que les femmes, dans le tems de cet écoulement, font mourir par leur toucher une vigne qui pouſſe; qu'elles rendent un arbre ſtérile ; qu'elles font aigrir le vin, & rouiller le fer & l'acier, qu'elles

---

ſiologiſtes, tels que BOERHAAVE, STHAL, DUVERNEY, SENAC, &c.

(*a*) Les vaiſſeaux dont il s'agit étant fort tendus, fort ſuperficiels, ils doivent aiſément ſe dilater & céder à l'effort du ſang; d'ailleurs cet effort augmente dans la matrice, parce que les vaiſſeaux qui y vont ont plus de longueur & de diamètre que ceux des autres parties ; parce que les veines qui doivent répandre le ſang des artères, faiſant des contours prodigieux, le chemin que le ſang doit parcourir eſt très-long, & la réſiſtance eſt conſidérable de la part des vaiſſeaux qui doivent ſoulager la matrice de la trop grande quantité de ſang qu'elle reçoit

procurent de fauſſes couches à une femme groſſes ; qu'elles en rendent une autre ſtérile ; qu'elles font enrager un chien, rendent un homme fou, &c. (*a*). Ce ſang, comme je l'ai dit, ne différe en rien du ſang veineux, & il n'a aucune mauvaiſe qualité, ſi la femme qui le rend eſt ſaine ; car dans le cas contraire, il doit avoir quelqu'influence ſur les objets extérieurs, ainſi que ſur les autres excrétions, lorſqu'elles ſe font dans un corps infecté de quelque maladie.

On a été partagé ſur les vaiſſeaux qui fourniſſent ce ſang. Les uns ont dit qu'il venoit des vaiſſeaux de la matrice ; d'autres ont ſoutenus qu'il venoit du vagin. Il y auroit de l'abſurdité à admettre excluſivement l'une ou l'autre de ces deux opinions. Dans l'état naturel, le ſang ſort des vaiſſeaux de la matrice ; mais quelquefois auſſi il vient des vaiſſeaux du vagin ; & c'eſt par ce moyen que l'on explique comment une femme enceinte peut être réglée ; car alors le ſang reflue de la matrice dans les parties voiſines & s'y fait un paſſage.

Il y a plus : les obſtacles qui s'oppoſent à ce que le ſang puiſſe ſortir par les voies ordinaires,

(*a*) PARACELSE, dont les extravagances déshonorent la ſcience qu'il poſſédoit ; PARACELSE regardoit le ſang menſtruel comme le plus puiſſant des poiſons ; il aſſure que le diable en produit les araignées, les puces, les chenilles & tous les autres inſectes, dont l'air & la terre ſont peuplés. *Cet enthouſiaſte*, dit M. JAMES, *qui ne manquoit pas d'imagination, & qui avoit perdu par accident dans ſa plus tendre jeuneſſe, toutes les marques de* virilité, *n'échappoit aucune occaſion de décrier un ſexe, qui lui rappelloit continuellement ſon état, auquel il ne pouvoit procurer de* plaiſir, *& dont il ne pouvoit en recevoir.*

ordinaires, l'oblige de refluer vers les parties où il trouve plus de la facilité à s'échapper, & ces parties sont quelquefois très-éloignés de celles où doit se faire l'excrétion des régles. Les observations de Médecine présentent plusieurs faits qui constatent cette assertion. Une femme grosse de son troisième enfant, eut un écoulement périodique de sang par le jarret gauche, (*a*) Une autre étoit réglée par la bouche (*b*). Le flux menstruel se fit un passage par les oreilles, à une personne dans laquelle il étoit supprimé (*c*). Dans un autre sujet il prit son cours par les mamelles, & un bouton situé à la joue (*d*). Enfin on a vu des femmes qui étoient réglées par le bout des doigts. On conçoit aisément que cette surabondance de fluide ne pouvant se faire un passage par les voies ordinaires, elle se jette ailleurs & y force les vaisseaux.

D'après ce qui a été dit en parlant des changemens qui s'opèrent à l'âge de puberté, il est facile de rendre raison de l'éruption du flux menstruel à cette époque. Les organes se fortifient, résistent davantage à l'impul-

(*a*) *Ephémérides de l'Académie des Curieux de la Nature.* Année 1670. Obs. 96.

(*b*) Voyez *le Journal de Médecine*, Novembre 1757.

(*c*) *Dictionnaire de Médecine*, &c. art. MENSES. FORESTUS, RODERICUS A CASTRO, VANDER WIEL, & beaucoup d'autres Auteurs, nous ont laissé des observations semblables.

(*d*) *Journal de Médecine.* Janvier 1759.

sion des sucs qui fournissent à l'accroissement, dont une partie est alors surabondante, & fournit la matière des régles. Rien ne prouve plus sensiblement l'effort que fait la Nature, dans ces momens critiques, que les difficultés, les mal-aises, les maladies quelquefois si dangereuses qu'éprouvent les jeunes filles, lorsque le terme qui marque cet écoulement approche.

Les alimens, le climat, les passions doivent accélérer le moment de l'éruption des régles. Dans les climats les plus chauds de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, la plupart des filles ont à dix & même à neuf ans, l'écoulement périodique; il est moins abondant que dans les pays froids, parce que dans ces derniers, la transpiration étant moins abondante, la matière en doit nécessairement refluer sur les autres excrétons. Mais selon l'Auteur de l'*Histoire Naturelle*, il y a sur cela plus de diversité d'individu à individu, que de peuple à peuple; car dans le même climat & dans la même nation, il y a des femmes qui tous les quinze jours sont sujettes au retour de cette évacuation, & d'autres qui ont jusqu'à cinq & six semaines d'intervalle (*a*). Les femmes qui mangent plus que les autres & qui ne font point d'exercices, ont des menstrues plus abondantes. Ainsi, c'est assez mal à propos qu'on

(*a*) *Histoire Naturelle*, Tom. IV. *de la Puberté.*

a voulu fixer la quantité de sang que doit fournir cette évacuation pour que la femme jouisse d'une bonne santé. Cette quantité varie dans chaque individu. HIPPOCRATE l'avoit estimé à neuf onces ; on l'a réduit à trois onces en Angleterre ; on croit qu'elle peut aller de quatorze à seize onces en Espagne, qu'elle est d'environ six en Hollande, & beaucoup moindre en Allemagne ; ce qui se contredit beaucoup ; mais il faut avouer, que les indices que l'on peut avoir sur ce fait, sont fort incertains : ce qu'il y a de sûr, c'est que cette quantité varie beaucoup dans les différens sujets & dans les différentes circonstances ; on pourroit peut être aller depuis une ou deux onces, jusqu'à une livre & plus. Les Groënlandoises ne sont point sujettes à ce flux ; c'est du moins ce qu'assurent les voyageurs : on en dit autant des femmes du Brésil.

La durée de l'écoulement est de trois, quatre ou cinq jours, dans la plupart des femmes, & de six, sept & même huit dans dans quelques-unes ; ce qui varie encore beaucoup par l'influence du climat, les alimens & les mœurs. On a dit que cet écoulement se faisoit pendant long-tems en Angleterre, quatre en Hollande ainsi qu'en France, & beaucoup plus longtems en Allemagne ; ce qui ne s'accorde pas non plus avec la quantité de sang que l'on a évaluée pour les femmes de chacune de ces Nations.

On a regardé auſſi, comme une preuve du bon état de la ſanté, l'abondance de la matière qui cauſe l'écoulement périodique, & ce n'eſt pas certainement le ſentiment des Médécins inſtruits. Cette abondance provient quelquefois de l'abus des choſes *non-naturelles*, ſur-tout de l'oiſiveté & de la bonne chère : or, je demande ſi ce ſont les perſonnes gourmandes & oiſives qui ſe portent le mieux ? Elles ſont cependant réglées plus abondamment que les autres, & les femmes pléthoriques le ſont ſouvent deux fois en trente jours. En Perſe, où la luxure & l'oiſiveté règnent parmi les femmes, les fleurs paroiſſent deux & même trois fois durant l'eſpace de trente jours. Sans aller chercher des exemples éloignés, n'obſerve-t-on pas que chez-nous, les régles ſont d'autant plus abondantes, & leur écoulement d'autant plus long, chez quelques perſonnes, que celles-ci font moins d'exercice ? Les hommes mêmes, qui mènent une vie trop ſédentaire, ne ſont-ils pas plus expoſés aux hémorrhoides que ceux qui font beaucoup d'exercice ?

Il y a plus : l'abondance des régles influe peut être davantage qu'on imagine, ſur la multiplication de l'eſpece. Je crois que la régularité de l'écoulement périodique facilite la conception, & qu'il eſt des femmes qui ne conçoivent pas, à moins qu'elles ne ſoient approchées immédiatement aprés la

ceſſation du flux menſtruel. Mais combien d'autres ne peuvent parvenir à être mère, parce que la génération eſt interrompue par la préſence d'un ſang qui veut forcer les vaiſſeaux, avant que le fœtus puiſſe réſiſter à cette impulſion? Il eſt démontré que, ſurtout dans les premiers tems de la groſſeſſe, les femmes reſſentent, à l'époque où elles doivent être réglées, certaines ſenſations, quelquefois douloureuſes, qui annoncent les efforts que fait un fluide qui cherche à ſe dégager de la maſſe des humeurs. Suppoſons ce fluide aſſez abondant pour forcer les vaiſſeaux qui le contiennent, il en réſultera une hémorragie aſſez conſidérable, un écoulement capable d'occaſionner l'*avortement.* Quel eſt le Praticien qui, dans le cours de ſa vie, n'a pas vu certaines femmes devenir enceinte ſix, huit fois, & quelquefois davantage, ſans que ces femmes aient pu jouir de la ſatisfaction de donner un homme à l'Etat. J'ai vu, dit M. TISSOT, une femme qui s'eſt bleſſée douze fois à trois mois, ſans avoir jamais pu paſſer ce terme (*a*).

Ces accidens ſont plus rares à la campagne que dans les villes, parce qu'en général, les femmes qui habitent les campagnes, faiſant

(*a*) *Eſſai ſur les Maladies des gens du monde.* Art. VII. Une premiere fauſſe couche en entraine ſouvent une ſeconde, & celle-ci une troiſieme, car les pertes affoibliſſant les femmes, il eſt aſſez rare que la fibre puiſſe reprendre le ton qu'elle avoit auparavant, & la moindre incommodité, le plus léger accident, ſuffit alors pour cauſer une fauſſe couche.

beaucoup plus d'exercice que les citadines; elles ont moins d'humeurs ſuperflues; elles ſont réglées moins abondamment; le ſang qui doit fluer n'eſt pas en aſſez grande quantité pour occaſionner dans les premiers termes de la groſſeſſe, les malheurs dont on ne voit que trop d'exemples à la ville. La trop grande quantité de ſang menſtruel détruit donc chaque année un nombre conſidérable de germes tous développés & dont l'anéantiſſement eſt une pure perte pour la Nature. Que l'on ajoute encore à cela les conceptions rendues impoſſibles par la même raiſon; je veux dire, par la difficulté que la liqueur ſéminale trouve à pénétrer juſqu'au lieu marqué pour la génération, à cauſe du peu de reſſort qu'ont des parties preſque toujours abreuvées d'humeurs; & l'on conviendra que les régles exceſſives doivent influer avec force ſur la population.

Il faut encore ajouter à l'abondance des régles, leur irrégularité, pour concevoir tout le ravage qu'elles peuvent faire. Quelques femmes oiſives ſont ſujettes à de tres-fréquens retards, ſans cauſes apparentes; ſouvent la ſuppréſſion eſt de deux ou trois mois; quelquefois il y a de la régularité dans le tems des retours, mais une diminution ſenſible dans la quantité; & ces différences dans les mêmes individus conduiſent à la langueur, à l'abattement, au maux de tête & aux obſtructions. Combien de femmes chez

lesquelles des coliques effrayantes, des convulsions horribles, précèdent chaque mois l'apparition des régles ! Ces coliques appellés par M. Tissot, *coliques menstruelles*, sont placés par cet habile Médecin, parmi les maladies des femmes de la Ville, & c'en est assez pour indiquer ce qui les produit, & ce qui peut y remédier.

A la campagne, où la Nature conserve encore des droits, on ne retrouve que rarement les accidens qui précèdent ou accompagnent l'écoulement périodique. Les pâles couleurs est ce qu'on y observe le plus fréquemment dans de jeunes filles, chez lesquelles cet écoulement a de la peine à s'établir. Des filles de dix-huit & même vingt ans, ne sont pas encore parfaitement réglées; mais lorsqu'une fois elles y sont parvenues, (& l'exercice auquel elles se livrent est si propre à les y amener !) elles se maintiennent dans un état vigoureux, le période se fixe, & rarement il se dérange ; à moins que quelque accident imprévu ne cause du désordre dans l'économie animale.

Aussi les habitans de la campagne, malgré certaines circonstances qui doivent nécessairement influer sur leur génération, sont-ils ceux des hommes qui fournissent le plus de membres à l'Etat ; & la régularité du flux menstruel dans les campagnardes y opère beaucoup. Une femme oisive, pléthorique, n'est pas toujours en état de par-

tager les douceurs de l'Amour, lorſque le deſir aiguillonne ſon mari; & dans le court intervale que lui laiſſe l'écoulement périodique, il peut arriver que les mêmes diſpoſitions ne reprennent pas à l'homme, ou qu'un nouvel écoulement viennent détruire toutes les eſpérances qu'il avoit conçues. A l'égard des femmes chez leſquels le flux ſe fait irrégulièrement, & qui ſont ſujettes à des ſuppreſſions, que peuvent cauſer auſſi l'indolence & le peu de reſſort de vaiſſeaux, je demande ſi on peut raiſonnablement aſſurer, même après la conception, qu'elles auront le bonheur d'être mères...... Etre mère! ce nom eſt ſi doux! Il porte avec lui une ſenſation ſi délicieuſe, que je ne comprends pas comment une femme qui le déſire ardemment ne raſſemble pas tout ce qui peut le lui procurer. Il s'en trouve qui ne croiroient pas trop acheter ce titre glorieux par le ſacrifice de leur fortune; mais ici s'agit-il de l'opulence? Tout eſt égal dans la Nature: les mines du Pérou n'ont aucune influence ſur elle. L'or peut ſervir l'ambition, mais rend-il heureux? La Nature a voulu que les germes du bonheur fuſſent dans nous-mêmes, & c'eſt-là que l'homme doit les chercher. Elle a fait plus; malgré les écarts qui nous éloignent d'elles à chaque inſtant, & qui devroient nous mériter ſon indifférence, elle a voulu encore que nous puiſſions retrouver dans ſon ſein des moyens

ſalutaires de nous rapprocher de notre état primitif..... Que la femme ſtérile accidentellement, n'offre pas à la Nature des ſacrifices nuls à ſes yeux; qu'elle mérite d'être mère en annonçant qu'elle veut l'être; que l'activité donne du reſſort à toutes les parties de ſon individu; qu'un régime ſain répare les déſordres cauſés par l'intempérance; que le flambeau de la Nature les éclaire, & ſoit ſubſtitué à ces lumières qui brillent dans les ténèbres en inſultant l'ordre ſuprême établie par la Nature. Les repas de nos ancêtres étoient ſimples comme eux; ils conſacroient au repos les heures que le ſoleil n'éclairoit pas.... Quels hommes étoit-ce! Quelles femmes avoient-ils pour compagnes! Connoiſſoit-on ces maladies modernes, ces vapeurs, ces ſuppreſſions, cette *foibleſſe* d'exiſtence.... L'ancien *Chevalier* François, après une campagne fatiguante, étoit reçu par *ſa Dame*, qui d'une main recevoit ſes armes peſantes, & de l'autre le preſſoit contre ſon eſtomac. Leurs enfans eſſuyoient la lance redoutable avec laquelle leur père avoit combattu : ces armes ſont aujourd'hui dans de vieux arſenaux, & l'homme vigoureux de nos jours les regarde avec étonnement.

L'éruption des régles eſt aſſez généralement regardée comme néceſſaire pour annoncer la puberté. J'ai fait voir au Chapitre qui a cet âge pour objet, que le flux menſ-

truel la prévient quelquefois, puiſque des filles auroient annoncé la puberté preſque en naiſſant, ſi ce flux n'en étoit dans certain cas un ſigne équivoque. Je ne rapporterai pas ici les obſervations que j'ai indiqué ailleurs (*a*). Je dois combattre un préjugé dont quelques perſonnes ſont trop prévenues : elles aſſurent en comparant les femmes aux végétaux, que les premières ſont incapables d'uſer du mariage ſi elles ne ſont réglées, que du moins la conception n'aura pas lieu dans ces individus; parce que ſemblables aux arbres, les femmes ne peuvent porter des fruits qu'après avoir montré des fleurs. Cette prévention peut être déſavantageuſe à une jeune fille très-propre au mariage, & dont l'aptitude à cet état eſt quelquefois la cauſe de ce retard. Elle peut encore être déſavantageuſe à des époux, qui s'imaginant de ne point trouver dans leur femme le ſigne qui annonce la capacité requiſe pour la conception, négligeroient de s'en occuper, & ſe chagrineroient ſur un mal qui n'en eſt pas toujours un.

Il arrive quelquefois, dit M. de BUFFON, que la conception devance les ſignes de la Puberté; il y a beaucoup de femmes qui ſont devenues mères avant que d'avoir eu la moindre marque de l'écoulement naturel à leur ſexe : il y en a même quelques-unes

(*a*) Voyez le chap. VI.

qui, sans être jamais sujettes à cet écoulement périodique, ne laissent pas d'engendrer. Ceci prouve bien clairement que le sang des menstrues n'est qu'une matière accessoire à la génération ; qu'elle peut être suppléée.... On sait aussi que la cessation des règles, qui arrive ordinairement à quarante ou cinquante ans, ne met pas toutes les femmes hors d'état de concevoir ; il y en a qui ont conçu à soixante ans, à soixante & dix ans, & même dans un âge plus avancé. On regardera si l'on veut ces exemples, quoiqu'assez fréquens, comme des exceptions à la régle ; mais ces exceptions suffisent pour faire voir que la matière des menstrues n'est pas essentiel à la génération (*a*).

On observe tous les jours des filles assez âgées pour devoir être nubiles, en qui l'éruption du sang menstruel ne s'est pas encore faite ; mais on remarque aussi que le mariage donne à ces individus ce qui leur manque pour être capable de concevoir. Et quand après les approches de l'homme, l'écoulement du sang menstruel ne surviendroit pas, il seroit absurde d'en prendre aucun chagrin, puisque la femme a pu concevoir sans cet écoulement. *Fabrice* HILDAN parle d'une femme de quarante ans, qui n'avoit jamais été réglée, ni avant, ni après son mariage, & qui avoit cependant eu sept enfans, qui tous

(*a*) *Histoire Naturelle*, tom. IV. *de la Puberté.*

ont jouis de la meilleure ſanté (*a*). La femme d'un meûnier, âgée de vingt-quatre ans, lorſque M. ROESLER donna l'obervation dont elle eſt le ſujet, après huit années de mariage, n'avoit pas eu juſqu'alors la maladie de ſon ſexe, que pendant ſes groſſeſſes ; de ſorte qu'elle étoit aſſurée d'être enceinte lorſque ſes régles paroiſſoient (*b*).

Des obſervations nombreuſes affirment que l'écoulement périodique peut ſe prolonger juſque dans l'extrême vieilleſſe, & même reparoître après une interruption de beaucoup d'années. M. DE LA METTRIE a vu à *Saint-Malo*, une Religieuſe âgée de ſoixante ans, & qui étoit encore réglée. On trouve dans le *Journal de Médecine* (*c*) l'obſervation ſingulière d'une femme qui ceſſa d'être réglée à 45 ans, & chez laquelle l'écoulement périodique reparut dans la ſoixante-douzième année, par une peur qu'eut cette femme. Elle étoit encore très-bien réglée à 75 ans. Une femme de condition dans le Vellay, eut l'écoulement de ſon ſexe dans ſa centième année, après cinquante ans de ſuppreſſion, de même que dans la fleur de ſa jeuneſſe (*d*).

(*a*) *Ephémérides d'Allemagne*, ann. 1675 & 1676. RONDELET fait l'hiſtoire d'une femme de Montauban, qui accoucha douze fois, & JOUBERT celle d'une autre qui eut dix-huit enfans, ſans que ces femmes euſſent jamais été réglées.

(*b*) *Ephémérides d'Allemagne*, année 1672.

(*c*) Tom. XVI. pag. 153.

(*d*) *Mémoires de Trévoux*, Novembre 1708. Madame la Marquiſe de S.. V... qui fait le ſujet de cette obſervation

On sait que le dérangement des règles & leur suppression, outre les coups qu'ils portent à la population, occasionnent aux femmes un si grand nombre de maladies, & de caractères si différens, que d'habiles Médecins sont embarrassés sur les moyens de les combattre : ils le sont d'autant plus, que la variété des symptômes qui se présentent ne permettent pas toujours d'en reconnoître la cause véritable. Ces maladies sont aussi d'autant plus funestes, qu'il faut peu de chose pour diminuer ou supprimer les régles dans une femme délicate & sensible. La crainte, la colère, la frayeur, un air épais & lourd, les alimens qui échauffent ou irritent, l'eau à la glace, l'usage des acides, la vie sédentaire & oisive, sont autant d'agens qui peuvent causer la suppression; & il est facile de décider quelles femmes doivent y être les plus exposées (*a*).

continua encore à être réglée jusques dans sa cent quatrieme année. Ce fait contredit ce qu'avance M. DE LA METTRIE, que l'apparition des regles dans un âge aussi avancé, annonce une prompte mort.

(*a*) Je ne contredis pas ce que j'ai dit plus haut. Les femmes oisives, par la raison qu'elles perdent plus de sang menstruel que les autres, & que les intervalles entre les régles sont moins considérables, deviennent aussi plus exposées aux accidens que causent une suppression subite. Elles sont par leur foiblesse susceptibles des plus légères impressions : j'ai vu une de ces femmes obligée de garder le lit à chaque retour du flux menstruel; s'exposoit-elle aux impressions de l'atmosphère? la suppression de l'écoulement excitoit un gonflement à la poitrine, une oppression qui ne cédoit qu'aux saignées, & aux remédes employés pour rétablir le cours ordinaire de la Nature.

Il s'offre ici naturellement une queſtion intéreſſante : ſavoir, *ſi, par les loix de la Nature, les hommes ſont ſujets aux mêmes évacuations périodiques que les femmes ?* SANCTORIUS affirme cette évacuation, & d'autres Médecins ſoutiennent le contraire. Cette queſtion fut propoſée à Paris aux Ecoles de Médecine en 1764, par M. DE LA POTERIE, qui conclut affirmativement. Ce Médecin, après avoir défini les évacuations périodiques, & avoir décrit les principaux ſymptômes qui annoncent cet événement chez une jeune fille, évacuation qu'il convient être beaucoup plus ſenſible chez les femmes que chez les hommes, il prétend que ceux-ci, à cette différence & à la qualité des ſymptômes près, éprouvent également tous les mois une évacuation critique, dont il cite une infinité d'exemples : entr'autres il rapporte ceux d'un marchand de Leyde, qui, ſelon FREIND, avoit tous les mois une évacuation par les hémorroïdes; d'un Irlandois, par le bout du petit doigt; de différens ſujets par les ports, ou par le vomiſſement, ou par divers couloirs. BOERHAAVE a obſervé que certains maux de tête périodiques ne reconnoiſſoient pas d'autres cauſes.

Si on ſe rappelle que l'écoulement périodique a pour cauſe première la plénitude, on conviendra que chez les hommes plétorique & oiſifs, il doit ſe faire une ſe-

crétion plus ou moins considérable de l'humeur superflue ; & que sa suppression doit causer des accidens, qui pour plusieurs raisons seront moins graves que chez les femmes.

On a vu quelques hommes avoir le flux menstruel d'une maniere bien marquée. *Zacutus* LUSITANUS nous en a laissé une observation très-singuliere ; c'est celle d'un homme privé de barbe, & qui tous les mois éprouvoit durant quatre ou cinq jours une hémorragie assez considérable, par une partie point du tout faite pour donner passage au sang; & s'il arrivoit que cet écoulement se fît avec quelques difficultés, des ressentimens de colique, un mal de reins, une pesanteur extraordinaire, l'avertissoient de recourir à une saignée du pied, qui rappellant ce cours étrange, dissipoit tous les accidens (*a*). Un Berger étoit positivement dans le même cas, à cela près, qu'il approchoit davantage de la nature du sexe, par un sein aussi beau, aussi bien formé que celui d'une fille de vingt ans : il n'étoit pas le seul de sa famille qui offrît un écoulement aussi singulier; son père & quinze freres participoient tous à ce merveilleux phénomène (*b*). Il doit être très-rare, parce que chez les hommes le sang circule plus librement que chez les femmes; ayant

[*a*] *Anecdotes de Médecine*, tom. II. Anecdote CXXXIII.
[*b*] *Journal de Médecine*, tom. V. pag. 280.

le baſſin plus étroit, & par conſéquent peu de vaiſſeaux artériels qui s'y diſtribuent, la plénitude dans cette cavité n'eſt pas ordinairement conſidérable. S'il y a néanmoins trop de ſang, il gonfle, diſtant la veine *hémorrhoïdale* interne & forme cette tumeur, connue ſous le nom d'*hémorrhoïdes*, par laquelle des hommes perdent chaque mois un ſang épais & ſurabondant.

Cette eſpèce d'hémorrhoïde tient lieu du flux menſtruel aux hommes qui ont les vaiſſeaux moux & foibles, le ſang épais, le tempérament lâche, ſpongieux & gras; qui font bonne chere, & mènent une vie trop ſédentaire : ils doivent ſe garder de mettre aucun obſtacle à cet écoulement par lequel la Nature ſe débarraſſe d'un ſang inutile qui pourroit cauſer de grands ravages. Les anciens ont appellé cet évacuation le *flux d'or*, & ce n'eſt pas ſans raiſon, pour les avantages qu'il procure, lorſqu'il n'eſt pas la ſuite de quelque obſtruction du foie, de la rate, &c.

On trouve dans les *Tranſactions Philoſophiques*, une obſervation qui ſuffira pour démontrer le danger auquel on s'expoſe en voulant s'oppoſer à un écoulement quelconque, par lequel la ſanté eſt raffermie. Un jeune homme de vingt-quatre ans, avoit depuis ſon enfance une hémorragie au pouce de la main gauche, d'où le ſang ſortoit régulièrement tous les mois, juſqu'à la quan-

tité de quatre onces : à seize ans il en perdoit jusqu'à une demie livre, & malgré cette perte, il se portoit bien, & ne se sentoit aucunement affoibli. Enfin, à l'âge de vingt-quatre ans, il s'avisa d'appliquer un fer chaud sur son pouce, & par ce moyen arrêta le cours du sang; mais il lui en coûta cher : depuis ce tems-là il ne s'est jamais bien porté, & il est au contraire devenu sujet à des crachemens de sang qui ont épuisé ses forces, à de violentes coliques, à de grandes foiblesses & à plusieurs autres maladies (*a*).

Faut-il conclure d'après ces faits, que les hommes sont sujets à une évacuation pépériodique comme les femmes? Je n'ose l'assurer; mais je crois que, vu notre manière de vivre actuelle, chaque individu a besoin, sur-tout celui qui n'exerce point assez ses facultés corporelles, de se procurer de tems en tems une evacuation qui remette dans l'économie animale, l'équilibre nécessaire pour y maintenir le bon ordre. L'homme des champs est celui de tous les hommes dans lequel cette évacuation doit être moins sensible. Parmi les artisans sédentaires elle est d'une nécessité absolue, & ils languissent si elle n'a pas lieu. Les hommes de lettres, les gens du monde, les Religieux, enfin tous les etats dans lesquels les hommes

(*a*) *Transactions philosophiques*, année 1701. *Voyez* aussi le même Recueil, année 1685.

ſont preſque inactifs, ſe trouvent dans le même cas que les artiſans ſédentaires. Si chaque individu s'attachoit à étudier ce qui ſe paſſe phyſiquement en lui, (& cette étude conſiſte dans une obſervation facile à faire) il découvriroit dans ſa conſtitution les moyens de ſe fortifier le tempérament. Tel homme, s'il y prend garde, s'appercevra que les douleurs vagues dont il ſe reſſent certains jours du mois, annonce une évacuation quelconque qu'il faut favoriſer. Il en eſt de même des aſſoupiſſemens, des migraines, des laſſitudes, des éblouiſſemens, auxquels d'autres perſonnes ſont ſujettes de tems en tems. Si, au lieu de ſe mettre au lit, de faire appeller un Médecin pour ces légères indiſpoſitions, on conſultoit la Nature, tout n'en iroit que mieux; car le lit ſur-tout, eſt mortel aux hommes de nos jours..... Nous ne ſommes heureux, qu'à proportion que nous nous éloignons de la Nature, les véritables Médecins en rapprochent les principes de leur ſcience.

En m'étendant un peu ſur l'objet dont il eſt queſtion, je ne crains pas qu'on me reproche de m'être écarté du plan que je me ſuis tracé. J'ai cru devoir parler des indiſpoſitions qui affectent les hommes, dès qu'elles ſont relatives aux évacuations périodiques des femmes. Bien loin d'avoir approfondi cet objet, je ne l'ai qu'effleuré; mais ce que j'en ai expoſé, donnera peut-être envie à

quelques uns de mes lecteurs d'en savoir davantage : ils n'auront pas besoin de livres pour cela ; ils trouveront dans l'étude de leur tempérament, tout ce qu'ils peuvent desirer ; & la cause de leurs indispositions une fois connue, il sera facile d'y remédier.

Les femelles des brutes ne sont point sujettes à un écoulement périodique ainsi que les femmes (*a*) : il n'est pas difficile d'expliquer pourquoi on observe cette différence : les animaux ont les vaisseaux de la matrice plus durs, par conséquent point assez dilatables pour admettre plus de fluide qu'ils n'en doivent recevoir. D'ailleurs les animaux sont presque toujours dans une situation horisontale, qui doit occasionner une circulation plus égale que dans les femmes, dont la situation perpendiculaire détermine une plus grande quantité de sang vers les parties naturelles, & en rend le retour moins facile. Quoique les animaux en général prennent beaucoup de nourriture, l'exercice qu'ils font empêchent qu'ils n'ayent une trop grande quantité de sang ; & rien ne prouve mieux ce que j'ai dit plus haut, en parlant des femmes dont les régles sont trop abondantes, que ce qu'on observe dans les femelles des brutes : il est très-rare qu'elles avortent, parce que les vaisseaux de la ma-

(*a*) Il faut en excepter les femmes de quelques espèces de singes.

trice n'ont pas à réſiſter aſſez fréquemment à l'impulſion du ſang ſuperflu, qui force & diſtend les vaiſſeaux qui le contiennent.

Je terminerai ce Chapitre par une réflexion que m'a fait naître l'état malheureux dans lequel j'ai vu de jeunes filles lors de la premiere apparition des régles. On devroit, ce me ſemble, prendre quelques précautions, pour que ce premier écoulement du flux menſtruel n'effrayât point celle en qui il ſe fait. J'ai vu une jeune perſonne aux portes de la mort, faute d'avoir été prévenue ſur ce qui devoit lui arriver. Les Religieuſes qui l'environnoient m'avouèrent que des femmes imprudentes s'étoient amuſées de ſon étonnement, de ſa frayeur..... L'infortunée vécut encore quatre ans, jouiſſant d'une ſanté chancelante, & mourut des ſuites cruelles d'une nouvelle ſuppreſſion cauſée par la peur. Il n'eſt pas de Médecin qui ne puiſſe donner pluſieurs obſervations ſemblables, & ces cataſtrophes affligeantes ne doivent-elles pas dicter à une mère ce qu'il faut faire pour les prévenir? On dit tant de choſes inutiles aux enfans! que ne leur apprend-on ce qui doit ſe paſſer en eux aux approches de la puberté, que ne les prévient-on par des éclairciſſemens ménagés par la prudence, contre la ſurpriſe, la triſteſſe, la frayeur, auxquels ſont expoſées les filles délicates & ſenſibles dans des momens critiques, qui peuvent influer ſur le bonheur de leurs jours.

CHAPITRE VII.

De la Génération.

ON ne présumera pas que j'ai prétendu découvrir le mystère de la génération : il est encore voilé aux yeux des plus grands Physiciens. (*a*).

La fonction par laquelle un être produit son semblable, est ce qu'on appelle *Génération ;* & cette fonction, pour être accomplie, demande absolument, dans presque tous les animaux, l'union du mâle avec la femelle : je dis dans presque tous les animaux, parce qu'il en est quelques-uns qui se reproduisent sans que cette union soit nécessaire : la plupart des poissons, (quoique les deux sexes concourent à cette reproduction) les pucerons, les polypes, (les derniers se multiplient même de bouture) prouve qu'il peut y avoir quelques espèces d'animaux où l'union des sexes n'est pas nécessaire à la reproduction. Il n'en est pas de même de celle de toutes les autres espèces ; l'accouplement est absolument nécessaire pour que la génération ait lieu. Celui de l'homme & de la femme produit un individu qui sera

[*a*] M. BONNET. Préface des *Considérations sur les corps organisés.*

l'un ou l'autre; mais qu'est-ce qui le produit particuliérement cet individu? Etoit-il dans la liqueur que le mâle a dardé pendant la copulation? Cette liqueur a-t-elle trouvé dans la matrice un œuf prêt à être fécondé? La femme, en partageant les transports de l'homme, a-t-elle mêlé à l'humeur séminale de celui-ci un fluide capable de produire un être organisé comme elle?

Ces questions doivent rester insolubles tant que les plus grands Physiciens ne s'accorderont pas sur l'essence absolue de la liqueur séminale; & ce que j'ai exposé ailleurs, démontre combien les sentimens sont partagés à ce sujet. C'est néanmoins de cet accord unanime que dépend la connoissance précise de cette origine. Si l'homme est contenu dans un œuf déposé dans les ovaires, le systême des molécules organiques s'écroule; mais aussi que l'on démontre que la femelle ne contient pas d'œufs, il faut alors abandonner les ovaires, reconnoître en leur place des testicules qui, comme dans le mâle, filtrent & préparent une véritable semence. Il faut ensuite supposer dans ces semences ou l'homme tout entier, ou seulement des parties, qui en s'unissant les unes aux autres, concourent à former un animal semblable à celui à qui appartient la liqueur. L'homme nâge-t-il dans cette liqueur tout formé? Dans ce cas d'où vient il? Où étoit-il lorsque les particules du fluide séminale étoient en-

core dans le germe des alimens que la terre renferme dans son sein ? Ce fluide est-il composé d'une infinité de molécules vivantes, qui, par une force que nous ne connoissons pas, s'assimilent entr'elles, & parviennent à former un tout organisé ?.... J'aimerois encore mieux que l'homme sortît entiérement formé des mains du Créateur, que d'avoir à expliquer d'une manière convaincante l'arrangement de toutes ces parties. Je pourrois éblouir les hommes qui, dans l'animal, ne voient que l'extérieur ou à peu près; mais je n'oserois dire à l'Anatomiste, cet étonnant appareil de fibres, de membranes, de vaisseaux, de ligamens, de tendons, de muscles, de veines, d'artères, &c. qui entrent dans la composition du corps d'un animal; la structure, les rapports, & le jeu de toutes ces parties; ce tout, aussi composé, aussi lié, aussi harmonique; tout cela est formé par le simple concours des molécules, mues ou dirigées suivant de certaines loix à nous inconnues.

Ce qui se passe durant l'union des sexes, ne nous met guère plus à portée de découvrir le mystère de la génération que les systèmes, parce que ce n'est pas dans l'extase du plaisir que l'homme observe; & quand même il le pourroit faire, il n'en seroit pas plus avancé, à cause des bornes qui arrêteroient nécessairement ses opérations. Je crois néanmoins qu'il est des découvertes à faire sur cet objet,

comme de celles qui se font sur l'agriculture. Un Philosophe bâtit une hypothèse dans le fond d'un cabinet, tandis que c'est *sur le fait* qu'il faut tâcher de prendre la Nature. L'homme qui observe ira plus loin que celui qui s'attache à donner un système (a). Il y a plus, un seul homme n'est pas en état de faire des observations sur lesquelles on peut raisonnablement compter. Je voudrois, si la manière dont se fait la génération importe à savoir pour le bonheur des hommes, & l'on peut en douter; je voudrois dis-je, que tous fussent admis à donner les découvertes qu'ils auroient pu faire. On m'objectera qu'il est peu d'hommes en état de s'attacher à ces objets.... Il en est assez pour renverser toutes les hypothèses des Philosophes, si on pouvoit interroger les hommes sur les remarques qu'ils ont pu faire, ou qu'ils feroient dans la suite sur les *données* qui leur seroient communiquées.

On sauroit bientôt par ce moyen, si la liqueur que répandent les femmes est essentielle à la génération, & tel Physicien seroit obligé de bâtir un autre système, s'il s'appercevoit que la plupart des femmes qui sacrifient à l'Amour par obéissance, sans

(a) « Il y a deux classes de savans; il y en a qui observent » souvent sans écrire; il y en a aussi qui écrivent sans obser- » ver. On ne sauroit trop augmenter la premiere de ces » classes, ni peut-être trop diminuer la seconde. Une troisie- » me classe est plus mauvaise encore; c'est celle qui observe » mal. *Lettre de* M. de HALLER à M. BONNET ».

partager

partager en aucune façon la volupté, sont celles à qui l'état a le plus d'obligation. On sauroit aussi alors, dans quelle circonstance les époux réussissent le mieux dans ce qu'ils entreprennent. On sauroit, par exemple, en supposant l'émission des deux côtés, s'il est nécessaire qu'elles se fassent en même tems ; & pourquoi certains époux égoïstes dans la jouissance, ne laissent pas de rendre leurs femmes fécondes, quoiqu'ils s'occupent très-peu du plaisir qui n'est point le leur. On sauroit encore, & il faut avouer que ceci chagrineroit fort les auteurs de certains systêmes ; on sauroit dis-je, qu'il y a des femmes ardentes au plaisir, qui n'ont pu concevoir que dans certains momens où elles ne desiroient rien moins que les caresses d'un époux, auxquelles même elles n'ont répondu en aucune manière que ce puisse être... On sauroit enfin, comme SOCRATE, que l'on ne sait rien. Il faudroit recommencer des systêmes nouveaux, ou du moins beaucoup retoucher les anciens, pour les accorder avec les observations faites par des *hommes de l'art.*

C'est alors qu'on pourroit appliquer à la génération, ces paroles de M. SCHEUCHZER : On s'est trop pressé de bâtir des systêmes : les expériences sont les matériaux des systêmes ; il faut en avoir fait une infinité pour en bien fonder un ; agir autrement, c'est bâtir sans matériaux.... Multiplions les expériences, on

pourra penser à un système de physique, quand on aura une Histoire Naturelle complette (*a*). Nous sommes obligés, disoit, il y a long-tems, M. de FONTENELLE, à ne regarder présentement les sciences que comme étant au berceau, du moins la physique.... Il faut que la physique *systématique* attende à élever des édifices, que la physique *expérimentale* soit en état de lui fournir les matériaux nécessaires..... Nul système général, de peur de tomber dans l'inconvénient des systêmes précipités, dont l'impatience de l'esprit humain ne s'accommode que trop bien, & qui étant une fois établis s'opposent aux vérités qni surviennent (*b*).

Que l'on ne m'objecte pas qu'il y a assez long-tems que les hommes s'exercent sur la génération, pour qu'on puisse en exposer le mystère avec certitude de l'avoir developpé : je repondrai, que nous sommes très-éloignés d'en savoir suffisamment, même pour hasarder des opinions. On ne sait encore lequel de l'homme ou de la femme contribue immédiatement à la génération : on n'est pas seulement d'accord sur cette question : *La femme a-t-elle une semence particuliere ou non ?*

En jettant un coup d'œil sur quelques-

(*a*) *Voyez* l'ouvrage de M. de SCHEUCHZER sur *les Plantes ayant le déluge*; les *Mémoires de Trévoux*. Janvier 1713.

(*a*) *Histoire de l'Académie des Sciences*. Voyez la Préface.

uns des systêmes que la vanité d'expliquer toutes les opérations de la Nature a fait imaginer aux hommes, on verra combien les idées se sont changées à la création de chacun de ces systêmes, & si nous sommes beaucoup plus avancé aujourd'hui qu'on l'étoit du tems d'ARISTOTE, relativement à la génération.

Ce Philosophe avoit (*a*) adopté le systême qui admet l'homme seul comme le principe de la génération, en y fournissant la liqueur prolifique ; liqueur qui, selon lui, ne se trouve pas dans la femme, ou du moins n'y sert à rien pour la formation du fœtus. C'est le sang menstruel qu'ARISTOTE regarde comme nécessaire dans la femme pour la génération ; il sert à la formation, au développement & à la nourriture du fœtus ; mais le principe efficient existe seulement dans la liqueur du mâle, laquelle n'agit pas comme matiere, mais comme cause (*b*).

Une partie des philosophes qui ont suivi le sentiment d'ARISTOTE, ont cherché, comme AVICENE, des raisons pour prouver que les femelles n'avoient point de liqueur prolifique ; & ils ont absolument regardé le sang menstruel comme la seule liqueur fournie par les femelles pour la génération. La semence du mâle n'a été regardée par

(*a*) De gener. Lib. I.

(*b*) *Histoire Naturelle.* Tom. IV.

eux que comme un agent capable de communiquer aux menstrues un mouvement d'où naissoit un individu. Quelques-uns ont avancé, que le sang menstruel suffisoit pour la formation de l'animal, & que la semence de l'homme lui donnoit la vie; qu'en un mot cette liqueur contenoit l'ame, & que c'étoit l'homme qui la transmettoit au fœtus.

HIPPOCRATE, en rejettant l'opinion de ceux qui l'avoient précédé, opinion dans laquelle l'homme avoit seul tout l'avantage, puisque la femme étoit destinée à donner seulement le lieu ou l'embryon devoit être déposé; HIPPOCRATE, dis-je, a cru que le concours & le mêlange des deux semences étoit absolument nécessaire à la formation du fœtus. Il fondoit son assertion sur les raisons suivantes.

1°. La femme rend de la semence comme l'homme.

2°. Elle ressent la même volupté.

3°. La tendresse pour les enfans est égale des deux côtés.

4°. Les enfans ressemblent non seulement au père, mais aussi à la mère par la figure & le caractère (*a*).

Ce système, beaucoup plus suivi que celui d'ARISTOTE, puisqu'il a passé jusqu'à nous, & qu'il trouve encore des sectateurs, est po-

(*a*) HIPP. Lib. *de genitura.*

ſé, comme on peut le voir par les aſſertions, ſur des fondemens qui ne ſont point inébranlables, puiſque les modernes les ont renverſés pour établir une nouvelle théorie. HIPPOCRATE croyoit auſſi que les enfans mâles provenoient de la liqueur préparée dans le teſticule droit chez l'homme, & dans les ovaires du même côté dans la femme; & qu'au contraire les femelles tiroient leur origine de ces mêmes parties ſituées du côté gauche.

Une obſervation faite par M. BELHING, en 1736, favoriſeroit ſinguliérement le ſyſtême d'HIPPOCRATE, ſi d'autres obſervations ne le rendoient ſans conſéquence. Dans une femme morte en travail d'enfant, après avoir donne neuf garcons ſans jamais avoir eu de fille, on trouva l'ovaire droit en très-bon état; le gauche, au contraire, maigre & flétri, ne paroiſſoit qu'un tiſſu de membranes deſſéchées (*a*). A l'égard des hommes, on ſait, & je l'ai dit ailleurs, que celui qui eſt privé d'un teſticule peut engendrer également des mâles & des femelles. CYPRIANUS parle d'un fœtus animal, qu'on fut obligé de retirer de la trompe droite de

(*a*) *Diſſertation Chirurgicale, donnée à Altorf le 20 Décembre* 1736, par M. BELHING; ſur une matrice qui s'eſt ouverte dans les douleurs de l'accouchement. *Voyez la collection des Théſes Médico-Chirurgicales*, &c. recueillies & publiées par M. le Baron de HALLER, & rédigées en François par M. MACQUART, tom. II.

la mère qui survécut à cette opération, & qui l'année suivante eut deux gémeaux, un mâle & une femelle; cependant il y a tout lieu de présumer que l'opération avoit détruit l'ouverture de la trompe droite. Ainsi le systême d'HIPPOCRATE, qui assigne un côté propre à chaque individu de sexe différent, ne peut trouver aucun appui dans l'observation précédente.

HARVEY prétend, d'après ses observations, que l'homme & tous les animaux viennent d'un œuf : la seule différence qui soit entre-eux, c'est que les uns sortent de la mère encore contenus dans leur coquille, & que les autres prennent leur origine, acquierent leur accroissement & arrivent à leur développement entier avant de sortir de la matrice. Tous les animaux femelles ont des œufs dans lesquels est une liqueur crystalline, où se commence la formation de l'animal. On verra plus bas, que plusieurs Physiciens croient que le fœtus est contenu tout formé dans l'œuf, & que la génération n'est qu'un développement successif des parties de l'animal, occasionné par l'action du fluide séminal. Mais HARVEY n'est pas de ce sentiment. La génération, selon cet Anatomiste, est l'ouvrage de la matrice ; jamais il n'y entre de semence du mâle; la matrice conçoit le fœtus par une espece de contagion que la liqueur du mâle lui communique ; la femelle est rendue féconde par le

mâle, comme le fer, après qu'il a été touché par l'aimant, acquiert la vertu magnétique; enfin, HARVEY, désespérant de donner une explication claire & distincte de la génération, compare la matrice fécondée au cerveau. *L'une conçoit*, dit-il, *le fœtus, comme l'autre les idées qui s'y forment:* explication étrange, s'écrie M. de MAUPERTUIS, & qui doit bien humilier ceux qui veulent pénétrer les secrets de la Nature (*a*)!

La découverte des œufs excita une vive fermentation parmi les Naturalistes. STENON prétendit en avoir vu le premier. GRAAF & SWAMMERDAM lui disputèrent cette gloire. M. DE BUFFON, dit que la plupart des Anatomistes donnerent aux testicules de la femme le nom d'*ovaires*, & aux vésicules qu'ils contiennent le nom d'*œufs*. Nous avons déja vu que les œufs n'entrent pour rien dans le systême de ce Naturaliste célèbre. Quoi qu'il en soit, ces Anatomistes virent les œufs comme la cause première de la génération. Dans le même ovaire ces œufs sont de différentes grosseurs: les plus gros dans les ovaires des femmes ne sont pas de la grosseur d'un petit pois; ils sont très petits dans les jeunes personnes de quatorze ou quinze ans; mais l'âge & l'usage des hommes les fait grossir: on en peut compter plus de vingt dans chaque ovaire:

(*a*) *Vénus physique*. Chap. VIII.

ces œufs y sont fécondés par la partie spiritueuse de la liqueur que répand l'homme durant la copulation ; ensuite ils se détachent & tombent daus la matrice par les trompes de *Fallope* : ainsi le fœtus est formé de la substance intérieur de l'œuf, & le *placenta*, de la matière extérieure.

Vallisnieri a essayé de renverser le systême des œufs, tel qu'il est ici presenté, en soutenant que les vésicules que l'on trouve dans les testicules de toutes les femelles ne sont pas des œufs, qu'elles ne sont autre chose que les réservoirs d'une lymphe ou d'une liqueur qui doit contribuer, dit il, à la génération & à la fécondation d'un autre œuf, ou de quelque autre chose de semblable à un œuf, qui contient le fœtus tout formé. Malpigni s'est trouvé d'accord avec Vallisnieri, sur les testicules des femmes; mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'après beaucoup d'observations, Vallisnieri conclut que l'ouvrage de la génération se fait dans les testicules de la femelle, qu'il regarde toujours comme des ovaires, dit M. de Buffon, quoiqu'il n'y ait jamais trouvé d'œufs, & qu'il ait démontré au contraire que les vésicules ne sont pas des œufs (a). Ces contrariétés n'empêchent pas Vallisnieri de croire à la préexistence des germes dont j'ai déjà parlé, & d'avancer avec beau-

(a) *Hist. Nat.* tom. III. chap. V.

coup

coup d'autres Physiciens, que dans l'ovaire de la premiere femme étoient contenus les œufs de toutes la race humaine, jusqu'à l'extinction de l'espèce.

On a opposé au systême des œufs, celui des animalcules, que tant d'observateurs assurent avoir découverts dans la liqueur séminale des deux sexes. Je ne répéterai point ici ce que j'ai exposé au sujet des animalcules, ou animaux spermatiques, au Chapitre où j'ai parlé de *le liqueur séminale* (*a*). Je vais seulement exposer en peu de mots, comment un célèbre Médécin (*b*) expliquoit l'hypothèse de la génération, par *les vers spermatiques.*

Il faut admettre dans la semence du mâle ces petits animaux contre l'existence desquels on peut former les objections les plus fortes. Il faut encore admettre dans la femelle, des œufs pour y recevoir le ver contenu dans la semence du mâle, & alors tout paroîtra favorable à l'hypothèse dont il est question.

L'œuf ou la vésicule fournie par la femme, comprend tout l'*arrière-faix*, c'est-à-dire, le *placenta*, & les enveloppes du fœtus. Le ver fourni par l'homme, fait proprement le fœtus, & la femme fournit le nid. Dès que l'accouplement a été fait, que la semence a été reçue, la matrice se resserre. La semence

(*a*) Voyez le chapitre VII. de ce Volume.

(*b*) Feu M. ASTRUC, Professeur au Collége Royal.

qui s'y trouve contenue n'y reste pas longtems : elle est absorbée par les pores, ou plutôt par les vaisseaux lymphatiques en grand nombre, qui sont destinés à pomper les liqueurs ; elle pénetre dans le sang, & il n'en reste aucune parcelle dans la matrice. Comment peut donc se faire la génération ? Le voici. La semence disparoît, elle est absorbée, mais les vers spermatiques ne le sont pas, ils restent dans la matrice, & s'y conservent, parce que la substance de ce viscère & sa température sont à peu près ana-analogues à celles des testicules. Il ne faut pas croire que la semence de l'homme devienne inutile après avoir transmis dans la matrice les vers spermatiques : cette liqueur après avoir pénétré les voies de la circulation, & avoir parcouru toutes les parties du corps, doit nécessairement être portée dans les ovaires, pour féconder les œufs & les faire croître. Dès que ceux-ci sont pénétrés, il se fait un mouvement d'oscillation ou de fermentation, qui occasionnant un gonflement de l'ovaire, la crevera vers la partie la plus mince, ou plutôt l'ouvrira du côté qui est tourné vers l'entonnoir des trompes. On conçoit aisément, qu'alors quelques-unes des vésicules doivent se détacher de l'ovaire & tomber dans la trompe. Si une seule se détache, il n'y aura qu'un fœtus ; il y en aura deux dans certaines circonstances, & ainsi du reste. Cette vésicule étant arrivée à la

matrice, nagera dans la sérosité lymphatique qui s'y est arrêtée depuis que l'orifice est fermée, & elle y nagera de façon que la partie qui est la plus pesante sera en bas, & la plus légére en haut ; & il est vraisemblable que cette partie sera destinée à former le *placenta*. La vésicule nageant dans la matrice, se trouvera bientôt entourée par un grand nombre de petit vers qui tendront à s'y introduire, & il n'y en aura qu'un seul qui s'y introduira. Mais il ne faut pas croire qu'il s'y introduise à l'aveugle ni au hasard : cette introduction sera facile à concevoir, si l'on veut supposer dans la vésicule une cavité proportionnée au corps du petit animalcule ; par exemple, un petit trou à soupape dès que le ver sera entré dans la cellule, la soupape supposée se fermera, & les autres vermisseaux en seront exclus ; ils ne pourront pas même y tenir. Voilà le petit ver dans l'enveloppe, & la fécondation achevée. L'enveloppe augmente insensiblement par la nourriture quelle reçoit, & en continuant de s'accroître elle remplit la cavité de la matrice où le *placenta* s'attache.

Cette hypothèse ingénieuse a dû coûter beaucoup à son inventeur ; mais aussi il a eu l'avantage de pouvoir s'appuyer sur des observations, qui en quelque manière étoient des preuves : en supposant que ces observations fussent généralement reçues

comme inconteſtables. HARVEY dit avoir ouvert des biches une heure après l'accouplement, & n'avoir point trouvé de ſemence dans la matrice; cependant les biches ne manquent jamais de concevoir. La ſemence ne reſte donc pas dans la matrice après l'accouplement. Pourquoi les vers y reſtent-ils ? Il eſt croyable, ſelon le Docteur CRARDEN, que les pores qui peuvent admettre la ſemence, ne peuvent laiſſer paſſer les vers. La preuve que la ſemence entre dans le ſang, eſt ſenſible, par le changement qui arrive dans la chair & au lait des femelles qui ont conçu. La chair de chévre, par exemple, ſent le bouc; elle prend donc un mauvais goût du mêlange des parties de la ſemence, qui ayant été reçue dans le ſang, circule avec lui dans tout ſon cours.

En adoptant cette hypothèſe, il faut s'attendre à l'objection dont j'ai déja parlé; pour quoi tant d'animaux inutiles? Quelle dépenſe ſuperflue! On répond à cette difficulté, en diſant: eſt-ce à l'homme à vouloir meſurer les deſſeins de DIEU dans ſes ouvrages? Cette réponſe eſt pieuſe; mais elle n'eſt pas ſatisfaiſante dans une hypothèſe où l'on doit tout expliquer, ou abandonner le ſyſtême. J'ai connu un Religieux de l'Ordre de *Saint-François* qui, eſſayant de faire un nouveau ſyſtême ſur le *monde* planétaire, lorſqu'il ſe trouvoit forcé dans ſes retranchemens, par des objections trop fortes, admettoit à

chaque planete un Ange, auquel DIEU avoit donné des ordres dès le commencement du monde, & tracé le chemin qu'il devoit tenir tout le tems que l'Univers existeroit.

Dans le systême mixte des vers & des œufs, on objecte encore contre la ressemblance des enfans, tantôt au père, tantôt à la mère. Il semble qne l'enfant devroit toujours ressembler au père, si l'on n'admet que les vers pour la génération; ou bien à la mère si l'on n'admet que les vésicules. A l'égard de la premiere ressemblance, on suppose que tous les vers ont la même conformation, le même moule, la même marque que l'homme dont ils proviennent: voilà la ressemblance du père. D'un autre côté on suppose que la cellule de l'œuf représente en petit la conformation du visage de la mère; & il est aisé, à l'aide de ces deux suppositions gratuites, d'expliquer le méchanisme de la ressemblance; en admettant néanmoins encore une autre supposition: savoir, que presque tous les garçons ressemblent à la mère & les filles au père. Les vers mâles sont plus gros que les vers femelles: ainsi celui qui s'est glissé dans l'œuf, doit naturellement y conserver sa forme primitive, & tenir de l'animal d'où il vient. Qu'on s'imagine une figure toute faite, & qui est mise dans un moule. Si le ver remplit exactement sa cellule, il perdra beaucoup de son empreinte

primitive ; & adoptant la surface avec l'empreinte de la mère imprimée dans l'œuf, l'enfant ressemblera à la mère.

Mais aussi, comme le prétend M. DE BUFFON, si en général les garçons ressemblent plus au père, & les filles à la mère, l'explication des ressemblances, par le systême des vers, porte à faux, & le systême aura beaucoup de difficulté à se soutenir.

M. LE CAMUS a présenté aussi un systême sur la génération (*a*), & suivant ce Médecin, la formation des animaux étant la même que celle des végétaux, ils se reproduisent de graine, les uns comme les autres. Le cerveau est, dans les premiers, la source de leur fécondité, il n'est qu'une graine animo-végérale, qui contient le principe générateur de tous les animaux. Il produit des petits êtres animés, comme les graines produisent des petites plantes.

La semence est, selon M. LE CAMUS, composée de petits cerveaux émanés du grand cerveau de l'animal. Une goutte de la liqueur prolifique, injectée dans la matrice, s'y gonfle, & ne présente d'abord qu'un petit cerveau, ou une tête, d'où doivent sortir les extrêmités, comme autant de branches, à peu près comme les lobes d'une féve se gonflent d'abord, pour pousser en-

---

(*a*) *Mémoires sur divers sujets de Médecine* 1760. Mémoire premier.

ſuite la tige & les racines. Ces petits cerveaux ſe rendent aux teſticules par le moyen des nerfs ; & il faut néceſſairement, en ſuivant ce ſyſtême, que le grand cerveau, ainſi que la graine des végétaux, ſoit compoſée de petits embryons, qui attendent une place convenable pour s'y développer ; car je ne crois pas que l'Auteur du ſyſtême penſe, comme HARVEY, que la génération ſoit l'ouvrage de la matrice. Le Public ne recevra jamais une hypothèſe favorablement, lorſque l'Auteur ſera forcé de recourir à la métaphyſique pour expliquer les opérations de la Nature.

Un ſyſtême ſur la génération, qui, à bien des égards eſt très-ingénieux, eſt celui du célèbre M. DE BUFFON: de ſavans Phyſiciens l'ont combattu, parce qu'il ne s'accordoit pas avec leurs ſentimens; mais il n'en doit pas moins être regardé comme l'ouvrage d'un eſprit ſublime, éclairé, & dont les écarts même annoncent l'imagination la plus ſéduiſante & la plus capable d'entraîner le Lecteur. On a déjà dit que M. DE BUFFON voit dans la Nature une matière commune aux végétaux & aux animaux compoſée de *particules organiques* vivantes, primitives, incorruptibles & toujours actives. Le mouvement de ces particules peut être arrêté par les molécules les plus groſſières des *mixtes* ; mais dès qu'elles parviennent à ſe dégager, elles produiſent par leur réunion les différentes eſpèces d'êtres organiſés qui figurent dans le monde. Cette

matière, répandue par-tout, sert à la nutrition & au développement de tout ce qui vit ou végéte. Le surplus de ce qui est nécessaire pour produire cet effet, est renvoyé de toutes les parties du corps dans un réservoir commun, où il se forme en liqueur. Les organes de la génération sont ce réservoir. La liqueur séminale contient toutes les molécules analogues au corps de l'animal, & déposée dans la matrice, elle produit un petit être entiérement semblable au *moule intérieur* dont les molécules faisoient partie. Il n'y a point, selon le nouveau systême, des germes préexistans. La formation de l'animal est le produit d'une force inconnue, qui, comme celle de la pesanteur, pénètre toute la masse. La loi fondamentale de cette force, est que les molécules organiques qui ont le plus de rapport entr'elles, s'unissent plus étroitement. Dans l'union des deux individus, la liqueur que fournit le mâle se mêle avec celle que fournit la femelle, & ces deux liqueurs n'en forment plus qu'une seule. Les molécules analogues, ou correspondantes de cette liqueur, tendent à se rapprocher & à s'unir en vertu de leurs rapports. Et comme ces molécules ont été renvoyées des différentes parties de chaque individu, où elles se sont pour ainsi-dire moulées, elles conservent dans la liqueur séminale une disposition à représenter ces mêmes parties. De-là résultent la formation de l'embryon. A l'é-

gard de la différence du ſexe, ſi dans la copulation les molécules fournies par le mâle ſurpaſſent en nombre & en activité celles que fournit la femelle, l'embryon qui en provient eſt un mâle, & tout le contraire ſi c'eſt la femelle qui a l'avantage dans l'acte d'où réſulte la génération. De-là la reſſemblance plus ou moins marquée des enfans au père ou à la mère (*a*).

Au moyen de ce ſyſtême, l'Auteur donne des explications des différences qui s'obſervent dans la génération, non ſeulement de l'homme, mais encore dans celle des animaux de toutes les claſſes, &c. &c.

On doit diſtinguer parmi les ſavans qui ont combattu le ſyſtême que je viens d'expoſer, le célèbre M. de HALLER & M. BONNET. L'amour ſeul de la vérité a conduit ces deux hommes eſtimables; & on s'en apperçoit à la manière avec laquelle ils propoſent leurs objections. Le premier ne convient pas de la réalité des molécules organiques: il paroît croire que ce ſont de véritables animaux, mais qui n'ont directement aucune influence, proprement dite, ſur la génération (*b*). Ne

(*a*) Voyez l'*Hiſtoire Naturelle*, tom. III. chap. II, III, IV, VI, VII, VIII, tom. IV. chap. X, XI & la ſuite du volume.

(*b*) M. DE HALLER combat l'opinion de M. DE BUFFON, dans une Préface qui eſt à la tête du ſecond volume de la traduction Allemande de l'*Hiſtoire Naturelle*. Voyez le *Dictionnaire raiſonné d'Anatomie & de Phyſiologie*, tome prem. Art. *Génération*.

feroit-il pas possible, dit M. le Baron de HALLER, que ces animaux ne fussent autre chose que des insectes qui naissent dans tous les sucs poutris? & ne les trouve-t on pas en grande quantité dans la liqueur séminale, précisément parce que les vésicules de la liqueur séminale & le voisinage des gros intestins, sont la situation la plus propre à la pourriture? Si ces vers existent, [comme en paroît être persuadé M. de HALLER,] on voit s'évanouir les molécules organiques sur lesquelles M. de BUFFON a établi son hypothèse. Le premier fait encore une objection sur la ressemblance des enfans à leurs pères, & cette objection est forte; car M. de HALLER nie tout court cette ressemblance. Si je prouve ce point, dit-il, les enfans ne seront plus les images de leurs pères, & le reste de l'édifice tombera de lui même. Omettons que sur les exemples qu'on peut alléguer d'enfans qui ont ressemblé à leurs pères, il y en a toujours un plus grand nombre qui n'en ont eu ni trait ni ressemblance. Je vais plus loin dans mes idées : il n'y a point d'hommes, qui par la structure intérieure de son corps ressemble à un autre, & par conséquent point d'enfant qui ressemble à son père. C'est l'anatomie, continue M. de HALLER, qui m'a instruit d'une si fâcheuse vérité, qui n'a que trop multiplié mes travaux. Si les hommes se ressembloient, on n'autoit besoin que d'une seule description

& d'une ſeule repréſentation des artères de la main, par exemple: ſi une fois ces deſſeins reſſembloient à l'original, ce ſeroit pour toujours; mais la Nature eſt bien éloignée d'une uniformité auſſi avantageuſe: il n'y a jamais eu deux hommes dont tous les nerfs, toutes les artères, toutes les veines, & même tous les os, n'aient été infiniment différéns. Après avoir fait cinquante deſcriptions des artères du bras, de la tête ou du cœur, je les ai trouvées toutes les cinquantes entiérement différentes...... Cette variété regne dans toute la Nature: jamais plante n'a été ſemblable à celle dont elle a été la graine; ce qui cependant, ſelon M. DE BUFFON, devroit parfaitement avoir lieu, puiſqu'il n'y a point ici de mêlange des liqueurs ſéminales du mâle & de la femelle, dont l'une eût pu troubler l'autre..... L'enfant n'eſt donc pas l'image de ſon père : s'il l'étoit, pourroit-il avoir des parties dont ſon père eſt privé? Il eſt conſtant chez les Anatomiſtes, que mille & mille millions de vaiſſeaux ſe trouvent encore dans le fœtus, qui ne ſont plus placés dans les perſonnes adultes & nubiles. Le fœtus a deux artères ombilicales, une veine du même nom, un ouraque, un *thymus*, un trou ovale, & quantité d'autres parties dont ſon père eſt privé : il a un double rang de dents, pendant que ſon père n'en a qu'un ſimple.

Mais l'Anatomie, dit encore M. de HAL-

LER, n'eſt pas une lumière qui brille pour tout le monde. Allumons donc le flambeau de la Nature, qui jette des rayons ſur les yeux les moins ſavans : conſidérons un Hottentot, qui n'a plus qu'un teſticule ; un Suiſſe, auquel pour les deſcentes ſi communes dans ce Peuple laborieux, l'on a coupé dans la jeuneſſe l'un des teſticules : cela s'eſt fait long-tems avant le tems que ſelon M. DE BUFFON même, les particules abondantes ſoient renvoyées pour former une liqueur féminale. Mais ce Hottentot, ce Suiſſe engendre des enfans, qui ne ſont privé d'aucune partie, & qui ont les deux teſticules. Un homme qui a perdu une main, une jambe, un œil, ne laiſſe pas d'engendrer des enfans accomplis. Si M. DE BUFFON, étoit tenté d'attribuer à la mère cette main, & cet œil de l'enfant, qui manquent au père, du moins le teſticule ſeroit hors du pouvoir de la mère, & il ne reſterait plus rien à M. DE BUFFON, que d'avoir recours à un adultere univerſel chez toutes les Nations : accuſation trop dure & trop peu vraiſemblable. A ces faits, M. DE HALLER joint ceux qui démontrent qu'un père boiteux, difforme & défiguré, engendre des enfans ſains, dont l'épine du dos n'a pas la moindre reſſemblance avec celle du père ; qu'une chienne enfermée avec un ſeul mâle, privés tous deux d'oreilles, font des petits avec des oreilles complettes, &c.

Une autre objection à faire contre le systême combatue par M. de Hallèr, porte sur l'arrangement des molécules organiques analogues, pour se ressembler & concourir à la formation de telle ou telle partie. Quand même nous supposerions pour un moment, dit ce célèbre Anatomiste, que les images des intestins, des yeux, des oreilles puissent s'assembler dans la liqueur séminale; quand même nous supposerions qu'ils y conservent la ressemblance du corps dont ils tirent leur origine : nous verrions cependant ces particules organisées nager sans ordre dans la liqueur séminale ; & M. de Buffon n'a point encore fait connoître la cause qui les met en ordre, qui joint les particules de l'œil du père avec les particules de l'œil de la mère, les droites avec les droites, & celles du côté gauche avec celles du côté gauche ; qui place les particules de l'oreille en leur lieu & dans leur distance convenable ; qui mesure avec exactitude la situation & la proportion de toutes les parties ; qui ajuste mille & mille moitiés séparées d'artères, pour en faire un canal complet, qui se continue selon la longueur du corps ; en un mot, qui ordonne le corps humain de façon que jamais un œil s'aille attacher au genou, qu'une oreille ne se puisse coller à la main, & qu'un doigt du pied n'aille jamais s'égarer au col, &c., &c.

Je ne saurois imaginer, continue M. de

HALLER, qu'il puisse y avoir entre les particules organisées de la liqueur séminale, une différence, une forme qui les distingue les unes des autres, & qui sépare les élémens du pied, des élémens de l'œil; & quand même je supposerois que des veines & des nerfs *microscopiques* nageassent dans la liqueur séminale, je ne trouverois cependant pas de force dans la Nature qui pût joindre, selon un plan tracé de toute éternité, les parties séparées du corps, ces mille & mille millions de veines, de nerfs, de fibres & d'os. Il me semble que M. DE BUFFON a tout-à-fait passé par-dessus cette grande difficulté; semblable à TIMANTE, qui au lieu de peindre la douleur d'AGAMEMNON, crut s'excuser en lui couvrant le visage d'un voile. M. DE BUFFON a besoin ici d'une force, qui ait des yeux, qui fasse un choix, qui se propose un but, qui, contre les loix d'une combinaison aveugle, amène toutes les fois, & immanquablement le même coup. (*a*).

Il me semble que l'objection que fait ici M. DE HALLER, perd beaucoup de sa force, s'il passe à M. DE BUFFON *les moules intérieurs.* Si l'on convient de la possibilité de ces moules, & que la liqueur séminale n'est

(*a*) La plûpart des animaux conçoivent dans le premier accouplement, & font toujours des animaux réguliers, en comparaison desquels le nombre des monstres est si rare, qu'il s'évanouit quand on l'examine selon les règles du calcul.

mpoſée que des particules qui ont paſſés ır les moules, M. DE BUFFON a fait le pas plus difficile, & ſon ſyſtême entraîne néeſſairement le Lecteur. M. DE BUFFON a ɜnti lui-même, & il eſt facile de s'appercecoir à ſa manière d'inſiſter ſur la poſſibilité .u moule intérieur (*a*), que de-là dépend 'explication de tous les faits qui accomɔagnent la reproduction générale. Ce célèbre Naturaliſte ne s'eſt pas diſſimulé les objections que l'on pourroit faire ſur la force inconnue, qui dans la matrice réunit toutes les particules, qui doivent former l'œil, le nez, la main &c. Que l'on admette ſeulement les loix par leſquelles les particules de matières vivantes ſont forcés de ſe mouler ſur chaque partie, ne ſera-t-on pas forcé d'admettre encore une force inconnue qui conſerve aux molécules une tendance à ſe rapprocher les unes des autres, ſelon qu'elles ſe trouvent analogues à la partie qu'ils doivent former? Ne voit-on pas avec quel art on explique la formation du fœtus, en rappellant les principes établis au commencement de l'ouvrage (*b*).

M. DE HALLER, attaque avec plus d'avantage le ſyſtême dont il s'agit en niant

(*a*) *Voyez* tome III. le Chapitre de la *Réproduction en général.*

(*b*) En liſant le Chapitre qui a pour titre: *de la formation du fœtus*, tom. IV. de l'*Hiſt. Nat.* on voit que M. DE BUFFON n'a pas gliſſé auſſi légèrement que M. DE HALLER le ſuppoſe, ſur l'arrangement des molécules organiques; mais alors il n'eſt plus tems de s'arrêter; les loix qui ſont poſées ailleurs applaniſſent les difficultés.

l'existence d'une liqueur séminale dans la femelle ; car dans son hypothèse, M. de Buffon ne peut absolument s'en passer ; la moitié de son édifice est bâtie sur ce fondement, puisque sans une liqueur séminale de la femme, il ne naîtroit, selon son systême, que des enfans mâles. Je ne trouve pas, dit M. de Hallrr, la moindre preuve de l'existence de cette liqueur séminale : je ne trouve rien qui puisse me convaincre que le beau sexe en jouisse, ni qu'il en répande & qu'il la mêle avec celle de l'homme (*a*). Les testicules du mâle lui sont propres depuis sa première jeunesse : ils sont parvenus à leur degré de maturité quand ils s'accouplent ; & le suc prolifique que le mâle répand pour le grand ouvrage de la génération, tire son origine des testicules, qui, depuis long-tems, ont été préparés pour le fournir. Mais les femelles, & sur tout la femme, n'ont point, selon M. de Haller, ces corps glanduleux, que M. de Buffon affirme exister : toutes les femmes qui sont mortes sans concevoir n'en ont jamais eu. Dans le tems qu'une jeune beauté saine & nubile a conçu, elle se trouve encore entiérement privé de l'instrument de la prétendue liqueur séminale ; où prendra-t-elle donc la liqueur séminale elle-même? Ce sont les animaux qui engendrent fort

(*a*) M. de la Mettrie, a rapproché dans son *Art de faire des garçons* (Chap. II.) plusieurs des objections que l'on peut faire contre l'existence de la liqueur séminale dans les femmes.

vîte

vîte, & à de petits intervalles, qui ont fait croire à M. DE BUFFON que toutes les femelles qui sont propres à la génération ont des corps glanduleux, & par conséquent des liqueurs séminales & des particules organisées : *mais il est incontestable*, dit M. DE HALLER, *que ces corps glanduleux ne sont pas la cause de la fécondation, ils en sont la suite :* ils ne naissent dans la femme qu'après la conception ; ils ne se conservent qu'un certain tems après l'accouchement, pour disparoître peu à peu, & pour ne jamais être réparé par d'autre corps glanduleux semblables, à moins que la femme ne conçoive de nouveau. M. DE HALLER oppose ses expériences à celles de M. DE BUFFON. *J'ai ouvert*, dit-il, *sans préjugé & sans vue particulière, cent & cent femmes, tant vieilles que jeunes : je ne crois pas avoir trouvé les corps glanduleux au-delà de dix fois, & toujours dans des femmes grosses, disséquées dans cet état, ou bientôt après l'accouchement.*

D'autres circonstances, & particuliérement l'insensibilité de plusieurs femmes & de plusieurs animaux femelles qui conçoivent, s'opposent au sentiment de ceux qui croient que toutes les femmes, mêmes celles qui ne sont pas extraordinairement lascives, répandent un suc prolifique dans l'acte de la génération : quand elles en répandent, il est sûr qu'il n'entre point dans la matrice, & par conséquent qu'il ne sert point à la géné-

ration ; car d'où viendroit à la matrice cette liqueur séminale ? Qui *l'a vue*, demande M. DE HALLER, *& qui a jamais trouvé dans le corps de la femme quelque chose qui ressemble à la matière séminale de l'homme ?*

On voit par cet exposé, qu'il est impossible de concilier les sentimens de deux Observateurs aussi célèbres que le sont MM. DE BUFFON & DE HALLER. Conbien trouveroit-on encore d'objections contre le systême du premier, si j'exposois tout ce qu'a élevé M. BONNET, pour éclipser l'explication de la réproduction par les moléculesorganiques (*a*)? Il suffira de dire que celui-ci, fortement prévenu pour la préexistence des germes, & n'admettant en aucune manière la formation successive des individus, mais seulement un développement continuel des germes répandus dans l'Univers, a de fortes raisons pour combattre la réunion des parties, d'où doit résulter un tout organisé, un animal, une plante. Cette admirable machine, (l'homme) dit M. BONNET, a été d'abord dessiné en petit par la même MAIN qui a tracé le plan de l'Univers. Lorsque j'ai voulu essayer, continue-t-il, de former un corps organisé, sans le secours d'un germe primitif, j'ai toujours été si mécontent des efforts de mon imagination, que j'ai très-

(*a*) Voyez *Considération sur les corps organisés*, &c. tom. I. Chap. VII, VIII, IX. & tom. II. chap. IV, &c. &c.

bien compris que l'entrepriſe étoit abſolument au-deſſus de ſa portée.

M. BONNET expoſe les ſyſtêmes les plus accrédités ſur la génération, & accompagne ſes réflexions de faits qui peuvent rendre probable chacun de ces ſyſtêmes. Mais fortement prévenu que les germes préexiſtent à la conception, il n'eſt point étonnant que ſes forces ſe ſoient dirigées avec complaiſance vers ce ſyſtême. M. DE HALLER a vu que le poulet appartenoit à la poule, originairement, & qu'il préexiſtoit à la conception. (*a*). Cette découverte, annoncée en 1757, redoubla l'activité de M. BONNET, qui continua ſes obſervations ſi bien préſentées dans ſon ouvrage ſur les *corps organiſés*. Il réſulte des expériences de MM. DE HALLER & BONNET, que tous les êtres ſont contenus dans des germes qui ſe développent, & croiſſent lorſqu'ils rencontrent des matières convenables; qu'ils ne peuvent néanmoins ſe développer ſans être fécondés; que la matière qui les féconde ajoute à ce développement des modifications qui affectent l'extérieur & l'intérieur de ces germes; qu'enfin, ces modifications ont toujours un rapport plus ou moins marqué avec l'individu qui opère la fécondation.

Quelques Phyſiciens en admettant l'hypo-

(*a*) Voyez les *Mémoires ſur la formation du Poulet*, par M. DE HALLER.

thèse de la *dissémination*, hypothèse dans laquelle les germes indestructifs de tout ce qui existe, sont semés dans les élémens, ont pensé que par le méchanisme de la respiration, la femme avaloit ces germes contenus dans l'air; qu'ils parvenoient jusques dans les ovaires, en suivant ce torrent de la circulation; & que la semence du mâle parvenue jusques-là, y fécondoit ceux des germes qui y étoient disposés. Il semble que pour se venger de la Nature, qui peut-être a voulu cacher aux yeux des hommes le mystère de la génération, ceux-ci aient cherché à obscurcir davantage ce mystère par un systême, dont on sent assez le ridicule.

Je ne me suis arrêté à exposer les sentimens de quelques hommes célébres sur la génération, qu'afin de prouver que rien n'est peut-être dans la Nature moins susceptible d'être dévoilés, que les moyens immédiats qu'elle emploie pour parvenir à son but. Ce dont tous les auteurs sont obligés de convenir, c'est que la semence de l'homme pour féconder la femme, agit sur les ovaires de celle-ci, soit que ces ovaires contiennent réellement des œufs, soit qu'ils renferment une véritable semence. De quelque façon que les choses se passent, il est constant que la génération dépend de l'action de la liqueur séminale sur l'ovaire; & c'est durant la copulation, ou peu de tems après, que s'opère cette action.

Les circonstances qui accompagnent l'u-

nion des ſexes, ne peuvent que faire ſoupçonner ce qui ſe paſſe dans les parties internes de la femme qui concourent à la propagation de l'eſpèce.

Dans le moment le plus ſenſible de la copulation, les circonſtances qui l'accompagnent communiquent aux organes de la femme une impulſion néceſſaire pour la fécondation. La matrice (Pl. I. fig. 2.) entre dans une eſpèce de convulſion qui ſe communique bientôt aux trompes de Falloppe, (Pl. I. fig. 1. n°. 3.) celles-ci ſe gonflent, & deviennent tendues par l'action des fibres muſculeuſes qui entrent dans leur compoſition. La frange de la trompe (Pl. X. 4.), en s'appliquant à l'ovaire, l'embraſſe; & lorſque la ſemence de l'homme eſt lancée dans l'*utérus*, la matrice agitée en pouſſe une partie dans les trompes. Celles-ci, ſuſceptibles de la même agitation, portent à l'ovaire la portion de la liqueur prolifique qui eſt parvenue juſqu'à elles. La matière ſéminale frappe d'abord l'œuf qu'elle rencontre le premier. Je dis l'*œuf*, parce qu'enfin, il faut, autant qu'il eſt poſſible, tabler ſur quelque choſe, pour ſuivre le développement ou la formation du fœtus. La liqueur ſéminale parvenue à l'œuf, donne à ſa ſubſtance glaireuſe un mouvement d'efferveſcence, une eſpèce d'inflammation qui le fait gonfler. Celui-ci, ainſi fécondé, quitte l'ovaire, en rompant peu-à-peu, par ſon gonflemens, les légers

filets qui l'y attachoient. Il est aussi-tôt reçu par la trompe, dont le morceau frangé (4, Pl. X,) a resté appliqué à l'ovaire; & comme cette trompe conserve, par la présence de l'œuf, ses mouvemens de contraction, elle pousse peu-à-peu l'œuf dans la matrice (4, 3, 2, 1, Pl. X.). Des observations prouvent évidemment que l'œuf peut être fécondé dans l'ovaire, & même y prendre son accroissement (*a*). On a vu des œufs fécondés, s'échapper de l'ovaire & tomber dans le bas ventre (*b*); d'autres enfin, qui ayant pris la route de la trompe, y sont restés (*c*).

La matrice est donc le lieu dans lequel le fœtus se trouve ordinairement renfermé. C'est-là que l'œuf, après être sorti de la trompe, continue à se gonfler. Lorsqu'il est devenu assez gros pour en atteindre les parois, il s'y attache par de petits filets, qui en augmentant insensiblement, forment le *placenta* (3, fig. 1 & 4; fig. 2, Pl. IX. & 1, Pl XI.). Mais avant ce développement, on découvre une veine & deux artères qui commencent à former un petit cordon ombilical. Il aboutit

(*a*) *Voyez* la fameuse observation communiquée à l'Académie des Sciences, en 1701, par M. LITTRE. Elle a pour objet un embryon fécondé & développé dans l'ovaire.

(*b*) Voyez l'*Anatomie* de M. VERDIER, tom, II. chap. XI. art. 2.

(*c*) Voyez les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences.* Année 1702 & 1715. L'*Anatomie de* DIONIS, BARTHOLIN, RIOLAN, &c. &c.

d'un côté à l'ombilic, & s'étendant peu-à peu, il joint les vaisseaux de la matrice, pour établir une circulation entre la mère & l'enfant, au moyen des vaisseaux qui forment ce cordon ombilical, (6, 6, Pl. XI. 8, 8, 8, idem. Voyez aussi les fig. 1, 2, Pl. IX), & qui s'épanouissent dans le *placenta* (2, 2, 2, 2, Pl. XI.).

Le fœtus passe lentement par plusieurs gradations. Trois ou quatre jours après que l'œuf est fécondé, on n'observe dans la matrice qu'une bulle ovale, transparente, remplie d'une humeur lymphatique, semblable à la glaire d'œufs; dans son milieu est un nuage plus opaque qui doit former l'embryon. Sept jours après la conception, on distingue à l'œil simple les premiers linéamens du fœtus, dans lequel on reconnoît foiblement la tête & le tronc, désignés par deux vésicules: on ne voit point encore les extrêmités. A quinze jours on distingue la tête & les traits les plus apparens du visage; le nez paroît sous la forme d'un petit filet éminent, & perpendiculaire à une ligne qui fait connoître la séparation des lèvres, on découvre deux points noirs à la place des yeux; deux petits trous à celles des oreilles; on voit aux deux côtés de la partie supérieure du tronc de petites protubérances qui sont les prémices des bras & des jambes. Ces premières ébauches des extrêmités restent quelquefois en arrière, & la nature s'arrête dans son

travail : alors c'eſt un enfant ſans bras & ſans jambes. Après trois ſemaines, le corps du fétus s'eſt un peu augmenté; les bras, les mains, les jambes & les pieds ſe diſtinguent. Vers la fin du premier mois de groſſeſſe, le fœtus a un pouce de longueur; il a la figure humaine bien décidé; toutes les parties de la face ſont reconnoiſſables, le corps eſt deſſiné, les hanches & l'*abdomen* ſont élevés, les membres ſont formés, les doigts des pieds & des mains ſont ſéparés les uns des autres; des fibres pelotonnées déſignent les viſcères. A ſix ſemaines, le fœtus eſt plus long; la figure humaine commence à ſe perfectionner; la tête, à proportion, eſt plus groſſe que les autres parties du corps.

Deux mois après la conception, le fœtus a deux pouces & un quart; il a, à trois mois, trois pouces & demi; à quatre mois & demi, il a cinq pouces de longueur (8, Pl. X.). Alors tout le corps du fœtus eſt ſi fort augmenté, qu'on en peut bien aiſément diſtinguer toutes les parties; on peut même voir les ongles des doigts & des orteils. Il augmente toujours de plus en plus juſqu'à neuf mois, où il a environ un pied & deux pouces (fig. 1 & 2, Pl. IX.). Il faut cependant avouer qu'il eſt difficile de fixer les dimenſions de ces parties, parce qu'il ſe trouve dans ces meſures, une variation conſidérable par rapport à la diverſité des ſujets. Il naît des enfans depuis douze juſqu'à dix-huit pouces; & on en a vu un, qui,

qui, au sortir du sein de la mère, pesoit quarante livres (*a*).

Le fœtus, tout le tems qu'il reste dans la matrice, est environné de deux membranes, nommées le *chorion* & l'*amnios*; la dernière contient les eaux dans lesquelles nage l'enfant, & ces enveloppes le garantissent des injures extérieures, rendues encore moins sensibles par l'eau qui l'environne.

Les poumons ne sont d'aucun usage au fœtus, du moins ne respirant pas, on doit le présumer ainsi. A l'égard de la nourriture, il la reçoit de la mère, par une circulation établie entre les vaisseaux de la matrice & ceux qui répondent au cordon ombilical, par le moyen du *placenta*. On a vu, il est vrai, des enfans privés de ce cordon; alors il faut convenir que le fœtus a pu s'accroître & se nourrir par une espèce d'imbibition, une absorbtion d'humeurs, au moyen des pores multipliés de la peau.

C'est ainsi que le Créateur de toutes choses a établi des loix pour la conservation des animaux qui habitent notre globe. Nous avons vu l'homme passer de l'enfance à la puberté, & nous avons remarqué que dès-lors la Nature préparoit, dans chaque individu, les germes féconds qui doivent entretenir la propagation de l'espèce. En suivant l'individu dans les différens âges, nous avons toujours

(*a*) *Dictionnaire raisonné d'Anatomie*, art. *Génération.*

pu voir ce que la Nature fait pour le rendre heureux, s'il ne s'écarte pas des loix ſimples qu'elle lui preſcrit. Mais nous avons pu remarquer, combien ceux qui s'écartent de ces loix ſacrées, en croyant multiplier leur bonheur, deviennent la proie des infirmités, ſuite ordinaire de l'abus des plaiſirs. Cette prodigalité des forces de l'homme nous a affligés en mettant ſous nos yeux de triſtes individus qui, au printems de leurs jours, préſentent à la mort un front empreint de caractères d'une débauche impuiſſante. A ces fantômes effrayans, nous avons fait ſuccéder des vieillards vigoureux, qui, pour avoir ménagé leurs forces dans l'âge où elles ſemblent dicter les paſſions, marchent lentement vers leur tombe, le viſage ſerein, conduits par la Nature, & ſouriant encore à l'Amour. Nous avons jetté de tems en tems un coup d'œil ſur le bonheur qui réſulte de l'union des ſexes, lorſqu'elle eſt cimentée par la religion & les loix : nous avons vu quelle influence avoit cette union ſacrée ſur les mœurs des citoyens, & ſur la puiſſance des Etats; combien elle eſt agréable à la Nature, dont les ouvrages annoncent par-tout la ſublimité du devoir qu'elle impoſe à chaque individu de perpétuer ſon exiſtence... Enfin, nous avons expoſé dans cet Ouvrage, la morale de la Nature unie à la Religion, relativement à la propagation de l'eſpèce; nous ſerons aſſez récompenſé de nos travaux, ſi nous avons pu être utiles.

CHAPITRE VIII.*

De la Paſſion, & des maladies des Femmes cauſées par la Matrice.

LA paſſion de l'ame, qui cauſe le plus fréquemment des maladies, eſt l'Amour. L'Amour fait perdre la ſemence, qui eſt la force de la vie. Auſſi l'on remarque que les voluptueux ſont foibles, & deviennent enfin valétudinaires.

Un fameux Chirurgien (M. BAUDEN), a remarqué que la plûpart des femmes qui, dans l'Hôtel-Dieu, meurent poulmoniques, ſont des femmes de débauche, ou qui l'ont été. HIPOCRATE n'a pas ignoré combien l'Amour eſt une cauſe funeſte de maladie. La conſomption des ſucs, qu'il a décrite, eſt une maladie où le malade meurt preſque déſeſperé pour s'être adonné à l'Amour. La chaleur des climats augmente beaucoup les penchans amoureux des hommes, & l'excrétion de la ſemence. Les bains froids ſont ſalutaires dans la conſomption des ſucs.

Dans les femmes, la matrice eſt auſſi cauſe de mille maladies. En effet, on obſerve à l'approche des règles, dans certaines femmes, des coliques; dans les commencemens de groſſeſſe, des envies de vomir; dans la ſuppreſſion des règles, des étouffemens. La ſympathie de la matrice avec toutes les parties du corps eſt ſi grande, que les anciens Médecins, ſur-tout, l'ont reconnue comme cauſe des vapeurs. (On appelle vapeur cette affection contre nature d'un ſujet quelconque qui lui occaſionne des convulſions, des ſyncopes, de façon que la cauſe qui lui occaſionne les convulſions, les ſyn-

* Ce Chapitre & le ſuivant ne ſe trouvent que dans cette Edition.

copes, n'opére point ces effets infailliblement sur tous les sujets ; ainsi un sujet foible qui, à l'occasion d'un mal de dent, tombe en convulsions, en syncopes, sera appellé vaporeux ; & celui qui ressent mal aux dents, sans être exposé aux syncopes, aux convulsions, ne sera point appellé vaporeux). Par cette définition des vapeurs, il est aisé de voir que la plûpart des anciens se sont trompés, en les attribuant uniquement à la matrice. Toutefois nous ne nions point qu'elles ne procèdent quelquefois de la matrice. *Hippocrate* reconnoît l'estomach pour cause de certaines vapeurs. Quand on n'est point assez instruit pour connoître toutes les causes des vapeurs, il vaut mieux attaquer l'estomac que toute autre partie pour guérir les vapeurs, parce qu'il est démontré que la plûpart des maladies, les chroniques, sur-tout, dépendent de l'estomach. Les causes des vapeurs sont, 1°. Une grande sensibilité dans le genre nerveux ; 2°. Un vice dans les humeurs des premières ou des secondes voies ; 3°. Un défaut de digestion sur-tout.

Les convulsions & les syncopes ne sont point les seuls symptômes des vapeurs. On voit, outre ces symptômes, dans les vapeurs, des palpitations de cœur, une abondante excrétion d'urine, des douleurs de tête périodiques, &c. Il est aussi naturel à plusieurs praticiens de nos jours, qu'à certains des anciens, d'attribuer la cause des vapeurs à la matrice, sur-tout lorsqu'ils voient leurs malades dans un état de langueur, sans écoulement menstruel. Les saignées, les emménagogues que l'on ordonne à ces sortes de malades, loin de les soulager, leur sont dangereux. Qu'on guérisse dans ces cas l'estomac, qu'on le délivre d'un mauvais levain, qu'on fortifie les digestions, les vapeurs cesseront bien-tôt. Il est important de connoître les signes qui font connoître les vapeurs qui procèdent de la matrice, & celles qui n'en procèdent point. En général, les affections contre nature qui arrivent aux femmes gros-

ses, dans le tems de leur grossesse seulement, donnent lieu de croire qu'elles procèdent de la matrice ; il faut dire la même chose de celles qui arrivent à la suppressions des règles par cause externe, comme coup, chûte, crainte, & de celles qui arrivent quand les règles doivent paroître. Les affections contre nature qui arrivent aux femmes d'une autre manière, ne donnent pas lieu de croire qu'elles procèdent de la matrice. Si la matrice dans ce cas paroit malade, sa maladie ne donne pas lieu aux affections contre nature du corps, mais les affections contre nature du corps donnent lieu à la maladie de la matrice. Les stomachiques & les purgatifs guérissent quelquefois les vapeurs. L'*Opium*, par sa vertu stupéfiante, guérit les convulsions. Le *Castoreum*, le Musc, par leur vertu cordiale, guérissent les syncopes. Les vapeurs ont encore d'autres symptômes dont on doit se hâter de voir la curation dans M. *Wihtt*; son ouvrage est public & en françois par M. *le Begue de Presle* : il est intitulé *les Vapeurs & Maladies nerveuses, hypocondriaques, ou histériques, &c.* Nous nous sommes éloignés de notre sujet en parlant des vapeurs, nous le devions, afin de rectifier, & afin de mettre des bornes à ce que certains Auteurs ont écrit sur la sympathie de la matrice. Ajoutons encore ici quelque chose de plus précis sur la sympathie de la matrice avec les parties du corps. *Hippocrate* dit dans ses aphorismes : *si vous voulez arrêter les menstrues aux femmes, mettez sur la mamelle une ventouse, le sang qui se porte de la matrice aux mamelles peut donner des vapeurs ; si les mamelles s'amincissent dans la grossesse, il y a à craindre l'avortement. L'hémorrhagie du nez est un bon signe quand les menstrues cessent.* Remarquez ici, pour l'intelligence parfaite de ce dernier aphorisme, que la matière des menstrues n'est point tout-à-fait semblable au sang veineux, qu'elle renferme quelque chose de cacochime, qui dans la cessation des règles peut occa-

sionner des maux quand elle ne s'évacue pas par une autre partie du corps. On m'objectera ici que les saignées ont fait quelquefois cesser les accidens contre nature qui arrivent à la suppression des règles; que si la matière des règles renfermoit quelque chose de cacochime, la saignée ne seroit point un remède aux maux que leur suppression occasionne. Je réponds que les maux que la cessation des règles occasionne, sont souvent la pléthore; que la saignée est un remède infaillible à la pléthore; que la force de la vie est assez grande sans mouvement fébrile pour cuire, changer dans les tempéramens pléthoriques ce que la matière des menstrues a de cacochime; que la saignée dans les tempéramens foibles ne guérit point certains maux que la suppression du flux menstruel occasionne, qu'un écoulement critique peut seul les guérir.

CHAPITRE IX.

De la création, du méchanisme de la conception, de la façon d'agir de l'imagination de la mere sur le fœtus, des causes des monstres, de la mort, &c.

IL ne suffit point à celui qui écrit sur l'homme, de prouver que le premier homme a été formé ou créé; il doit encore parler des moyens dont l'Auteur de la Nature se sert pour la propagation de l'espèce humaine. Les hommes sont engendrés, comme tout le monde fait: mais qui a encore pu développer la manière dont ils sont engendrés? Il n'est point de systêmes, que des esprits fins & déliés n'ayent formés a ce sujet. Les uns ont dit que la semence de l'homme étoit remplie d'animalcules, dont il n'y avoit qu'un qui croissoit dans

l'*Uterus*. Les autres ont dit que la mere avoit des œufs que la semence de l'homme faisoit féconder. D'autres ont dit qu'il n'y avoit point d'œuf dans la femme, qu'il n'y avoit que de la semence semblable à celle de l'homme. La semence de l'homme, selon eux, jointe à celle de la femme, forme la matière première dont notre corps est formé. Ce système paroît conforme à la Nature. Les enfans participent souvent des traits du visage, des tempéramens, des défauts, des vertus du père & de la mère.

Ce seroit ici le lieu de développer, comment une matière informe, telle que la semence, produit un Etre aussi parfait que le corps de l'homme : mais quel est le génie qui pourra jamais sonder, pénétrer, découvrir les loix, par lesquelles nos corps sont formés. Ceux qui admettent des animalcules ou des œufs dans les parties de la génération, expliquent assez bien la conception, en disant que la chaleur de l'*Uterus* ne fait que développer la figure de notre corps. Je demande aux partisans de ces systêmes, comment ces animalcules & ces œufs ont été formés ? Un esprit, ami des systêmes, n'est point embarrassé de répondre ; aussi nos adversaires nous disent ; que Dieu en créant l'homme a créé une infinité d'animalcules dans ses humeurs, dont chacun de ses descendans a reçu une portion qu'il communique à sa postérité. Quel mystère, grand Dieu, pour en expliquer un autre ! Mais comme on ne peut expliquer un mystère par un autre, l'explication de nos adversaires ne peut avoir lieu : si leur réponse étoit solide, il en faudroit conclure, malgré l'expérience du contraire, que les mulets & les monstres sont capables d'engendrer, puisqu'ils reçoivent dans leur formation une partie des animalcules crées au commencement du monde.

Mr. de Buffon, apperçevant l'insuffisance de ces systêmes pour expliquer le méchanisme de la con-

ception, en renouvella un autre dont la nouvelle vie ne doit pas être plus heureuse que celle des premiers. Il pense que l'on peut expliquer la conception en soutenant que la semence de l'homme & de la femme renferment en abrégé une portion de chaque partie de leur corps; que la partie de leurs bras forme les bras de l'enfant, ainsi de suite. Si son hypothèse étoit vraie, un père qui n'auroit pas de bras formeroit un enfant sans bras. Vous me repliquerez peut-être que la partie du bras de la femme qui reste dans la semence peut former le bras de l'enfant. Quelqu'ingénieuse que cette réponse paroisse, elle n'est pas moins fausse. Si un grand Peintre, ne forme pas un tableau avec les parties d'un autre tableau, l'Auteur de la Nature ne fait pas les parties du bras de l'homme, avec les parties d'un autre bras. J'ajoûte que ce systême est contraire au sentiment qui nous persuade qu'un père & une mère qui manqueroient tous deux du bras droit, pourroient néanmoins former un enfant qui n'en manqueroit pas.

D'ailleurs, ou les adversaires que je combats prétendent expliquer le méchanisme de la conception, ou ils ne le prétendent pas; s'ils prétendent expliquer le méchanisme de la conception, il faut qu'ils nous expliquent le mécanisme de la formation de leurs animalcules, ou de leurs œufs, des différentes parties du corps de l'homme qui sont renfermées dans la semence: & voici précisément ce qu'ils n'ont jamais fait.

Nos adversaires expliqueront la formation des animalcules, des œufs, & des parties homogènes de Mr. *de Buffon*; par l'exécution que Dieu fit au commencement du monde, du décret qu'il avoit fait de toute éternité, de faire avec telle matière, tel mouvement des animalcules, des œufs de toutes les espèces. Je crois qu'il leur est impossible, ainsi que je le démontrerai dans un instant, de dire autre chose que ce que

nous disons sur la formation des œufs, des animalcules, & des parties homogènes.

Mais en examinant l'action de la Nature pour former nos corps, loin d'appercevoir l'existence des animalcules, des œufs, ou des parties de bras contenues dans les parties de la génération, nous ne voyons rien autre chose dans notre formation, qu'une différente modification de la matière faite par des loix, dont nous ne connoissons qu'une partie, & dont le méchanisme nous restera peut-être toujours inconnu.

Ne dédaignons point jetter les yeux sur l'état presque de néant, par lequel nous avons commencé d'être.

On jette du grain dans le sein de la terre, il en naît d'autres grains dont nous nous nourrissons; ce grain après avoir reçu différentes préparations, est reçu dans notre estomach, il y change de nature, & devient absolument méconnoissable. Mais qui voudroit se persuader que dans le centre d'une matière dont nous ne pourrions supporter la vue, il se prépare le principe du corps d'un Etre fait pour adorer & posséder l'Etre des Etres, Créateur de cet admirable Univers. Une partie de cette matière dont la vue offenseroit nos sens & notre délicatesse, passe dans la masse du sang, y devient sang elle-même, se filtre ensuite dans les testicules; c'est dans ce foyer sacré que commence le principe de ce corps si parfait, dont l'œconomie est plus admirable encore que celle de l'Univers. Qui développera, grand Dieu! comment par un mouvement d'une lenteur presqu'infinie, vous tirez d'une matière informe, qui se filtre dans ce sacré foyer, le chef-d'œuvre de vos ouvrages? C'est dans les testicules que commence l'homme; abstenons-nous de croire que la semence de l'homme renferme une infinité d'animalcules, & que celle qui se forme dans les parties nobles de la femme, sont des œufs qui ren-

ferment nos corps en petit. Ce systême, inventé avec esprit pour expliquer la conception, est plus obscur que le fait qu'il veut éclaircir. Ou ces œufs & ces animalcules ont été formés dans les parties de la génération, ou ils existent depuis le commencement du monde par une communication non interrompue. Personne ne dira qu'ils ont été formés dans les parties de la génération, car ceux qui soutiennent ce systême, le soutiennent pour éviter les difficultés qui se rencontrent dans l'explication du méchanisme de la conception. On ne peut dire que ces œufs & ces animalcules existent depuis le commencement du monde. Il faudroit admettre en cette hypothèse, que l'animalcule dont nous avons été formés, renferme en lui mille infinité d'animalcules, que chaque animalcule renferme mille autres infinités d'animalcules, & ainsi de suite; à moins qu'on ne voulût dire que ces animalcules existent dans nos nourritures, ce qui est encore plus absurde. Nous ne devons pas moins rejetter le systême *de Mr. de Buffon*; il excite ma surprise avec d'autant plus de raison, qu'il est fort analogue avec celui des animalcules & des œufs, que son Auteur rejette de toutes ses forces.

Qu'est-il besoin de former tant d'hypothèses, pour expliquer un fait dont nous voyons les causes, & dont nous n'ignorons que la perfection de la manière d'agir, & dont l'explication susdite est ridicule.

Quiconque voudroit admettre un petit pain préexistant, pour expliquer la formation du pain dont nous nous nourrissons, seroit un homme à qui nous ririons au nez. Le pain n'est qu'une différente modification du grain, & le grain, ainsi que les fruits, une modification de la terre. Dieu, selon le consentement unanime de tout le monde, ne crée plus rien de nouveau; par conséquent, quand nous voyons un grain jetté dans le sein de la terre, germer, fructifier & s'amplifier,

nous devons dire que la nourriture du grain, l'eau, la terre & le fumier qui servent à sa croissance, & qui viennent grain ensuite, sont des êtres auxquels Dieu donne, par le moyen de la chaleur & du mouvement, la forme du froment. Comment ces moyens qui nous sont connus peuvent-ils former un être aussi peu digne d'attention en apparence que le grain? C'est une chose que nous ne savons pas encore parfaitement. Il est presque démontré par ce paragraphe, que la génération n'est qu'une combinaison du mouvement. Examinons le commencement des loix de la Nature, dont l'explication démontrera de plus en plus ce que je soutiens sur la conception.

Au commencement, Dieu créa le ciel & la terre; ensuite il forma l'homme de la même terre que nou foulons aux pieds. Mes adversaires me diront peut-être qu'ils n'admettent point l'Ecriture. Je leur réponds que puisqu'ils admettent que l'homme a reçu un commencement, il faut qu'ils admettent la physique de Moïse sur la formation de l'homme, comme la plus sensée & la plus raisonnable. Dieu forma l'homme de la même terre dont il forma les choux, les plantes; nous remarquerons ici que Dieu en formant le corps de l'homme, ne créa point une nouvelle matière qu'il ajouta à la première.

Si Dieu ne créa point une nouvelle matière qu'il ajouta à la première, en formant le premier homme, il faut dire qu'il a été formé par uue modification que Dieu donna à la matière par le moyen du mouvement: puisqu'il est impossible de modifier la matière sans mouvement.

Il faut remarquer ici que le mouvement, que l'Auteur de la Nature donna à la matière pour former le corps du premier homme, tendoit de sa nature à le former indépendamment de tout autre agent; comme le mouvement que je donne à l'encre qui est dans

ma plume, tend de sa nature à former les caractères que je trace, indépendamment de toute autre cause. Selon moi, si Dieu nous manifestoit la nature du mouvement admirable avec lequel il forma le corps du premier homme, s'il nous faisoit connoître les moyens avec lesquels ce mouvement est applicable, nous pourrions former avec nos mains des corps d'hommes (comme l'âme du premier homme étoit une substance spirituelle, on ne peut expliquer sa création à l'instar de son corps). Au reste, il est si vrai de dire, que la formation du corps du premier homme, est l'ouvrage du mouvement, que je ne m'arrête pas à refuter les objections qui m'ont été faites. Toute chose, même actuellement, naît des différentes modifications du mouvement. C'est ainsi que Dieu en ne créant plus rien de nouveau, fait naître les fruits par les modifications, qu'il donne avec les différentes combinaisons du mouvement, à la nourriture de l'arbre qui les produit. Qui pourra expliquer ici, quelle étoit la combinaison du mouvement, par lequel le premier homme fut formé? Dieu qui est simple & uniforme dans ses actions, a donné à la matière dont Adam fut formé, toutes les modifications du mouvement que nous recevons dans notre formation. La matière première de nos corps, avant de devenir propre à la conception, est chariée avec beaucoup de lenteur dans les parties de la génération, & ensuite agitée par la chaleur de l'*Uterus*. Dieu, qui peut faire le même effet par mille moyens différens, a donné sans le secours des parties de la génération, à la matière dont il forma le premier homme, toutes les espèces de mouvement, que nous recevons pour être ce que nous sommes.

Il est une réflexion qu'on peut faire ici contre les beaux esprits de ce siécle qui, persuadés sans raison, qu'ils ont approfondi les loix de la Nature, nient la formation extraordinaire de Jesus-Christ, comme une

chose chymérique & impossible. Si le premier homme a été formé sans semence avec les différentes combinaisons du mouvement, Jesus-Christ a pu être formé de la même manière.

S'il est démontré que la formation du premier homme ne fut que l'ouvrage de la combinaison du mouvement, qui fut imprimé à la matière par un Etre d'une science infinie. Je suis entraîné à croire que la formation des autres hommes, n'est rien autre chose que l'ouvrage de la combinaison du mouvement, que les parties de la génération impriment à la matière dont ils sont formés.

Dieu est uniforme dans ses actions, dit l'illustre Mr. de Fontenelle ; & quand nous sommes assez heureux ponr découvrir l'action de la Nature dans une circonstance, nous devons être sûr qu'elle est la même dans des circonstances pareilles.

Concluons. Le corps de l'homme n'est qu'une modification du mouvement imprimé à la matière. Dieu a resolu ne communiquer ces mouvemens que dans les parties de la génération. Je sens que malgré la vérité de cette conclusion, on peut encore différer de se rendre à mon sentiment. Pour le rendre en quelque sorte invincible, je vais prouver que la semence de l'homme & de la femme, n'est devenue telle que par la nature du mouvement qu'elle a reçu de la génération ; j'ai prouvé plus haut qu'elle ne renfermoit ni des œufs, ni des animalcules, ni des parties de bras, de têtes : il me reste à prouver qu'elle est d'une nature particuliere, qu'elle n'a pu acquérir que par le mouvement qu'elle a reçu dans les parties nobles de deux sexes. Ou la semence étoit propre à la conception avant de passer dans les parties de la génération, ou elle ne l'étoit pas. L'expérience nous apprend qu'elle ne l'étoit pas, on ne peut dire qu'elle le devienne par le moyen d'une liqueur particulière avec laquelle elle

se mêle. L'Anatomie réfute ce préjugé : elle ne devient donc propre à la génération que par la nature du mouvement qu'elle reçoit dans les testicules des hommes, & dans les ovaires des femmes.

Vous me direz sans doute que dans mon sentiment sur la formation de nos corps, vous n'appercevrez rien autre chose qu'un mouvement sans ordre, imprimé par la chaleur à la matière avec laquelle nous sommes formés ; quoique j'aie rempli ma tâche, & que je me puisse dispenser de répondre à cette objection ; j'y réponds par l'histoire suivante. Un grand Peintre me convia de le visiter ; quand je fus chez lui, il prit un pinceau sur lequel je n'appercevois qu'une couleur, il mit sa main sur un papièr, il l'environna d'un lange qui me cachoit son action. Nous nous entretinmes pendant un heure de la formation du premier homme ; qu'elle fut ma surprise ! quand il ôta le lange qui me cachoit le mouvement de sa main, j'apperçus Adam & Eve désfinés, placés dans un lieu de délices.

Ce seroit ici lieu de rechercher si les hommes peuvent connoître, imiter parfaitement le mouvement qui forme nos corps. Nous n'avons encore pu appercevoir rien autre chose dans les parties de la génération, qu'un mouvement d'une lenteur presqu'infinie, imprimé à la matière qui forme la semence. Il paroît que quand même nous imiterions par des machines, cette espèce de mouvement, nous ne pourrions jamais imprimer, à la matière premiere de la semence, la vèrtu prolifique. Des Auteurs qui paroissent bons Physiciens ont avancé avoir fait féconder la semence de l'homme & de la femme par une chaleur artificielle. Il est vrai que quelques Auteurs disent que la semence de l'homme & de la femme échapée de l'*Uterus* par l'ouverture du morceau frangé féconda dans le bas ventre; cet exemple,

me dira-t-on, paroît rendre possible la fécondation artificielle. Je réponds que la fécondation prétendue dans le bas-ventre de la mere est fort douteuse,& que d'ailleurs nous ne voyons point comment nous pouvons supléer par un moyen artificiel à la matière qui se filtre dans la matrice pour la croissance de l'enfant. On me dira, peut-être encore que de grands hommes à force de tatonnemens sont parvenus à faire de l'or, du souffre, quoique ceci parut impossible à nos Ayeuls, qu'il arrivera peut-être la même chose pour la formation artificielle de l'homme.

Je réponds qu'aucun Chymiste n'a jamais pu faire les principes du souffre qui sont la matière ignée & l'acide vitriolique, qu'il n'a pu faire rien autre chose que de réunir par le moyen de l'art ces deux principes, Je réponds la même chose pour la formation de l'or, que je ne crois pas néanmoins impossible. Pour insinuer la possibilité de la formation artificielle de l'homme, il faudroit prouver qu'on a fait du grain par le moyen de l'art, semblable à celui qui croît sur la terre.

Après avoir parlé du méchanisme de la conception, il nous faut examiner plusieurs particularités qui arrivent au *Fœtus* : ses fibres sont si tendres dans les premiers temps qu'il est conçu, que si l'imagination de la mere est trop vivement agitée à l'aspect de quelque objet hydeux, elles se rompent, ou contractent une figure aussi désagréable que celle de l'objet qui a frappé l'imagination de la mere. Qui ignore qu'une mere frappée d'un objet hydeux, accouche d'un enfant difforme, qui a une figure différente de celle que la Nature donne aux autres hommes. Ce n'est pas faire peu que de donner des raisons plausibles de ces phénomenes. Avant d'en faire l'explication, je trace les réflexions suivantes. *Aucun effet dans la Nature n'existe sans cause physique, aucune cause ne peut produire un effet ou agir sur un objet sans*

le toucher médiatement ou immédiatement. Il n'y a que l'ignare vulgaire qui se persuade que quelque poudres mises dans une chambre, peuvent agir sur une personne, qui souvent en est éloignée d'une centaine. En effet qui peut frapper quelqu'un sans le toucher avec la main ou avec un bâton; non-seulement il faut conclure des deux réflexions précédentes, qu'il est une cause physique qui rompt la jambe au *Fœtus*, quand la mere dans les premiers temps de la conception, est frappée de la vue d'un homme qui a la jambe cassée ou à qui on la rompt; mais il faut encore dire que cette cause physique est jointe à la partie qui est défigurée dans l'enfant. Le premier nœud de cette difficulté, est de connoître quel est la cause physique qui rompt la jambe au *Fœtus*. Le second, d'expliquer pourquoi cette cause rompt plutôt la jambe du *Fœtus* que son bras. Mon Lecteur se ressouviendra que le *Fœtus* est uni à la mere par le moyen du placenta, dont il est envelopé, & auquel il est joint par le cordon ombilical. Par conséquent si les jambes du *Fœtus* se rompent, cet effet ne peut venir que de l'agitation des fibres de la mere qui communiquent leur mouvement aux fibres de l'enfant, lesquelles sont trop tendres pour y résister, se rompent & croissent avec une difformité ineffaçable.

Il est difficile dans le cas présent d'expliquer pourquoi la jambe du *Fœtus* se rompt & non pas son bras. Ce fait ne peut-être expliqué qu'en partant du systême du savant *Astruc*, qu'en disant avec lui que chaque idée a une fibre particuliere dans le cerveau. L'image d'une femme qui excite à l'amour, est peinte sur des fibres différentes de celle qui reçoit l'image d'un pere qui assassine son fils. Si quelqu'un disoit que ces deux images sont peintes sur les mêmes fibres du cerveau, il faut qu'il admette contre l'expérience du

contraire

contraire que les parties de la génération, reçoivent une ſenſation auſſi déſagréable, quand nous avons l'image d'un pere qui aſſaſſine ſon fils, qu'elle eſt flateuſe quand nous avons l'image de Cupidon ou de Venus. Concluons de ce que je viens de dire, que chaque idée a une fibre particuliere dans le cerveau; il eſt aiſé à mon Lecteur de conclure de cette obſervation, que les fibres du cerveau qui ſont agitées, agitent préférablement les fibres du corps qui lui ſont plus unies. Les fibres du cerveau qui ſont mues dans l'image de Venus, font mouvoir préférablement les parties de la génération, parce que ces parties renferment la continuation des fibres qui reçoivent l'image de Venus.

Appliquons ce que nous venons de dire à la Matrice. Il eſt une infinité de fibres du cerveau qui communiquent avec elle; par conſéquent ſi la fibre du cerveau ſur laquelle eſt l'image d'une jambe caſſée, communique avec quelques fibres de la matrice, elles les agitera, elle les ſecouera ſelon le dégré de force avec laquelle elle ſera mue, par une conſéquence ultérieure, ſi ces fibres de la matrice ſont unies ſeulement ou ſpécialement, ſi je peux parler ainſi, avec la jambe du *Fœtus* dont les parties ſont d'une délicateſſe infinie, elles pourront les mouvoir & les caſſer, ou du moins leur faire perdre leur figure naturelle.

Le ſentiment que je propoſe ſur le méchaniſme de la force de l'imagination de la mere ſur l'enfant, explique bien pourquoi une femme qui voit un fruit, le déſire, imprime l'image du fruit ſur l'enfant qu'elle porte. Vous me demanderez peut-être pourquoi elle imprime ſur la cuiſſe de l'enfant l'image du fruit qu'elle a déſiré; quand elle s'eſt touché la cuiſſe. Je réponds qu'il n'eſt pas d'un homme ſenſé de s'efforcer de répondre à des faits qui n'ont peut-être jamas exiſté. Le fait dont on me demande l'explication eſt

chimérique, parce que dans le cas que l'on me propose, les fibres qui touchent la cuisse de l'enfant, ne sont pas suffisamment agitées pour lui communiquer le moindre mouvement.

Ce fait ne peut avoir lieu, que lorsqu'une mere foible & timide, pleine du préjugé qne l'on me propose a vivement appréhendé que la cuisse de son enfant ne représentât l'image du fruit qu'elle a désiré. Il faut dire pour expliquer ce phénomène, que les fibres de la mere peuvent imprimer sur les fibres tendres du Fœtus, toutes sortes d'images, comme il paroît par le fait que j'explique, & ajouter que les fibres du cerveau qui representent la cuisse de l'enfant empreinte de l'image d'un fruit, communiquent médiatement avec la cuisse de l'enfant.

C'est ici le lieu d'expliquer les causes des monstres : il en est de deux espèces, ceux qui procédent de la copulation de deux animaux de la même espéce : & ceux qui procédent de la copulation de deux animaux de différente espèce, comme d'un cheval & d'une ânesse.

Nous reconnoissons pour monstre de la premiere espèce les enfans à deux bras, à deux têtes : pour expliquer la formation de ces monstres il faut se rappeller que la semence de l'homme jointe à celle de la femme, est la matiere premiere de nos corps. Si cette matiere se place & se loge en deux endroits différens de la matrice, elle peut former deux enfans. On ne sait pas encore précisément quelle est la partie de notre corps qui se forme, se développe constamment la premiere. S'il arrive par quelques cas fortuits que les deux principes de deux enfans différens qui auront déjà quelques parties formées se réunissent ensemble, ils pourront produire un enfant à deux corps, à deux têtes. On peut encore expliquer la cause des monstres de la premiere espéce, par le

méchanisme de la force de l'imagination de la mere sur l'enfant ; ce méchanisme a été dévelopé plus haut : ou dire que comme la matiere de la semence en passant dans les parties de la génération, a acquis une modification par le mouvement qui la rend semence & principe d'un homme, elle a pu acquérir dans ces mêmes glandes le principe de deux têtes.

Il n'est pas difficile présentement, d'expliquer la cause des monstres de la seconde espèce ; je vais, premierement, en faire l'histoire : tout le monde connoît le mulet, qui naît de l'accouplement d'un cheval avec une anesse ; cette histoire nous insinue que tous les animaux peuvent former des monstres en s'unissant avec des animaux de différente espèce. Mr. de Réaumur nous a laissé l'histoire des tendres amours d'une poule & d'un lapin.

Pasiphaé devint amoureuse d'un jeune taureau & engendra le Minotaure : la vérité de cette fable est très-possible. Il est autant de différence pour le corps d'une poule à un lapin, qu'il en est d'une femme à un taureau ; si l'histoire nous dit que ces animaux ont engendré par la copulation, pourquoi ne croirions nous pas que Pasiphaé a pu engender d'un taureau.

Si nous voyons de nos propres yeux la nature des animaux qui naissent de l'union de l'animal raisonnable avec l'animal irrésonnable ; nous pourrions réfuter amplement toutes les fables que quelques personnes peut-être trop crédules, nous font à ce sujet. La cause des monstres de la seconde espèce est l'union de la semence de deux sortes d'animaux. L'explication que nous avons donné plus haut du méchanisme de la conception doit être ici répeté ; les différentes modifications du mouvement forment les monstres comme ils forment nos corps. La semence de deux animaux de différente espèce, reçoivent une modification différente dans la conception de celle que reçoit

la semence de deux animaux de la même espece. La différence de la semence fait varier les modifications du mouvement qui forme le corps ; comme la différence des matieres ignées, fait varier les modifications du mouvement du feu. Donnez le même dégré de mouvement au Phosphore ; & à un morceau de bois, vous verrez des effets tout-à-fait différens. Avant que de finir cette histoire de la conception, je dois confirmer mon sentiment sur le méchanisme de la conception, par les réflexions suivantes. Les Chymistes les plus sensés croyent que presque tous les produits qu'ils tirent des corps, comme les acides, les alkalis, par le moyen de la Chymie, ne sont qu'un effet de l'Art.

Selon ces grands hommes, la plûpart de ces produits chimiques, sont un produit du mouvement imprimé par le feu à la matiére que l'on distillé.

Les réflexions que je fais sur les produits de la Chymie, me déterminent à croire que la formation de nos corps est l'ouvrage de la combinaison du mouvement ; si la varieté des matieres qu'on met dans les fourneaux fait varier les produits de la Chymie ; la variété des semences doit faire varier les produits de la génération : le terme de produits de la génération est impropre, mais expressif.

Reprenons présentement l'histoire de la conception ; s'il n'arrive rien de particulier à la mere, l'enfant croît en se nourrissant de son sang, jusqu'à ce qu'ayant atteint l'âge de neuf mois, temps auquel il est assez fort pour rompre les attaches qu'il a avec sa mere, il entre en ce monde en pleurant, comme si c'étoit un mal pour lui de vivre & de naître accablé d'afflictions & de peines.

La vie d'un enfant est assez douce quand ses parens ne lui ont pas communiqué avec la vie, les principes des maux qu'ils ont contractés par la liberté de leurs

mœurs. Quand l'enfant croît en âge, l'exemple de nos mœurs l'entraîne à nous imiter & à vivre ensuite aussi malheureux que nous.

Si ses parens lui procurent une bonne éducation, & s'il résiste au torrent de nos exemples pour vivre comme la Nature lui dit, de vivre sobrement, honnêtement, chastement, exerçant la bienfaisance envers les malheureux, il atteint à une vieillesse fort avancée.

TABLE

Des Chapitres contenus dans ce Volume.

Chapitre Premier. Coutumes de quelques Nations, concernant le Mariage, Pag. 3
Chapitre II. De l'influence du Mariage sur la Santé, 33
Chapitre III. Des parties de l'Homme qui servent à la génération, 56
Chapitre IV. Des parties de la Femme qui servent à la génération, 79
Chapitre V. De la Puberté & de la Virginité, 103
Chapite VI. De la Liqueur séminale, & du Flux Périodique, 167
Chapitre VII. De la Génération, 221
Chapitre VIII. De la Passion, & des Maladies des Femmes causées par la Matrice, 259
Chapitre IX. De la création, du méchanisme de la conception, de la façon d'agir de l'imagination de la mere sur le fœtus, des causes des Monstres, de la mort, &c.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre : *de l'Homme & de la Femme*, & j'en crois l'impression très-utile. A Paris, ce 24 Mai 1771. GARDANE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Conseil Supérieur, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur J. B. HENRY, *Imprimeur-Libraire à Lille*, nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *de l'Homme & de la Femme, considérés physiquement dans l'état du mariage*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes; faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. Comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns

extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, où à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde de Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos Amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exé-

cution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, charte Normande & Lettres à ce contraires : car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le quatrieme jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cent soixante-onze, & de notre regne le cinquante-sixième. Par le Roi en son Conseil.

Signé LE BEGUE.

Régistré sur le Registre XIX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n. 1576, *fol.* 475, *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris, ce* 4 *Mai* 1771.

J. HERISSANT, Syndic.

AVIS.

Nous prévenons le Public que cette Edition a été revue avec soin, & qu'elle est augmentée de deux Chapitres qui ne se trouvent point dans les Editions précédentes.



